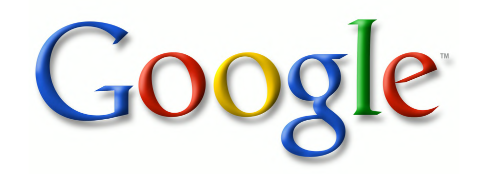
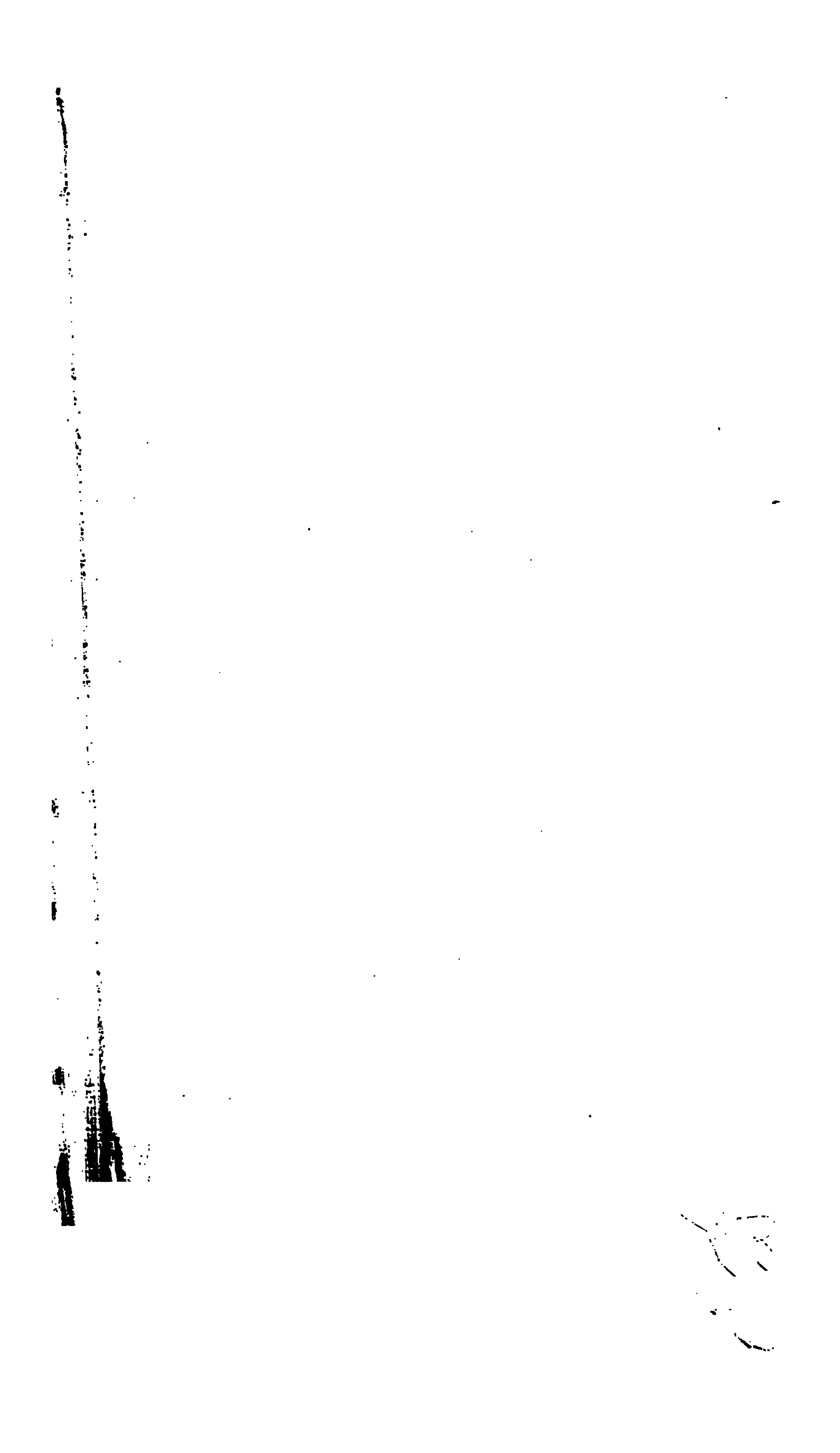






JULES BOIS

LE
Miracle moderne

La Nature est surnaturelle.
([illegible])
Ad majorem HOMINIS *gloriam.*

DEUXIÈME ÉDITION

LA MÉTAPSYCHIQUE. — LA SURÂME ET LE SURHOMME. — LA TÉLÉPATHIE ET LES FANTÔMES DES VIVANTS. — RAYONS HUMAINS. — MAISONS HANTÉES. — AVENTURES D'UN REVENANT. — UN CHAPELET DE VOYANTES. — LE MYSTÈRE DES TABLES TOURNANTES ÉCLAIRCI. — LE MÉCANISME DU MIRACLE DE LOURDES. — LES PROFESSEURS DE VOLONTÉ. — LE MIRACLE EST EN NOUS. — CRÉATION D'UNE HUMANITÉ SUPÉRIEURE.

PARIS
[illegible] D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

—

1907

LE

Miracle Moderne

INTRODUCTION

LA MÉTAPSYCHIQUE. — LA SURÂME. — LE SURHOMME

> « La nature est surnaturelle. »
> (ELISABETH BROWNING.)
> Ad majorem HOMINIS gloriam.

Rien de plus passionnant, de plus élevé, de plus utile que l'étude de notre âme qui plonge dans l'infini et aboutit au détail quotidien.

*
* *

La psychophysiologie moderne, dont M. Th. Ribot est le grand maître, reste à la surface de ces profondes investigations. Elle les a préparées pourtant en éliminant le bavardage des vieilles écoles et en se réduisant à des études cliniques, à des descriptions exactes. L'examen des états morbides a été aussi très utile. A travers les maladies de la personna-

lité, de l'intelligence, de la mémoire, de la volonté, elle permit d'entrevoir les abîmes de notre être, cette âme supérieure ordinairement inconnue et toujours agissante, notre véritable nous-même, qui commande à la fois à notre corps et à notre esprit, les unifie en ses mystères.

Ses capacités sont presque illimitées. Si nous en prenons conscience avec méthode et selon notre tempérament, nous pouvons devenir, — rappelez-vous la promesse antique, — *sicut dii*, pareils à des dieux, ou pour parler plus simplement, des hommes maîtres d'eux-mêmes et la tête au-dessus du troupeau.

L'étude de cette âme profonde, nous l'avons appelée « la métapsychique » ; car elle dépasse les sciences psychiques, comme la métaphysique dépasse la physique. Son objet, c'est *l'Oversoul* dont parle Emerson, *la Surâme ;* son but, c'est de créer véritablement *l'Uebermensch* de Nietsche : *le Surhomme.*

Voilà le grand miracle, source de tous les autres. Là réside le triple progrès intellectuel, moral, physique. Il convient de consacrer à « la Métapsychique », qui est encore en formation, les meilleures années de sa vie et les

forces vives de son intelligence et de son cœur.

Malheureusement on ne s'achemine d'ordinaire vers de telles recherches que sur le tard. Alors l'énergie a baissé et le mérite est moindre, car les autres sollicitations ont perdu leur saveur. L'auteur de ce livre et de plusieurs autres abordant ces problèmes a au contraire sacrifié à ces patientes investigations maints plaisirs immédiats, des succès littéraires, des intérêts matériels. Il ne le regrette point, car il a péniblement conquis quelques certitudes supérieures, qui lui semblent dignes d'être propagées.

Ne serait-ce pas déjà une récompense enviable que de travailler à extirper les nouveaux surgeons des superstitions antiques, à libérer l'intelligence que le doute paralyse ou que l'illusion égare, et à augmenter notre patrimoine intérieur par des ferveurs et des vigueurs insoupçonnées?

* * *

Aucune conviction religieuse ou philosophique n'est ici mise en question, sauf la

grossière superstition spiritique, en contradiction flagrante avec les faits. Ici je n'ai jamais escaladé les nuées de la *métaphysique* ; je suis resté sur le terrain solide de la *métapsychique*.

J'ai conservé le terme de « miracle », parce qu'il dégage un charme spécial et une poésie qui lui viennent du passé. Il eût été insensé de le dédaigner. Je lui ai accolé l'épithète de « moderne », pour laisser entendre qu'il s'agit de faits contemporains qu'il est possible de vérifier, de contrôler, de discuter, et que l'on vérifie, que l'on contrôle et que l'on discute en effet.

Au milieu du tourbillon bruyant de la politique, des affaires, des plaisirs, ne perdons pas la trace lumineuse, cultivons la splendeur secrète de notre âme. Affirmations et espérances des sciences psychiques et métapsychiques : télépathie, rayonnement magnétique, pressentiment, bienfaits réellement magiques de l'amour, de la foi, de la volonté multipliée, régénération physique et morale issue de notre initiative, salut humain que conquièrent les déshérités du corps et de l'âme, — ah ! dites-moi quel plus grand miracle ? — thaumaturgie devenant psychothérapie ; et aussi, à tra-

vers la brume déchirée du mysticisme, la vision nette de ces énergies mystérieuses que la nature nous a départies et que nous laissons s'étioler par ignorance. Chez les malades nerveux, les mattoïdes et les aliénés, ces puissances s'accusent en se perdant, se diluent et s'annoncent par des incidents, les uns clair-obscurs, les autres jusqu'ici méjugés ou interprétés superstitieusement, tandis qu'elles se ramassent dans le héros, le prophète et le grand homme pour le chef-d'œuvre, pour l'acte en beauté et en bonté, ces miracles éternels.

Il n'est pas jusqu'aux miettes de nos morts, à la chère dépouille de leurs souvenirs, à leur immortalité terrestre qui ne transparaissent aux secousses d'organismes spéciaux et de mentalités plus friables. La personnalité de certains vivants peut s'entr'ouvrir jusqu'en ses profondeurs. Il en jaillit d'autres personnalités, comme du cratère des volcans réveillés une secrète flamme.

Ces merveilles authentiques et positives, je les compare à des trésors féconds. Elles ont été délaissées ou incomprises. On ne s'en est guère occupé jusqu'ici que pour épiloguer sur les mirages qui les enveloppent. On a faussé

les jugements, exalté à vide les imaginations, déçu les âmes confiantes et augmenté le cortège des vaines crédulités et des névroses.

Je n'ai pas envisagé les problèmes adjacents de la survie extra-terrestre ou de l'intervention d'une divinité ou du conflit périmé entre le spiritualisme et le matérialisme. Il a été beaucoup écrit déjà sur de tels thèmes, et le besoin d'un autre essai ne se fait pas sentir. J'ai préféré suivre les principes de l'école positiviste qui eut pour maître, avant Auguste Comte, le plus grand des sages, Gautama Bouddha.

Celui-ci, malgré l'importunité de ses disciples, s'obstinait à garder un silence complet sur Dieu, sur le mystère de l'existence du monde et sur le problème de l'anéantissement ou de la survivance du « moi ». Il ne le rompit un jour que pour répondre à peu près en ces termes : « Je ne vous ai jamais rien enseigné de *cela*, parce que savoir *cela* ne vous apporterait aucun avantage véritable, parce que *cela* ne vous conduirait ni à la paix, ni à la science, ni à l'illumination[1]. »

[1] *Cûla-Mâlunkya-Ovâdâ* (*Majhisma Nihâya*, vol. I, p. 426 et *Samyntraka Nikaya*, vol. III) ; voir aussi *le Bouddha*, par M. Oldenberg.

Une autre parole, plus familière mais non moins significative, m'a encouragé à ne pas me risquer dans ces dédales où le charlatanisme aime trop à pénétrer. Une dame russe avait beaucoup fréquenté les spiritualistes professionnels et les mystiques de ce temps. « Lorsque l'un d'eux, me confia-t-elle, me parle de l'immortalité de l'âme, je mets par précaution aussitôt la main sur mon porte-monnaie... »

*
* *

Il n'empêche que l'on ne doive juger très sévèrement l'attitude de la plupart des savants et particulièrement des Français qui, par peur du mysticisme (lequel n'avait là rien à faire) ont dédaigné les études « métapsychiques » ou, ce qui est plus grave, en ont sans enquête préalable nié l'intérêt. Même si très sincèrement ils supposèrent qu'elles ne renfermaient rien de réel, leur devoir était de s'attacher à dissiper sur ce terrain « les fantômes de l'ignorance ; » car la science a deux missions : chercher la vérité et combattre l'erreur. Heureusement de notoires Anglo-Saxons accoururent à la res-

cousse ; et il devint bientôt à la mode de les suivre. Je sais bien que les Anglais et les Américains, nourris de l'esprit et de la lettre bibliques, ne prenaient pas cette initiative sans arrière-pensée. L'un d'eux M. Myers, l'auteur d'*Human Personality*, a formulé leurs prétentions en déclarant qu'il comptait trouver ainsi « la preuve expérimentale de l'existence de l'âme et de son immortalité ».

Dois-je dire que je ne partage pas plus les appréhensions des savants français que les mystiques illusions des Anglo-Saxons ?

A mes yeux les documents que nous fournit le miracle moderne ne faciliteront pas l'éclosion d'une religion nouvelle. Heureusement d'ailleurs. M. Myers espérait, avec un grand nombre de ses amis, étayer sur le miracle une morale invincible. Pour être efficace, urgente et féconde, la morale n'a pas besoin de prodiges.

Elle a ses racines dans la conscience et dans la raison, non dans le mysticisme. Si l'on serre de près la vie des fondateurs de sectes récentes, qui croient ou feignent de croire qu'ils sont en correspondance directe avec Dieu, l'Ame et l'Au-delà, nous découvrons de

flagrantes inversions ou perversions de la morale traditionnelle[1]. Quand même nous arriverions à posséder des preuves expérimentales de la survie, l'humanité n'en deviendrait ni meilleure, ni plus pure. Notre égoïsme et nos vices sont trop ingénieux pour ne pas nous illusionner sur leurs conséquences ; et une sanction évidente dans l'Au-delà n'augmenterait pas le prestige de la vertu. Celle-ci trouve en elle-même sa raison d'être. Si elle a besoin comme point d'appui et comme excitant de la démonstration de l'immortalité, elle demeure inconstante et fragile; elle n'est plus que son propre fantôme.

Je le répète, la question n'est pas là. L'étude du miracle moderne donnera à la psychologie une extension pratique et une sève qui lui manquaient jusqu'à ce jour. Ainsi elle a son utilité flagrante. Se mieux connaître, se posséder mieux, savoir de quelles forces supérieures nous disposons tous et la méthode pour les atteindre et les ductiliser, c'est

[1] Je ne citerai que pour mémoire les tricheries de Mme Blavatsky, de Judge, fondateur de la Société théosophique, les aberrations du Carmel hérétique de Lyon, les folies érotiques de Vintras, les mœurs au moins bizarres d'Harris le Ressuscité, de son disciple Oliphant, etc.

incontestablement travailler au seul progrès qui compte, celui de notre caractère et de notre grandeur intime. Et ici on ne s'égare pas.

*
* *

Cependant, quoique l'espoir de M. Myers et de son école soit une illusion, — et il est cela en effet pour nous —il incita puissamment à l'étude attentive de phénomènes jusqu'ici trop dédaignés par les sceptiques latins. Eux aussi, comme l'a indiqué M. Berthelot, les alchimistes du moyen âge se trompaient en cherchant la pierre philosophale, et le secret du Grand-Œuvre. Mais ils préparèrent, sous cette impulsion, la découverte des lois qui président aux modifications de la matière ; et ils sont les pères de la Chimie moderne, dont les bienfaits ne se comptent plus. Les premiers chercheurs métapsychistes, occultistes, spirites, spiritualistes de l'école de M. Myers, ont été sans doute les dupes d'un beau mirage ; ils n'en ont pas moins travaillé à mettre en évidence les lois les plus profondes de l'intelligence, de la mémoire et de la volonté.

Ils ont analysé l'inconscient en nous, qu'ils

appelèrent le *subliminal self*. Ils nous ont ainsi révélé quelques-unes des capacités encore obscures dont notre moi est secrètement riche. Notre reconnaissance leur est donc acquise, si nos convictions s'éloignent des leurs.

Néanmoins il est temps de renoncer aux illusions qui les ont bercés. Appuyé sur l'observation, l'expérimentation et la « métapsychique » comparée, je montrerai que l'officine même du miracle est en le miraculé ; le miracle s'élabore dans les régions inconscientes de notre personnalité. Il est dû à l'homme intérieur.

Les travaux de l'hypnotisme, de la suggestion, de la psychologie objective, en essayant une sorte de vivisection du « moi » ont découvert la multitude des « sous-moi ». Ainsi nous possédons la clef de ces sortes de puits, de caves, de magasins de l'âme, où travaillent des ouvriers inconnus, constructeurs du rêve, de l'inspiration, du pressentiment et de toutes les variétés de prodiges.

Comment avec prudence, sans déséquilibre, descendre vers ces profondeurs d'où notre personnalité résulte et s'élance ; comment y

choisir les germes d'un meilleur nous-même qui préparera un destin plus beau? Voilà de passionnantes avenues s'ouvrant dans un mystère non chimérique, et qui, pour rester tout humain, n'en est que plus attirant pour les âmes fortes. Nous nous en occuperons plus tard dans *les Cryptes de l'Ame* et *la Philosophie de l'Espérance*, ouvrages qui seront les prolongements et les conclusions du *Miracle Moderne*.

*
* *

A quels résultats aboutira ce livre? Que nous apprend-il dès maintenant? [1]

Ceci : que l'*Au-delà* est remplacé par l'*En-*

[1] Je tiens à affirmer de nouveau que cette étude sur le miracle moderne, son mécanisme et ses lois n'a aucune tendance irreligieuse ni agnostique. Cette analyse psychologique se défend d'empiéter sur le domaine de la théologie. Je vais même plus loin ; elle le laisse entier, ne s'en occupant pas. Elle se conforme au principe proposé par l'éminent professeur J. Grasset (*Les limites de la Biologie* p. 9). « Il est bon que chaque science fixe et connaisse exactement ses limites. C'est la condition de son succès et de son développement. » Or les limites de la métapsychique que je considère comme le couronnement de la psychologie sont d'une part la biologie, de l'autre la métaphysique. Elle est située entre ces deux frontières qu'elle ne doit pas dépasser sans risquer de se dénaturer et de se perdre. D'ailleurs les « miracles » que j'envisage dans ce livre ne sont point des *miracles* au point de vue catholique ; mais seulement des *prodiges*, ou des *prestiges*, ou des *grâces*. Ils relèvent d'une critique toute laïque. Il n'y a

decà, le miracle *hors et au-dessus de nous* par le miracle *en nous et par nous.*

Des exemples.

Prenons le miracle de guérison.

Autrefois on supposait une valeur spéciale à telles paroles magiques, — et non à d'autres — prononcées par le thaumaturge ; on prétendait, — et certains le prétendent encore — que telle piscine et non une autre a une efficacité surnaturelle.

Or le psychothérapeute moderne sait bien qu'il n'est pas de formule infaillible ni même nécessaire ; ce qui importe, c'est la suggestibilité du sujet, la dose de foi, les dispositions nerveuses. Et cela est si vrai qu'un hypnotiseur, un suggestionneur ne sont pas toujours indispensables. On le verra, au courant de ce livre ; l'auto-suggestion — le sujet tout seul opérant sur lui-même — suffit pour produire le miracle.

D'autre part, en d'autres pays, on a imité la grotte de Lourdes, on a simulé les processions ; et des malades ont été guéris. Toute

pas en fait de « Miracle Moderne » auquel l'Église veuille qu'on croie. Elle n'a jamais imposé comme articles de foi les guérisons de Lourdes et elle s'est écartée avec une salutaire méfiance des phénomènes du spiritisme et de l'occultisme.

l'antiquité est pleine de sanctuaires consacrés à des dieux, morts aujourd'hui ; là s'effectuaient des prodiges du même genre qu'ici, à la Salette, à Lourdes, à Pontmain, etc.

Le miraculé porte donc en lui la possibilité du miracle. L'agent extérieur — qui n'est d'ailleurs pas indispensable — est réduit au simple rôle d'instrument, d'excitateur.

Passons aux prestiges des médiums.

Pour les spirites qui, nouveau-venus, subissent la traditionnelle illusion, ces opérations sont dues à des « esprits », êtres à part, extérieurs à nous, qui se manifestent du dehors et influencent les êtres et les choses.

Or rien dans les faits, rien, je le répète, n'oblige à une pareille hypothèse.

Même les phénomènes les plus physiques, que prétendent obtenir certains médiums fort rares (mouvements d'objets sans contact, attouchements, lumières, apparitions, parfums, etc.), ne s'accomplissent qu'en présence de ces médiums. Il y a entre eux et ces forces incoordonnées une relation constante. Le miracle moderne est inséparable d'eux. Nous sommes donc en droit de l'expliquer par eux, que dis-je ? nous ne pouvons l'expliquer sans

eux ; à moins de faillir au fait lui-même par une théorie préconçue. C'est eux qui, soit par fraude, soit par d'autres moyens loyaux et mal connus, sont les origines des prodiges.

Quant aux exploits intellectuels du spiritisme ou de l'occultisme, leur dépendance intime, leur lien direct avec le médium sont encore plus évidents. Le voyant crée l'image qu'il voit, le devin sa divination, le prophète sa prophétie, — comme à un plan de moindre inconscience le poète crée son poème.

De tels phénomènes peuvent être subjectifs et naître en nous ; ils n'en sont pas moins réels, puisqu'ils correspondent à des réalités inévitables. Ils sont.

L'inspiration, la méditation, l'exercice méthodique de la volonté soulèvent des forces sublimes qui dorment au fond de nous ; elles écartent l'écluse des routines, l'épaisse barrière des préjugés et des torpeurs ; et le fleuve se répand tout à coup. Quelle que soit la foi, elle est victorieuse, si elle se trouve d'accord avec la raison et l'expérience, car la foi aveugle ne produit que l'exaltation dans le vide.

Croyez ; — et s'il faut un point d'appui à

M. Charles Richet a proposé une appellation nouvelle au « miracle moderne » ; il l'a baptisé *la Métapsychique*, — terme dont nous nous sommes servis dès les premières pages de ce livre.

« La métapsychique », cela ne vous dit rien de prime abord. Mais en y réfléchissant, vous allez être accablés de lumière. Rappelez-vous quels hosannas furent poussés lorsqu'on trouva les mots d' « hypnotisme », d' « hystérie », de « télépathie ». Ce sont, eux aussi, des termes absolument vides ; mais on crut tout expliqué parce qu'ils embrassent sous l'aile magique de leurs syllabes grecques une série de phénomènes qui pataugeaient dans le plus honteux anonymat.

Quelle délivrance pour l'esprit, quel long soupir de soulagement poussé par nos doctes corporations, lorsque ces solennels baptêmes s'accomplirent ! Et le public crut comprendre enfin et pénétrer le fond de l'arcane parce qu'on lui transmettait un mot d'ordre, un signe de ralliement. Le flacon n'existe pas, tant qu'il n'a pas reçu son étiquette.

LA MÉTAPSYCHIQUE REMPLACE AUSSI BIEN LE SPIRITISME QUE L'OCCULTISME, EXPRESSIONS ET CONCEPTIONS MYSTIQUES OU SURANNÉES.

En effet le mot de *spiritisme* ne pouvait que troubler les chercheurs, en imposant comme

article de foi l'hypothèse de l'intervention des morts; *occultisme* ne signifie rien, car toute science est occulte à ses débuts. Quant au terme de « science psychique », il n'est pas heureux. Tout réflexe est psychique ; la pâleur d'un visage terrifié, le frémissement d'un chien devant l'opération dont il se pressent l'innocente et utile victime. On se souvient de l'énorme succès du mot « métaphysique » emprunté à Aristote, du titre d'un chapitre qui suit ceux où il traita de la physique. De même, après et par delà les phénomènes dits « psychiques », relevant de la psychologie rudimentaire, nous pouvons étudier les phénomènes « métapsychiques » — tels que la « faith healing », la « thought healing », les maisons hantées, la clairvoyance, les apparitions, les prodiges médiumnimiques, — et pour commencer la télépathie.

LE BORDERLAND

Une étude sur le miracle moderne doit être poursuivie avec méthode. Si le classement des faits et des commentaires qui en découlent semble difficile à établir, ce n'est qu'une raison plus forte pour l'essayer.

Avant d'aborder des problèmes très complexes et qui déroutent nos habitudes de croire et de penser, il sied de chercher un pays fron-

Le psychologue des « Affinités électives » fait ici surtout allusion au pressentiment.

Et il ajoutait, pensant à cette harmonie des cerveaux qui, vibrant ensemble, produisent des idées semblables :

« Une âme peut aussi par sa seule présence agir fortement sur une autre âme... Bien souvent, me promenant avec un ami, si une idée venait à me saisir vivement, l'ami avec lequel j'étais se mettait à me parler de cette idée... Nous avons tous en nous comme des forces électriques et magnétiques; pareils à l'aimant lui-même, suivant que nous venons en contact avec des corps semblables ou dissemblables, nous attirons ou nous repoussons... »

Gœthe ne se perd pas dans le vide, comme tant de nos chercheurs modernes ; c'est en notre organisme, régi par des lois analogues aux lois cosmiques, qu'il cherche les raisons de nos attractions et de nos répulsions, les causes de notre vivant mystère.

Un autre poète, anglais celui-là, Tennyson, a formulé par une métaphore hardie, peut-être moins chimérique qu'elle ne le semble tout d'abord, cette correspondance secrète des « moi » humains entre eux.

cueillies par Eckermann, traduites par Emile Delerat. (Bibliothèque Charpentier.)

Star to star vibrates Light: may soul to soul
Strike thro some finer element of her own?

(La lumière en vibrant se communique d'étoile en étoile; l'âme ne peut-elle pas envoyer aussi à l'âme une parcelle plus subtile de soi?)

Ce message, chez les imaginatifs qui le reçoivent, sait revêtir l'aspect d'une hallucination plus ou moins complète. On la nomme « fantôme de vivant », si elle renseigne exactement sur l'état d'âme ou la manière d'être physique de quelque personne lointaine, — si, selon un terme aujourd'hui accepté, il s'agit « d'hallucination véridique ».

DÉFINITION DE LA TÉLÉPATHIE

L'ensemble de ces événements extraordinaires, dont Gœthe disait qu'ils sont « cependant très naturels, quoïque nous ne puissions en saisir la clef », s'appelle la « télépathie[1] ». La télépathie embrasse à la fois les pressentiments, les rêves prophétiques, les apparitions des vivants. C'est aujourd'hui la grande actualité psychique ou plutôt « métapsychique ».

S'il fallait essayer la définition de la télépathie,

[1] « Télépathie » de τελειν loin, παθομαι je sens (sensation à distance dans le temps et dans l'espace); ou encore « télesthésie », mais ce dernier mot semble être appliqué surtout au pressentiment en général, sans hallucination correspondante.

je dirais qu'elle est la manifestation intermittente de l'unité humanitaire, la preuve de notre solidarité psychologique, l'éclair qui rassure la conscience sur la secrète correspondance qui s'échange de toute part en l'univers animé[1].

EXAMEN CRITIQUE DE LA TÉLÉPATHIE

Cependant plusieurs penseurs, plusieurs expérimentateurs la tiennent encore en suspicion, tandis que d'autres la considèrent aussi incontestable que les phénomènes électriques ou astronomiques. La plupart pensent que la télépathie mérite une attention persévérante et impartiale; ils espèrent qu'elle deviendra une branche de la psychologie. Je suis depuis longtemps rallié à cette opinion.

M. Anatole France ne lui trouve pas le caractère scientifique parce qu'elle ne saurait être ni prévue infailliblement, ni recommencée à volonté; et il est certain qu'elle ne revêt pas l'évidence, par exemple, d'une opération de la physique.

M. Jules Soury en est l'adversaire le plus radical. Philosophe de la cellule nerveuse et dernier prophète du matérialisme, il n'admet que les phé-

[1] « Les Annales des sciences psychiques » ont même rapporté certains cas de télépathie entre humains et animaux. Des chiens par exemple, au moment de mourir, se manifesteraient en rêve à leurs maîtres aimés.

nomènes biologiques tombant directement sous nos sens.

M. Pierre Janet, lui, fit avec feu le Dr Gibert, du Havre, les premières expériences concluantes sur la suggestion à distance ; mais les études qu'il poursuit sur les hystériques de la Salpêtrière l'ont rendu sceptique devant des problèmes plus compliqués que ceux de l'hypnotisme et des personnalités multiples [1].

En somme, les perspicaces analystes, qui, dans leur laboratoire, manient les systèmes nerveux comme un chimiste dose les acides et les bases, en arrivent, plus ils serrent de près les manifestations psychiques, à restreindre la part du mystérieux, même de l'extraordinaire. Lors de leurs premières expériences, quand ils étaient moins entraînés, et en face de leurs « sujets », plus naïfs, ils espérèrent des merveilles qui se firent toujours plus fugaces. La raison de ce recul n'est pas faite, malgré les apparences, pour nuire à nos espoirs et à nos travaux. Dans les hôpitaux et dans les cliniques, la plupart des individus examinés étant des organismes déchus et morbides, on comprend qu'ils ne puissent fournir à leurs médecins des documents lumi-

[1] Les personnalités multiples en nous-même. L' « ego » à l'état de santé les fond en lui ; il les désintègre et les déploie, quand il se trouve dans des conditions morbides.

neux sur ces dons délicats que détiennent surtout des systèmes nerveux privilégiés.

MÉTHODE SAGE ET HARDIE POUR ÉTUDIER LE MERVEILLEUX

En tout cas, pas d'illusion à se faire. Aucun savant authentique, même de conviction spiritualiste, n'est spirite, théosophe ni occultiste[1]. Ces églises dissidentes vivent d'idées préconçues, ont des dogmes qui forcément déterminent leur jugement. Elles n'en sont pas moins utiles pour accélérer l'étude de découvertes nouvelles; mais ce qu'elles avancent doit être vérifié.

La méthode du savant est tout autre; il se surveille constamment pour faire dans son cerveau ce que j'appellerai « le vide métaphysique ». Qu'importent ses convictions; seul le *fait* vaut. C'est seulement des faits observés, expérimentés et classés avec précision et lenteur, qu'il induit une loi. Les groupes « métapsychistes » se distinguent nettement des sectes mystiques par la méthode et les résultats.

Nous devons nous tenir aussi éloignés de la crédulité aveugle, qui admet sans contrôle tous

[1] Le livre du Dr Grasset de Montpellier, *Le Spiritisme devant la Science* en est un témoignage. Ce savant qui croit pourtant aux réalités supérieures de l'âme humaine sépare la biologie de la métaphysique et ne veut pas que l'une soit influencée par l'autre.

les événements mystérieux, même les plus absurdes, que de l'incrédulité plus aveugle encore. Notre devise est : « Rigoureux dans l'examen et la recherche, dédaigneux des rêveries préconçues, amoureux des plus nobles espérances quand elles s'accordent avec l'expérience, la raison et la volonté. »

Un de nos plus chers compagnons d'études, Frédéric W. H. Myers, professeur à l'Université de Cambridge, mort aujourd'hui, s'égara dans ses conclusions spiritualistes ; mais son point de départ fut excellent.

C'était un lettré et un savant. Il réunit à Londres, avec Mr. et Mrs. Sidgwick, MM. Gurney et Podmore, une « société de recherche psychique » qui rendit les plus grands services. Elle rassembla — pour réhabiliter des études compromises par des charlatans, — les sommités de l'élite sociale. La première besogne fut critique et éliminatrice. On dévoila les manèges et les tricheries de H.-P.-B. Blawatsky, la fondatrice de la théosophie, prise la main dans le sac à fabriquer de faux prodiges. On liquida la question trouble des photographies spirites. On mit au point le cas du médium Eusapia Paladino. Mais ces chercheurs ne se sont pas bornés à un rôle destructif ; car ils étudièrent la clairvoyance, la transmission des pensées, la

« Le lendemain de la mort ! » De telles paroles risquent, à mon avis, de modifier fâcheusement les données du problème. La télépathie nous requiert en tant que faculté humaine encore peu explorée. Ce n'est pas « le lendemain de la mort » (cela regarde la métaphysique et la théologie) que nous étudions comme ces bons spirites, mais des impressions très subtiles et révélatrices qui affectent des vivants.

Je le sais bien, la majorité des cas établit qu'il est question de fantômes de mourants [1]. Voilà ce qui donne à ces recherches leur caractère dramatique. Voilà ce qui excite aussi la méfiance; car là où le sentiment intervient, la vérité objective se fait plus fugace et plus incertaine.

Et l'éminent professeur continue :

« Le jour où on aura fourni une preuve expérimentale de la télépathie, la télépathie ne sera plus discutée, et elle sera admise comme un phénomène naturel aussi évident que la rotation de la terre autour de son axe ou que la contagion de la tuberculose [2]. »

Mais, cette preuve, la fournira-t-on jamais ?

D'abord il n'en faudrait pas seulement *une*, mais *des centaines*. Ensuite, je crois que la télé-

[1] Mais les mourants ne sont pas des morts.

[2] Les *Hallucinations télépathiques* par MM. Gurney, Myers et Podmore, traduit de « Phantasms of the living », par L. Marillier (Félix Alcan).

pathie, comme la plupart des « dons » psychiques, relève uniquement de l'observation ou de la méthode introspective. On n'expérimente pas plus le pressentiment que la sympathie ou l'inspiration.

CHAPITRE II

HISTORIQUE DE LA TÉLÉPATHIE

L'HUMANITÉ A TOUJOURS CRU AUX PRESSENTIMENTS

(EXEMPLES HISTORIQUES DANS L'ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE ET AU MOYEN AGE)

En fait, le bon sens populaire et le génie des poètes ont devancé les savants modernes, qui peuvent trouver en François Bacon, l'auteur du *Novum Organum* et le précurseur de la méthode expérimentale, un des fondateurs de la télépathie[1].

Qui de nous n'a pas dans une promenade pensé tout à coup à la personne qu'il allait rencontrer ? Beaucoup de voyageurs ont cru *reconnaître* un paysage d'eux *inconnu* pourtant[2] ?

Depuis longtemps, les femmes, les cœurs simples, les amoureux croient à la présence spirituelle des absents. Quelle mère dans un subtil

[1] Cf. *Sylva Sylvarum*, de François Bacon, 1578.

[2] Ce phénomène, critiqué récemment et classé par le Dr Bernard Leroy sous cette appellation « la fausse réminiscence », n'en témoigne pas moins d'un étrange pouvoir de l'esprit, car les erreurs de la mémoire ne suffisent pas à tout expliquer.

instinct n'a pas pressenti les souffrances d'un fils exilé? Peu importent l'éloignement et les voiles du passé et de l'avenir! Le cœur méprise ces barrières illusoires du temps et de l'espace, que des philosophes, tels que Kant ou Novikoff, ont déjà dénoncées comme subjectives[1], c'est-à-dire liées à notre organisme et variant avec lui.

Les êtres moyens, ceux dont l'horizon s'arrête à la vie positive, subissent eux-mêmes parfois l'emprise et la surprise du miracle. Le doux moine de « l'Imitation » ne nous a pas trompés. Nous ne sommes pas rivés au sol que nos pieds foulent. « Je suis, dit-il, là où est mon cœur, et mon cœur est avec ce qu'il aime. »

Les annales du temps passé admettent naïvement des émigrations de l'âme loin du corps. La littérature classique regorge de tels documents : Consultez Homère, Euripide, Ovide, Virgile... Plutarque, décrivant la fin tragique de Jules César, nous initie aux pressentiments de son épouse Calpurnia qui vainement voulut le détourner de courir au Sénat où il trouva la mort. Cicéron qui, cependant, était pour son époque une sorte d'anti-clérical, raconte comme

[1] Les phénomènes du somnambulisme artificiel ou naturel et l'influence du haschisch modifient aussi très profondément les notions ordinaires de l'espace et du temps et en démontrent l'instabilité.

authentique avec un luxe de détails terrifiants, l'aventure télépathique à Mégara, de deux amis dont l'un assassiné révèle à l'autre en songe ses assassins et le lieu où est caché son corps. Cicéron riait des augures professionnels, mais non des pressentiments.

Le moyen âge note d'innombrables faits de ce genre dans la vie des miraculés.

Saint Benoît priait une nuit à sa fenêtre. Soudain, il vit dans le ciel une lumière qui ressemblait à l'évêque de Capoue, Germain. Il appela. Le diacre Servandus, en arrivant, aperçut encore un reste de clarté. Des messagers furent envoyés aussitôt à Capoue. A leur retour, ils annoncèrent que l'évêque était bien mort au moment même où Benoît avait eu sa vision. Grégoire le Grand, qui nous a rapporté ce fait, prononce le mot de « miracle » ; aujourd'hui on dirait « télépathie[1] ».

KANT CONSTATE LA CLAIRVOYANCE DE SWEDENBORG

Je choisis entre mille un autre événement plus moderne, et très frappant, car il reçut l'estampille d'un examen des plus sérieux dirigé par Kant, l'auteur de « la Critique de la raison

[1] Consulter dans la *Revue des Deux Mondes* (1er nov. 1892) une étude très documentée de M. Paulhan sur « les hallucinations véridiques ».

pure ». Le clairvoyant fut en la circonstance le fameux mystique norvégien Swedenborg.

Passant dans une petite ville assez éloignée de Stockholm [1] où il avait son domicile, Swedenborg se sentit pris de malaise au milieu d'une soirée. Dans une hallucination, qui, cette fois, était véridique, il aperçut par les yeux de l'esprit un incendie dans son quartier à Stockholm. Le feu, après avoir détruit plusieurs maisons s'arrêtait à sa bibliothèque. Swedenborg raconta à ses hôtes sa vision. On n'y crut point. Comme à cette époque le téléphone et le télégraphe n'existaient pas, on dut attendre le courrier royal. Quand celui-ci arriva, il ne put, à la stupéfaction de tous, que confirmer jusqu'en ses moindres détails l'incendie de Stockholm, tel que Swedenborg l'avait imaginé et vu [2].

Kant fut appelé plus tard à vérifier cette perception anormale. Il dut l'admettre, mais non sans mauvaise humeur, et il termina son rapport en déclarant : « Autrefois, on brûlait les prophètes ; aujourd'hui il suffirait de les purger... » J'ai raconté l'anecdote tout au long dans mes *Petites religions de Paris* [3].

[1] Gottenbourg à 200 kilomètres de Stockholm.

[2] 19 juillet 1759. L'incendie commença vers six heures et fut arrêté à huit ainsi que l'avait indiqué le prophète.

[3] Cette intuition de Swedenborg est-elle vraiment de la télépathie, telle que nous l'avons définie ? Non, puisque la vision

LA TÉLÉPATHIE MODERNE

(AUTHENTICITÉ ET PRÉCAUTIONS, VARIÉTÉ ET NOMBRE DES TÉMOIGNAGES)

De nos jours, c'est à la loupe qu'on examine ces étranges phénomènes avant de les déclarer authentiques. A New-York et à Londres comme à Paris, de doctes professeurs, avec les innombrables cailloux des petits faits, édifient le grave monument de la télépathie. Ils envoient sur les lieux du miracle des vérificateurs, comme ferait une Compagnie d'assurances. On contrôle les dates, on pèse les témoignages. J'ai sous les yeux des centaines et des centaines de ces récits passés au crible d'une méticuleuse critique. Ce nombreux dossier, s'il n'impose pas l'évidence, fait du moins longuement réfléchir. L'apparition, le pressentiment y revêtent milles formes diverses et semblent s'adapter au tempérament de ceux qu'ils affectent[1].

ne met pas cette fois en rapport avec un être animé. Il s'agit plus simplement de clairvoyance ou, comme on dit aujourd'hui, de « télesthésie ».

[1] Le Dr Vaschide dans le *Monist* puis au *Bulletin de l'Institut général psychologique* (1902) compare l'influence télépathique aux effets d'un *mimétisme psychique*; il lui donne comme origine « une sorte d'harmonie préétablie entre deux esprits qui leur permettrait de penser l'un à l'autre dans des conditions analogues et à des moments rapprochés. » Loin de détruire la télépathie, cette hypothèse me semble lui donner un point d'appui dans la psychologie normale.

Chacun de nous aurait sa porte spéciale qui s'ouvre sur l'inconnu. Pour ces collectionneurs de fantômes, nos sens seraient entrebaîllés sur cet au-delà qui, avec souplesse, se sert du moyen le plus commode pour nous parvenir. L'un distingue la forme d'une personne lointaine; celui-ci entend la voix amie dont le gosier est absent; l'autre s'étonne de serrer une main fantômale qui fond tout à coup entre ses doigts! L'apparence du pressentiment dépend des facultés imaginatives du sujet, tantôt visuel, tantôt auditif, tantôt olfactif, tantôt même tactile [1]...

La télépathie nous visite le plus souvent aux heures de paroxysme, quand l'amour se désespère ou craint, quand nous traversons une période décisive, quand l'agonie délie les liens de la chair... Elle vient aussi dans la minute calme, quand nous nous laissons mollement endormir au bercement monotone de la vie, sans doute pour nous chuchoter la grave et véridique parole : « Tu n'es pas seulement du sang et des nerfs, tu es d'abord une force mystérieuse que soulèvent l'Amour et la Foi. »

Dans maintes de ces histoires merveilleuses, l'aveu a sa pudeur. Le cœur hésite parfois avant

[1] Dans la préface comme dans plusieurs autres pages de ce livre, je reviens sur cette plasticité du phénomène « métapsychique ». Ce point est des plus importants.

de livrer à des profanes, qui en souriront peut-être, ces manifestations « métapsychiques » ou ce qui fut le suprême effort d'une vie qui s'éteint. Ces anecdotes ne sont pas les moins concluantes. Les volumineux ouvrages intitulés : *Hallucinations télépathiques*, et *L'Inconnu et les forces psychiques*, en français; *Phantasms of the living*, en anglais, bien d'autres recueils aussi, en fourmillent[1].

Lorsque je donnais en articles fragmentés dans *Le Matin* mon livre, *L'Au-delà et les Forces inconnues*, j'ai reçu une multitude de lettres me confiant des cas d'apparitions entre vifs, aussi originaux que palpitants. Je les publierai sans doute un jour. Mes lecteurs n'ont pas oublié, je l'espère, les récits que me firent des personnalités notoires comme M. Jules Claretie, le grand peintre Besnard, M. Paul Bourget, M. François Coppée, M. Paul Adam, etc[2].

Je ne donnerai ici que des narrations de phénomènes « visuels ». Ce sont les plus fréquents.

[1] Consulter les *Annales des Sciences psychiques*, *la Revue des Etudes psychiques*, *l'Echo du Merveilleux*, *la Lumière*, la *Revue spirite*. *l'Initiation*, le *Journal du magnétisme*, etc., qui font une abondante et mensuelle récolte de semblables documents.

[2] L'*Au-delà et les forces inconnues* (librairie Ollendorff).

APPARITION DU MARÉCHAL DE MOLTKE MOURANT

Dans une étude sur les « Fantômes des vivants » (*Temps*, 14 juillet 1904) au cours d'une enquête que M. Adrien Hébrard intitula le « Bilan du merveilleux », j'ai rapporté une apparition du maréchal de Moltke aux sentinelles de son palais.

Le fait me fut conté par S. M. la reine Marguerite en une audience privée, la veille d'une conférence sur la télépathie que je donnai à Rome au *Collegio Romano* en 1904.

Au moment même où le maréchal se mourait dans sa chambre, les sentinelles, qui n'en savaient rien, furent très étonnées de le voir accoudé sur le pont au-dessus du fleuve. Ces soldats relatèrent l'événement dans le livre de garde.

L'heure de cette hallucination coïncidait bien avec l'heure du dernier soupir.

LE SCEPTIQUE
CHEVREUL EUT UNE « HALLUCINATION VÉRIDIQUE »

Cette fois, je céderai la parole ou plutôt je passerai la plume à M. Jules Claretie, qui sous sa rubrique *La Vie à Paris*, narra dans *Le Temps* (20 janvier 1905) une apparition qu'eut le vieux Chevreul. Ce savant a écrit sur les tables tournantes un opuscule qui explique très naturellement leurs mouvements par la pression des mains

opératrices[1]. Il n'en fut pas moins, lui aussi à son tour, le jouet du mystère. Ce cas est excellent, car la lucidité et la sincérité du sujet, d'ailleurs sceptique, furent complètes :

« Chevreul travaillait, une nuit, fort tard, dans ce vieux logis où, je crois, Buffon a vécu — et la fatigue l'avait un moment gagné, lorsque, se levant pour passer de son bureau à son lit, il vit — distinctement il vit — la porte de son cabinet barrée par une sorte de fantôme.

« En vérité, il y avait là quelqu'un ; il y avait une forme bizarre, une image immobile, sur le seuil que le savant allait franchir.

« Le vieillard ne s'effraya pas.

« Il tira sa montre :

« — Deux heures trois quarts du matin.

« Puis, examinant le fantôme, il revint à sa table de travail et prit froidement le signalement de l'apparition :

« *Une sorte de tronc de cône surmonté d'une sphère* », disaient ses notes.

« Ensuite, pour aller à sa chambre à coucher, il se dirigea vers la porte où se tenait toujours « l'étrange forme » qu'en passant il frôla. Mais pas un mouvement de terreur, pas une minute d'étonnement. Rien qu'une admirable assurance

[1] Cette théorie avait été d'abord imaginée pour la pendule enregistreur et la baguette divinatoire.

scientifique, le sang-froid d'un observateur qui prend le signalement d'un fantôme et qui, pour un peu, comme un gendarme, lui eût demandé ses papiers.

« Et cependant le vieux Chevreul fut un peu surpris lorsque, quelques jours plus tard, on vint lui dire qu'un de ses amis, qu'il ne savait pas malade, était mort — à l'heure précise de sa vision — et lui avait légué sa bibliothèque. »

Voici encore quelques traits inédits que je tiens de Parisiens honorables et connus. Cette fois, il n'est pas question de sentiment. La communication s'est établie sans exaltation, presque sans sympathie, automatiquement.

COMMENT SE TRANSMIT L'IDÉE D'UN CANCER

L'un de ces cas est conté par le professeur Aimé Guinard, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu.

« M. Guinard trouva plus commode d'adopter comme dentiste M. M... L..., qu'il connaissait peu. Une nuit du mois de septembre 1891, M. Guinard ne put dormir, pris d'une rage de dents. Pour se distraire de son mal, il travailla au mémoire qu'il écrivait à cette époque sur le traitement chirurgical du cancer de l'estomac. Sa pensée fut donc partagée entre son travail et

l'idée d'aller voir son dentiste. Dès dix heures du matin, le lendemain, en arrivant chez M. M... L..., M. Guinard fut accueilli par ces paroles : « Tiens, j'ai justement rêvé de vous toute la nuit. — J'espère, répondit le chirurgien, que votre rêve n'a pas été très désagréable. — Mais, au contraire, répondit le dentiste, c'était un horrible cauchemar : j'avais un cancer de l'estomac, et j'étais obsédé par l'idée que vous alliez m'opérer. »

« Or, écrit le docteur Guinard, j'affirme que M. M... L..., ignorait absolument que j'étudiais en ce moment cette question de l'opération du cancer. »

LES RÊVES AUTHENTIFIÉS DE M. DIEULAFOY

Un soir, chez la comtesse Diane, dont l'esprit, du moins, grâce à ses « maximes », ne mourra pas, je conversais avec M. Dieulafoy et sa femme, la docte exploratrice. Nous en vînmes à parler clairvoyance et pressentiment.

« Quoique mon système nerveux soit des plus normaux, me raconta M. Dieulafoy, j'ai eu dans ma vie deux phénomènes télépathiques très nets. » Et, comme je le priais de me les confier, il continua :

« Nous habitions dans le Midi, à Pimpertuisat,

près de Toulouse. Une nuit, je rêvai d'un beau-frère habitant Bordeaux, et avec qui nous étions en relations espacées. Il m'apparut très malade. Le lendemain, je partis pour ma tournée de service, et je trouvai, à Toulouse, une dépêche m'annonçant que mon beau-frère était mort cette nuit-là.

« En une autre circonstance, rentrant de Paris à la campagne chez nous, après une journée de fatigue, je m'endormis. Et j'eus ce songe. Nous donnions à la maison, impasse Conti, une grande soirée. A plusieurs reprises, des civières, où reposaient des corps rigides, traversèrent le salon. A mon réveil, tandis que je racontais ce cauchemar à Mme Dieulafoy, mon homme d'affaires entra. Il nous apprit que notre métayer et sa fille s'étaient noyés cette nuit à l'écluse du canal. On les avait portés dans la maison sur des brancards, semblables, en tous points, à ceux de mon rêve. »

M. Dieulafoy ajouta qu'il n'avait jamais vu les victimes de l'accident. Le phénomène télépathique, comme inclus dans l'atmosphère ambiante, n'en avait pas moins réussi [1].

[1] Nous possédons aujourd'hui des milliers et des milliers de faits télépathiques sérieusement contrôlés ; pour me limiter je n'ai choisi que des spécimens typiques de genre différent. Ainsi j'espère avoir démontré la plasticité de cette faculté de pressentiment, sommeillant d'ordinaire en nous.

LE PRESSENTIMENT EST UN FAIT

La plupart de mes exemples sont tragiques, j'aurais pu en choisir de gracieux et même d'idylliques. Je dois me borner.

J'ai voulu démontrer seulement que dans tous les mondes et dans tous les temps le pressentiment éclate et se fait jour. Les épòques de foi ne l'ont pas vu s'épanouir davantage qu'aux ères de scepticisme. Il n'est point le résultat d'une croyance, il s'impose aux indifférences les plus rebelles. Malgré, — on peut le dire, — les nuées dont les superstitions anciennes ou modernes (magie et spiritisme) cherchent à l'obscurcir, il luit, survivant au mysticisme ébahi et à l'analyse critique. Il se rit aussi bien du spiritualisme que du matérialisme. C'est qu'il n'implique pas une doctrine quelconque, il vaut par lui-même en dehors de toute interprétation, — c'est un victorieux fait.

CHAPITRE III

LA « TÉLÉBOULIE » ET LES LOIS QUI RÉGISSENT LA TÉLÉPATHIE

LES MIRACLES DE L'AMOUR
(PÉTRARQUE ET LE TRIOMPHE DE LAURE)

Le plus souvent la télépathie se manifeste par les voies de l'inconscience et d'une manière imprévue ; rarement mais quelquefois pourtant, le miracle s'effectue, comme nous venons de le constater, sans qu'il y ait entre deux êtres un lien préalable. (Cela rappelle alors certains messages égarés de la télégraphie sans fil.)

Plus rarement encore, la télépathie peut obéir à la volonté. Alors elle se rapproche de la suggestion mentale. Il faut une passion profonde, l'amour par exemple, pour allumer l'étincelle du miracle. Combien de détresses seraient apaisées, combien de larmes deviendraient douces si nous avions plus de confiance dans notre âme et ses infinis pouvoirs, dont nous n'usons pas, parce que nous n'osons y croire ! Nos solitudes les plus amères seraient consolées et l'absence

comme anéantie. Qui sait même si une foi puissante n'arriverait pas à vaincre la mort?

« O mort, où est ton aiguillon! » Tel est l'exergue qui pourrait orner le chapitre II, du « Triomphe de la Mort » de Pétrarque. Il y raconte que Laure lui apparut et le consola : « La mort, lui dit-elle, est la fin d'une prison obscure pour les âmes gentilles ; pour les autres qui ont placé tous leurs succès dans la fange, c'est une souffrance. Et maintenant ma mort qui te rend si triste, te réjouirait si tu sentais la millième partie de ma joie. »

GŒTHE A DISTANCE ET SEULEMENT PAR LA VOLONTÉ ATTIRE SA JEUNE AMIE

Bien plus, il serait même possible d'attirer jusqu'à soi, de faire venir auprès de nous celle dont l'éloignement nous désespère.

De la télépathie nous passons ici à la *télé-boulie*[1], — je veux dire l'influence volontaire à distance.

Mystère de poésie,. réalité d'amour! la divine Thérèse ne dit-elle pas dans un de ses brûlants poèmes que le Bien Aimé n'habite plus en lui, mais en la Bien Aimée? Ah! les magnétismes de l'irrésistible tendresse!... télépathie qui vient

[1] τελειν (loin) βουλομαι (je veux). Je crée le terme.

d'une sympathie exaltée! L'amante fuit en vain si elle aime. En sa fuite elle ira d'instinct rejoindre l'amant, s'il l'appelle dans le silence frénétique de son cœur épris. Gœthe croyait à ces dons mystérieux de l'attraction et de la volonté. Il ne s'agit pas du fantôme, cette fois, mais de la personne elle-même. Le poète de Marguerite racontait à Eckermann qu'il en avait eu la preuve, particulièrement pendant une idylle de sa jeunesse. Il faisait alors ses études dans une petite ville d'Allemagne. Il s'était épris d'une jeune fille. Un soir, se promenant sous les fenêtres de son amie, il aperçut des ombres passant sur les rideaux lumineux. Il redescendit la rue obscure, le cœur attristé de cette fête dont il ne pouvait être, et l'âme blessée de jalousie. Peu à peu, son imagination s'exalta; il tendit sa volonté et appela de ses vœux et de ses larmes celle qui, croyait-il, l'oubliait. Tout à coup, en se retournant, il l'aperçut dans la rue qui venait vers lui. C'était bien elle, elle en chair et en os, mais sans chapeau et toute frémissante. « Te voilà! lui dit-elle ; j'étais si sûre de te rencontrer !... Il fallait que je te visse; je ne pouvais plus rester dans ma chambre; je suis descendue ; une volonté plus forte que la mienne m'entraînait... » Et elle tomba dans les bras de celui qui l'avait appelée de tout son cœur.

L'IMAGE DE L'HALLUCINATION EST PRODUITE PAR L'HALLUCINÉ

L'hallucination télépathique a-t-elle quelque réalité objective [1] ? c'est-à-dire existe-t-elle en soi, fait-elle partie du monde extérieur. Pour ma part, je crois qu'elle correspond à quelque chose de réel, sans être elle-même une réalité. Elle est véridique, mais elle reste une hallucination.

La forme de l'hallucination, nous l'avons dit, est toute due à l'imagination de l'halluciné. Gracieuse superstition, mais superstition tout de même que d'imaginer l'âme comme un colombier de pigeons voyageurs! L'image ne vient pas de celui qu'elle représente, mais de celui qu'elle affecte [2]. Le pressentiment est excité par l'absent, il est vrai, mais à son tour le pressentiment invente sur place l'image. Cependant celle-ci

[1] La question de l'objectivité et de la subjectivité de l'image télépathique sera traitée à fond dans mon prochain livre *Les Cryptes de l'Ame*. Mais pour compléter ce chapitre on peut consulter dans l'*Au delà et les Forces inconnues* la discussion philosophique de M. Sully Prudhomme et la critique si aiguë que M. Anatole France m'a faite de la télépathie et des sciences psychiques ou métapsychiques dans leur ensemble.

[2] M. Charles Richet ne voit même dans l'hallucination télépathique qu'un « symbole ». « Car, a-t-il dit dans son discours de Londres, à la réunion de la *Society for psychical research* le 6 février 1905, car il n'y a pas de mouvement matériel perceptible à nos sens, mais la symbolisation est complète et A apparaît alors au percipient B avec chapeau, canne et lorgnon. Sans doute B ne pourrait comprendre A

possède-t-elle quelque réalité fugitive dans l'espace? Sommes-nous des créateurs involontaires, des dieux affaiblis ?...

On serait porté à le croire si l'on accordait une réelle importance à une extraordinaire expérience que réussirent le docteur Istrati et le professeur Hasdeu, de Bucarest, directeur de l'enseignement en Roumanie.

LE FANTÔME D'UN VIVANT A-T-IL ÉTÉ PHOTOGRAPHIÉ ?

Le docteur Istrati, alors à Campana, projeta avec M. Hasdeu de lui apparaître, par volonté, à date fixe, dans Bucarest. La distance entre les deux villes est à peu près celle de Paris à Calais. M. Hasdeu, avant de se coucher, le soir convenu, avait installé un appareil photographique près de son lit. De son côté, le docteur Istrati ne s'endormit à Campana qu'après avoir voulu avec toute son énergie apparaître sur la plaque de son ami. A son réveil, il eut le sentiment très intense que l'expérience avait réussi : « Je suis sûr, dit-il, d'avoir impressionné le cliché de M. Hasdeu; je l'ai rêvé très clairement. » Il avertit aussitôt le professeur P... qui, lettre en mains,

autrement et il extériorise la perception intérieure, après qu'elle s'est produite à lui suivant une formule qu'il ne peut définir et qu'il est forcé de traduire en image visuelle... Le fantôme de A n'est que le symbole d'une perception dont la nature est profondément mystérieuse. »

alla trouver M. Hasdeu à Bucarest. Celui-ci était en train de « développer »... Pour donner à l'anecdote toute sa valeur documentaire, je copie textuellement une lettre de M. Hasdeu pour M. de Rochas à Paris, qui me l'a communiquée.

« Sur la plaque on voit trois essais dont l'un, celui que j'ai noté au dos, est extrêmement réussi. On y distingue le docteur regardant attentivement dans l'obturateur de l'appareil ; l'extrémité en bronze est illuminée par la lumière propre de l'apparition. »

Le docteur Istrati revint à Bucarest et resta tout étonné devant ce profil qu'il reconnut pour le sien. L'image fluidique parut à tous très caractéristique, car, synthétique, elle exprimait le type du savant plus exactement que les photographies ordinaires.

Voilà une expérience tout à fait merveilleuse, et malheureusement unique. Même authentique, elle n'infirmerait pas notre théorie sur la formation de l'image ou hallucination télépathique. On peut supposer en effet que la plaque photographique a été impressionnée par un fantôme que créa Hasden suggéré par la volonté lointaine d'Istrati. En tout cas de cette aventure exceptionnelle, nous restons plus étonnés que convaincus. Mais elle nous conduit de la télépathie ou de la téléboulie à l'étude du rayonnement

humain, auquel Gœthe croyait aussi, comme nous l'avons montré, et elle me rappelle les tâtonnements étranges d'un chercheur ingénieux qui arrivait, croyait-il, autour d'une personne endormie à photographier ses rêves.

LES NEUF LOIS QUI RÉGISSENT L'ÉVOLUTION ET LE MÉCANISME DE LA TÉLÉPATHIE

Que conclure de ces faits et de ces discussions ?

A mon avis neuf lois régissent l'évolution et le mécanisme de la télépathie.

I. La télépathie, — le nom seul est récent, — a existé de tout temps et dans tous les mondes.

II. Tout l'univers animé est son tributaire, non seulement les hommes mais les animaux.

III. Elle intervient à doses inégales — tantôt obscure et mêlée à d'autres influences, tantôt isolée et manifeste — dans les rapports sociaux. Elle crée les sympathies et les antipathies immédiates, elle fait fonction de l'intuition.

IV. Elle est indépendante de tout scepticisme et de toute croyance. Elle ne s'oppose à aucune donnée métaphysique ou religieuse, elle n'en confirme aucune non plus. Elle ne nous renseigne ni sur le mystère de la mort ni sur l'au-delà.

V. Elle échappe à l'expérimentation, — jus-

qu'ici du moins. Elle relève de l'observation seulement.

VI. Elle est involontaire et imprévue ; elle s'élabore dans les ténèbres de l'inconscience.

VII. L'image télépathique, quand il y en a une, est objectivée par celui qui reçoit le message et non pas par celui qui l'émet.

VIII. Cette image est une hallucination « véridique », mais, selon toute probabilité, « irréelle ».

IX. Lorsque la communication télépathique est préméditée et volontaire, son caractère se modifie profondément. Elle se rapproche de la suggestion mentale ; et je propose de l'appeler « téléboulie ».

PREMIÈRE PARTIE

LES TROIS PRÉCURSEURS DE LA MÉTA-PSYCHIQUE

(LE Dr BARADUC DE PARIS, LE COLONEL DE ROCHAS, LE PROFESSEUR CHARLES RICHET)

Trois savants français, au cours de ces vingt dernières années ont joué un rôle capital dans l'évolution de la « Métapsychique » : le Dr Baraduc (de Paris) pour les vibrations de la vitalité humaine ; le colonel de Rochas pour la part physique et mécanique des prodiges dus aux médiums ; le professeur Charles Richet plus spécialement pour la télépathie, la clairvoyance et certains phénomènes encore douteux du spiritisme.

Avant de tirer mes propres conclusions, j'ai tenu à montrer et à décrire ces remarquables précurseurs. J'expose leurs expériences et leurs théories sans engager ma propre responsabilité. Je me permets des observations, des commentaires, des critiques tout en rendant hommage à leur caractère et à leurs travaux. Ils nous ont opiniâtrément et ingénieusement préparé la voie.

CHAPITRE PREMIER

LES RAYONS HUMAINS

(LE Dr BARADUC)

LE CERVEAU N'EST PAS UNE PRISON POUR LES SENTIMENTS ET LES PENSÉES

Avez-vous remarqué qu'au fond des rêveries mystiques il y a toujours un grain d'observation exacte? L'homme est en quelque sorte obsédé par la vérité, même en ses plus étranges égarements. Bien des fantaisies quasi-délirantes ont préparé l'avènement de découvertes utiles. On a divagué beaucoup à propos du rayonnement humain. Il n'en est pas moins incontestable et chacun obscurément l'émane et le ressent.

Aucune solution de continuité dans la nature universelle; l'émotion, la pensée se propagent de mille manières et le cerveau n'est pas une prison.

« J'ai connu un homme, dit Gœthe, qui sans dire un mot pouvait, par la seule puissance de l'âme, rendre tout à coup silencieuse une assemblée livrée à de gais entretiens. Il pouvait même causer un insupportable malaise. » Et j'ai déjà

cité la phrase du poète savant sur les forces électriques et magnétiques, attractives et répulsives, que nous possédons tous.

Cette hypothèse expliquerait les intuitions brusques, les sympathies et les antipathies immédiates et irrésistibles. Il n'est pas déraisonnable de croire que nous baignons dans une ambiance psychique comme dans l'ambiance d'atmosphère et d'électricité ; nous aspirons et respirons en quelque sorte des pensées et des sentiments; il existe vraiment des courants d'idées, des contagions d'âme. Il suffit d'être « sensitif » pour s'en douter et observateur pour le constater.

L'influence du milieu social n'a tant de puissance modelante sur l'extérieur et le caractère des êtres que pour ce motif. La pression constante de suggestions mentales, de télépathies subtiles, de secrets rayonnements est aussi efficace, sinon plus, que l'action des énergies évidentes. L'inspiré, le poète, l'orateur, le tribun, le voyant et même le comédien sont ceux qui profitent de ces courants puissants et délicats en les maîtrisant; les médiums, les neurasthéniques, les hystériques, les fous, en sont les victimes, parce qu'ils les subissent.

Nous en savons assez pour entrevoir les premiers principes de cette intercommunication;

mais dès que l'on aborde pour tel ou tel fait une explication pratique, une solution précise, on s'égare, on se risque du moins sur un terrain mouvant, fuyant; on « chimérise ». L'imagination fait dévier le jugement, elle trouble même le phénomène en soi. Et par malheur les cervelles échauffées, pour tout brouiller, s'en mêlent. N'importe, soyons patients ; et, sans nous décourager, en nous disant bien entendu que nous sommes dans une période d'attente, notons les expériences commencées et les recherches qui n'ont pas encore abouti.

L'AURA

Ce rayonnement humain a beaucoup préoccupé les occultistes qui le nommèrent l'*Aura*. Récemment, certaines écoles théosophiques voulurent par la clairvoyance distinguer les couleurs et les formes que produiraient dans cette atmosphère métapsychique les sentiments exhalés par chacun de nous...

J'ai là sous les yeux les dessins et les peintures que les voyants ont tracés eux-mêmes d'après leurs propres impressions. Ainsi l'explosion de la colère donnerait une sorte d'éclatement rouge et brun, le sentiment de bienveillance une étoile aux rayons jaunes, la haine un éclair rougeâtre, le sentiment religieux un lotus

bleu... Les occultistes supposent que la lumière astrale pour l'univers et le corps astral pour l'homme sont le théâtre de ces émanations. Rêves ingénus et ingénieux et cependant pressentiment de quelque découverte prochaine qui sera précisée un jour, il faut l'espérer.

En fait, ce rayonnement humain, — sauf pour la télépathie et les suggestions mentales à distance où il semble surtout un appel d'émotion, de pensées ou d'images, une sorte de télégraphie sans fil — nous n'arrivons à l'entrevoir mécaniquement ou chimiquement que dans une étroite zone, à petite distance de nous : « extériorisation de la sensibilité ou de la motricité[1] », chez certains médiums ou encore rayons N ou phénomènes spirites en partie physiques, en partie intellectuels.

Un chercheur intrépide, le Dr Baraduc[2], pense par la plaque photographique et le biomètre noter et chiffrer ces émanations. Aurait-il été dupe d'une erreur complète? C'est improbable. En tout cas il mérite une place honorable dans l'histoire de la « métapsychique ». Allons un moment jouer dans son féerique jardin.

[1] Ces termes sont provisoires et servent uniquement à classer des phénomènes capricieux et rebelles encore à une expérimentation définitive.

[2] De Paris.

« LA RESPIRATION FLUIDIQUE ET LA PHOTOGRAPHIE DES PENSÉES »

Il y a près de quinze ans que je connais le docteur Hippolyte Baraduc. C'est le Paracelse parisien. Il est né en cette Auvergne, qui fait les esprits pondérés et les charpentes vigoureuses, et non pas, comme Bombastus Paracelsus, en Suisse. Il guérit avec l'électricité, qui est « l'électrum » du vieil occultiste. Il croit, comme l'autre, à l'Ame du Monde, qu'il a baptisée le « Zoéther », c'est-à-dire l'éther vivant; et il pense que chaque individualité aspire et respire cette vie secrète de l'univers. Il pense cela, non d'après des rêveries caduques, mais selon des expériences très nombreuses obtenues avec un instrument de physique, le « biomètre ». Paracelse se réveillait quelquefois la nuit, enveloppé de larves errantes et il les trucidait avec un glaive de bourreau, ramassé au pied d'un gibet... Baraduc, bien moderne, a appliqué aux phantasmes de la vieille magie les instruments de l'expérimentation précise. Le « biomètre » ne lui suffit pas, il photographie les visions et les pensées ; et ses plaques, sensibles mais impartiales, témoignent, nous dit-il, du rayonnement de la psyché intime.

UN ARSENAL ÉLECTRIQUE ET VITALISTE

C'est, à le voir, tout le contraire d'un mystique[1]. Robuste, sanguin, le cheveu et la barbe solides, à peine blanchis çà et là, l'accueil sympathique des gens bien portants, il incarne le bon vivant à qui sourient les hommes et les circonstances. Les yeux seuls, riches de magnétisme, vagues et comme distraits, indiquent le scrutateur de l'Au-delà, le pèlerin de l'Inconnu. Il habite un large appartement circulaire, aux chambres multiples, où dans la pénombre étincellent les mystérieux instruments de la psychothérapie. On se croirait transporté dans la retraite de quelque magicien « nouveau jeu », tel qu'aurait pu l'imaginer Jules Verne ou Wells, ces prophètes des trouvailles futures. Le doux chant des machines d'électricité statique y accompagne les ronflements des bobines dynamiques et l'intermittente lueur bleue d'énormes aimants. Des réduits tout à coup s'éclairent de herses éblouissantes, et ce sont des bains de lumière, des douches de soleil artificiel en chambre. Comme le magnétiseur

[1] La découverte du Dr Baraduc a le charme et l'inconvénient d'être présentée par lui souvent en termes métaphysiques et occultistes. Elle devient volontiers une doctrine, quand elle devrait pour les esprits critiques rester le clair et méthodique exposé d'une série de faits; mais quels documents pour le romancier et le poète !

Mesmer, Baraduc se promène au milieu de ce curatif arsenal avec une baguette terminée d'une boule qui, sur le corps des malades, fait naître des étincelles. Ce diable d'homme, dompteur de névroses, semble avoir apprivoisé les éclairs...

LE BIOMÈTRE

Dans un recoin de cet appartement, sont disposés les deux appareils qui servent à enregistrer ce que j'ai appelé la « respiration fluidique ».

Une aiguille de cuivre recuit est suspendue à un fil de cocon ; elle est disposée à deux centimètres au-dessus d'un cadran chiffré qui surmonte une bobine de 145 mètres de fil de fer très fin, dans un bocal, à l'abri de l'air, des variations de la température et des vibrations extérieures.

Cette aiguille a l'étrange propriété d'être influencée sans contact, à travers la paroi de verre, par la présence du visiteur. Celui-ci n'a qu'à diriger, perpendiculairement à la pointe de chaque aiguille, la main droite vers l'appareil de gauche, la main gauche vers l'appareil de droite, l'extrémité des doigts étant exactement à trois centimètres du cadran. La pose dure trois minutes.

Alors les aiguilles sont attirées ou repoussées par une force qui se dégage de l'expérimentateur. Cette force traverse le verre, un bloc de

glace de dix centimètres d'épaisseur, la soie, la peau des gants, un cylindre de mica, une toile recouverte d'alun, le collodion griffield, un tissu de fil de cuivre, toutes substances reconnues adiathermiques et adiaélectriques. Pendant quatre mois, le docteur Baraduc expérimenta avec M. Branly, un des inventeurs de la télégraphie sans fil, et ils conclurent que l'électricité des machines et la chaleur du feu ne pouvaient être mises en cause. Il s'agirait d'une énergie nouvelle qui n'a pas encore été notée, d'une « force inconnue » inhérente au corps humain [1].

LA FORCE VITALE NOTÉE PAR DES NOMBRES

— Ma découverte est, comme vous le savez, m'a dit le docteur Baraduc, le résultat de vingt années de recherches et de près de cinq mille observations. J'ai constaté que chacun impressionne l'aiguille selon son tempérament propre et l'état de sa santé. D'où j'ai induit que cette force était la *force vitale*. Le sens attractif ou répulsif de l'aiguille, l'allure plus ou moins rapide de son mouvement, son amplitude chiffrée et mesurée par le nombre de degrés parcourus sur le cadran, la persistance du déplacement, plusieurs minutes parfois après le retrait des mains, me servent de diagnostic pour mes malades et

en même temps me révèlent leur disposition d'esprit, le pli de leur âme. Je suis arrivé à ceci que les nombres 10°, 20°, 30° sur le cadran ont une signification « biométrique », comme les chiffres 35, 37, 40 ont sur le thermomètre une signification calorique.

— Mais pourquoi deux appareils ?

— C'est que les observations obtenues par la main droite sont différentes de celles que donne la gauche. La main droite serait « physique », exprimerait l'activité, la santé ; la gauche serait « psychique », nous trahirait ce qui se passe dans le cerveau et dans le cœur. En somme, nos deux mains sont les « sémaphores de la sensibilité intérieure ». Nous attirons ou nous repoussons selon que nous sommes débordants de cette force vive ou que nous en ressentons l'indigence. J'ai classé dix-sept types de formules qui sont, en quelque sorte, la roue vitale, les états et les mouvements par lesquels nous devons passer alternativement. De même que nos poumons en respirant, notre estomac en digérant, alimentent notre chair ; de même, notre âme aspire et expire l'âme universelle, l'assimile et la rejette. Cette méthode biométrique est donc basée sur le rapport entre les forces cosmiques du Zoéther qui entrent en nous pour nous nourrir — et les forces humaines radiantes que nous rendons au Grand Tout. En

somme, dans la nature comme dans l'homme, tout vibre, tout se meut selon un nombre, tout s'échange.

« Cette vibration, qui est la manifestation de vie, est enregistrée par le biomètre. Nous pourrons désormais suivre des yeux les oscillations de notre vitalité, déchiffrer le morceau d'harmonie plus ou moins juste que notre individu joue, sans l'entendre, dans le concert immense de l'univers. L'homme essaiera de se connaître mathématiquement, de lire sur un cadran son équilibre ou son désordre, jusqu'ici restés des mystères intérieurs. Qui sait même si mes successeurs n'arriveront pas à noter le degré d'énergie mentale et physique susceptible de résister aux agents dissolvants de la mort?...

— Rien n'est plus intéressant, achevai-je, pour chacun de nous en particulier et pour les Compagnies d'assurances en général.

LE CHIFFRE RÉVÉLATEUR

A ce moment, une dame entra, une consultante.

Nous la reçûmes avec d'autant plus de plaisir qu'elle allait devenir « un exemple » pour les théories du docteur. Celui-ci, en effet, la conduisit aussitôt au biomètre. C'était une nerveuse. Sa

formule donna att. 10 / att. 15. Baraduc, qui voyait la malade pour la première fois, lui dit, interprétant le langage numérique de l'instrument :

— Vous vivez sur le plan matériel ; vous êtes une bilieuse, une ardente, une emportée, une violente.

La jeune femme rougit :

— Je ne suis pas ainsi toujours. Mais votre diagnostic est d'autant plus frappant que je viens d'avoir avec mon mari une scène « carabinée ». Et, pour la minute, je me sens bien ce que vous dites.

— Nous avons là, reprit le savant en se tournant vers moi, une preuve de la docilité de mes aiguilles à noter l'état vibratoire humain. Voulez-vous revenir tout à l'heure, madame, quand vous serez calmée ? Nous faisons, monsieur et moi, une étude de psychologie expérimentale, et vous nous rendriez grand service.

La nerveuse nous regarda avec un aimable étonnement. Toute fière de coopérer à une expérience scientifique, elle promit de revenir.

LA FORCE VITALE SERAIT MOUVEMENT ET LUMIÈRE

J'ai, depuis les premiers jours, suivi aussi bien les expériences du biomètre que les tâtonnements

photographiques du docteur Baraduc, qui s'étudie à perfectionner sa méthode. Aussi ai-je été enchanté quand, la visiteuse partie, notre Paracelse français m'introduisit dans le salon où restent exposées les innombrables épreuves, — annales schématiques des sentiments humains.

— Puisque la force vitale est mouvement, parle Baraduc, qu'elle s'extériorise, je me suis dit : elle doit être aussi lumière. Vous vous rappelez mes premiers essais. Ils sont là encore, sur ces murs, car je les ai gardés comme des documents. J'ai passé de la photographie des effluves électriques vitalisés à celle des radiations nerveuses. Vous connaissez mon procédé. C'est la méthode à sec, sans contact, avec ou sans appareil, dans l'obscurité totale, à travers le papier noir ou dans la chambre noire[1]. La plaque est alors approchée du front, du cœur ou de la main de la personne qui expérimente.

— Si j'ai bon souvenir, M. Gebhart, dans la *Revue rose*, prétendit que vos photographies de l'invisible n'étaient que de mauvais clichés?

— Oui, il raconta que je tripatouillais les plaques. Les images qui apparaissent, il les attribue au bain. A son avis, je n'agite pas assez le bain. En effet, si vous inclinez légèrement la cuvette,

[1] Le Dr Luys obtint des résultats plus incertains en plongeant la main dans le bain photographique.

il se fait des accumulations de sels d'argent; certaines places se montrent claires, d'autres troubles. Ceci est vrai ; mais la critique du docteur lyonnais tombe à faux : j'ai toujours agité mon bain. Avec ma méthode, les plaques impressionnées donnent quelque chose ; et les autres, rien. D'ailleurs, j'ai fait souvent tirer mes clichés par des professionnels. En 1896, au congrès des photographes tenu à Nancy, j'ai exposé mes résultats. A l'unanimité, les assistants reconnurent qu'il s'agissait d'impressions véritables et non d'erreurs dans le procédé [1].

LES PAYSAGES MÉTAPSYCHIQUES

De nouveau, pour la vingtième fois peut-être, je feuilletai du regard cet album qui prétend raconter les paysages de l'âme, dévoiler l'atmosphère psychique où vivent nos sensations et nos pensées, pareilles, elles aussi, à des êtres vivants. On voit d'abord des vortex, — ces tourbillons, peut-être auxquels Descartes attribuait l'origine des choses. Ils représenteraient le frisson cosmique, la vague de vie qui ondule autour de nous.

[1] On a été obligé de faire porter des gants spéciaux aux ouvrières de la photographie, car lorsqu'elles étaient malades la plaque sympathique se voilait. Voilà une curieuse démonstration de l'émanation vitale lors de certaines crises physiques.

Et le Paracelse moderne commente ces « illustrations de l'au-delà ».

« Ah ! voici un enfant mélancolique regardant un faisan mort. Il baisse la tête devant l'animal inanimé entre ses mains. Un treillis fluidique les enveloppe tous deux, commençant au front de l'enfant pour sympathiser avec sa petite douleur, aboutissant au faisan refroidi pour le caresser d'une impalpable maille.

« Tant d'autres images encore : ici une giration fluidique, pareille à un flot de désespoir où transparaît le visage d'un frère perdu ; là, des perles produites par la prière, une semoule vaporeuse, une neige pure née d'un cœur amoureux, une langue de flamme jaillie du front d'une extatique, les pilules éclatées que la colère projette après un brutal affront ; plus loin, c'est la curieuse photographie du ronron d'un chat ! son contentement sonore remplit d'un nuage pâle l'air ambiant... »

Tout cela le plus souvent faible et délicat, mais assez net pour que les impressions se différencient et qu'il soit facile de les distinguer les unes des autres. Tout cela inquiétant, attirant, déconcertant, suscitateur de songe, douteux, très douteux aussi.

LES « PSYCHICONES »

Mais en si étrange chemin pourquoi s'arrêter? De ces linéaments, de ces tourbillons, de ces taches, de ces ombres blanches, nous passons à de véritables fantômes ; leur classificateur les a appelés des « psychicones » car ils ne sont que les reflets de nos rêves.

Ce mot ingénieux, — psychicones, « images psychiques », — s'applique à ces formes plus précises, à ces fumées moins vagues, qui ont pris l'aspect de visages ou d'effigies. La force vitale serait, toujours d'après M. Baraduc, éminemment plastique; elle recevrait, comme une argile obéissante, le coup d'ébauchoir de l'imagination et de la volonté, ces invisibles modeleurs.

Ayant pensé fortement à un aigle, un officier créa sur la plaque l'image flottante de cet oiseau ! à côté, c'est l'ébauche grossière d'un cheval. Un des plus étranges psychicones a été exsudé par une spirite obsédée; elle se croyait en rapport avec le dieu de la planète Mercure, à qui elle donnait un nom de danseuse : « Mercédès »... En effet un buste d'Hermès semble apparaître en ces délinéaments inquiéteurs où un exorciste verrait volontiers un signe diabolique. Autre part, des têtes étranges essaient de se mettre aux fenêtres des ténèbres ; elles ont souvent des

nimbes, comme des fronts de décapités célestes roulant sur les sables de l'infini, des rois de plages invisibles dont les visages seuls auraient pris le temps d'exister. C'est de l'Odilon Redon spontané, des volutes de cauchemars ; c'est puéril, c'est émouvant, — c'est incertain...

UNE MÈRE CRÉE UNE SECONDE FOIS SON FILS MORT

Je feuillette encore l'album « enchanté ». Voici l'évocation poignante et trouble d'un enfant à qui sa mère, l'ayant perdu, pensait intensément.

Visage d'adolescent au corps éteint et nul, tête aux traits timides, enfoncés dans un oreiller floconneux. Le souvenir fervent d'une mère a créé une seconde fois son fils mort. Son imagination a non seulement tiré parti des dernières minutes d'agonie, du drame silencieux des faces en quelque sorte vidées par le grand départ, mais elle l'a entr'aperçu encore au delà du linceul, pauvre esprit souffrant, cherchant son destin et n'ayant emporté avec lui que cet oreiller de douleur sur lequel il s'appuie et roule pendant la traversée de l'éternité.

On dirait une ébauche du grand Carrière. C'est, en image flottante, la pensée de la mort, de la solitude dans la mort. Cela est doux et

triste, cela touche à l'art, prend la beauté inachevée des larmes.

Je m'attarde à ce portrait de fantôme, où sans doute un spirite verrait une réalité vivante de l'Au-delà, tandis que Baraduc n'y distingue, qu'un psychicone, rêve fixé par la puissance de l'imagination et le prodige de la douleur. Moi je pense à Saint-Thomas et je me dis que j'aurais bien voulu être là pendant la préparation de la plaque.

LES MARIAGES D'AMOUR ET LES PSYCHICONES

— Notre science, me dit Baraduc en souriant, a parfois dans le monde des conséquences inattendues. Je viens de recevoir d'Amérique une lettre d'ami qui m'apprend qu'à New-York, en ce monde d'affaires qui est cependant plein de « sensitifs », les psychicones font fureur. Dans une certaine société, une jeune fille ne vous accepte comme fiancé que si vous êtes capable de projeter clairement son image sur une plaque. Il y en a qui n'y arrivent jamais. Ils sont classés : ce sont des esprits grossiers. Ne donner qu'une image vague, c'est une preuve de tiédeur; mais quand revivent nettement sur le verre les traits chéris de celle qui va être l'épouse, l'enthousiasme est sans borne, car c'est en perspective un mariage d'amour. »

LA FORMULE CHANGE AVEC L'ÉTAT D'AME

A ce moment, la jeune femme de tout à l'heure se fit annoncer. Elle nous revint rassérénée. Le docteur la conduisit aux appareils. Elle donna att. 30/att. 50.

— Votre formule a changé du tout au tout, dit Baraduc. Elle vous révèle idéaliste, mais raisonnable et calme.

— Je viens de me réconcilier avec mon mari, répondit-elle, et les mauvais nuages sont dissipés. La crise est finie. Je suis de nouveau moi-même.

Le biomètre avait noté fidèlement ces oscillations du caractère et du fluide nerveux.

ON DEMANDE UNE PLAQUE NOUVELLE

— Ce qu'il nous faudrait, dit Baraduc en terminant, c'est une plaque nouvelle, plus sensible que les plaques vulgaires, faites pour une lumière brutale et seulement physique. Déjà cependant nous pouvons, grâce au gélatino-bromure, non-seulement photographier les étoiles trop lointaines qui échappent à notre vue mais aussi pressentir ce que j'appellerai la « photosphère » humaine. Quel progrès quand nous trouverons la plaque décisive et exquise, qui sera pour les

lumières minimes ce que le microscope est pour les infiniment petits ! Il faut que ce jour-là toute légende s'évanouisse et que la science fasse enfin la « laparotomie » de l'invisible ! »

CRITIQUE DES EXPÉRIENCES DU DOCTEUR BARADUC

Tout d'abord parlons du « biomètre ».

Le D[r] Foveau de Courmelles m'a écrit la lettre suivante :

C'est l'abbé Fortin, l'excellent curé de Cholette-Montargis, mort en juillet 1894, qui a inventé le magnétomètre, constaté ses propriétés vitales et météorologiques, et le D[r] Baraduc n'a fait que débaptiser l'appareil et essayer de rendre scientifiques les observations. C'est moi qui ai fait connaître l'abbé Fortin en 1890. Voyez la *Revue universelle des inventions nouvelles* des 5 janvier et 5 février 1890. J'ai alors étudié avec lui, dans le Loiret, une aliénée spéciale, présentée par lui comme « possédée du démon ». J'ai le 5 février 1890, même revue, raconté le fait. En mars, chez moi, avec MM. Ch. Richet et de Rochas, nous étudiâmes ladite possédée et le magnétomètre. Je mis en relations l'abbé Fortin, un initiatif et un excellent homme que j'ai beaucoup estimé, avec Noll, du *Figaro*. Vous savez le reste : le succès de ses prédictions météorologiques, la souscription ouverte par le *Figaro*, les instruments pour examiner les taches du soleil..

Le magnétomètre m'a toujours paru donner des *notions irrégulières et indéfinissables*. Je m'en sers cependant souvent. Le Dr Baraduc s'y est attelé; l'abbé Fortin en était très fier.

Dr Foveau de Courmelles.

Le Dr Baraduc répond qu'en effet l'appareil de l'abbé Fortin n'est pas un instrument de précision; aussi l'a-t-il modifié par l'insertion et la torsion du fil de cocon arrivant au zéro de torsion et l'inclinaison des fils de la bobine.

Mais le Dr Paul Joire, de Lille, qui lui aussi a fabriqué un biomètre, prétend que la bobine d'induction fausse tous les résultats. Le grand poète Guerra Junqueiro, qui s'était enthousiasmé tout d'abord, renonça à continuer ces expériences parce qu'il obtint des mouvements de l'aiguille, même en approchant des objets inanimés. Ne s'est-il pas découragé trop vite ?

Quant aux photographies elles demanderaient un contrôle qu'il est assez difficile d'obtenir; les unes ont été obtenues à la demi-lumière; les autres dans une obscurité plus ou moins totale; certaines enregistrent des effluves électriques mêlés aux effluves vitaux ; le reste prétend n'avoir été influencé que par la radiation humaine. Il est difficile de se retrouver au milieu d'expériences qui n'ont pas été reprises

dans les mêmes conditions; il en résulte une confusion inévitable et un certain trouble dans l'opinion qu'on voudrait se former.

Remarquez que je ne mets pas en doute un seul instant la bonne foi du très loyal expérimentateur ; mais il est évident qu'une arrière-pensée occultiste et spirite le hante. Dans ses conclusions, je retrouve les affirmations d'Eliphas Lévi par exemple et des théosophes : aspir et expir de la force vitale, création de formes par la volonté et la pensée; l'idée des psychicones est charmante mais peu démontrée en fait. L'interprétation des images et des tourbillons sur le gélatino-bromure est arbitraire. Le Docteur Adam qui avait collaboré aux premiers essais s'en désintéressa, après avoir obtenu des clichés équivalents avec des plaques qu'il n'avait pas essayé d'impressionner.

En vérité que reste-t-il des assertions et des expériences du Docteur Baraduc ? Son biomètre est influencé, ses clichés reproduisent des mouvements et des signes. Mais quelle est la force qui intervient ? S'agit-il d'énergies déjà cataloguées (chaleur, électricité, luminosité faible ou cette « lumière noire » qu'a découverte le Docteur Gustave Lebon) ou réellement y a-t-il eu émission de la mystérieuse force de vie ?

Quoi qu'il en soit, ses tâtonnements sont à la fois courageux et sympathiques. Le Docteur

Baraduc travaille non à son avantage personnel mais au progrès de la métapsychique. C'est un pionnier et un apôtre, — avec des obscurités et des erreurs.

LES RAYONS N ABOUTISSEMENT DES VIEILLES RECHERCHES SUR LE FLUIDE UNIVERSEL

Les rayons N de MM. Charpentier et Blondot — hélas ! ils sont aujourd'hui éteints ou à peu près — vinrent à la rescousse de la découverte de Baraduc. Bien avant lui déjà, le baron de Reichenbach avait reconnu, dans ses *Recherches Psycho-physiologiques*, l'existence de l'od, fluide rayonnant qui, répandu dans tout l'univers, n'est pas le privilège de l'organisme humain. D'autre part, Charles Lafontaine, dans l'*Art de Magnétiser*, raconte comment une main peut à distance influencer une aiguille de cuivre suspendue en un bocal de verre soigneusement fermé. Au moyen d'un autre instrument, le pendule de Bœhr, le chiromancien Desbarolles obtint des oscillations d'attraction et de répulsion. M. Albert-Jounet, directeur de *la Résurrection*, revue « métapsychique » d'avant-garde, perfectionna encore les résultats acquis. De son côté, le magnétiseur Bué nous a laissé un opuscule, détaillant jusqu'en ses nuances la sensibilité de l'aiguille devant le fluide humain.

A propos d'une force similaire, découverte par M. Thore, William Crookes prétendit qu'il ne s'agissait que d'énergies déjà cataloguées, soit chaleur, soit électricité. Certainement ces émanations doivent être très complexes. Les rayons N, très discutés déjà, représentent en quelque sorte la formule nouvelle et plus scientifique de ces trouvailles hésitantes. On les a niés ; sous une autre forme on y reviendra.

L'AURÉOLE DES SAINTS ET LA FLAMME DU GÉNIE

On sait qu'on a appelé « rayons N » une force qu'émettraient la nature de toute part et l'être humain particulièrement pendant l'activité des nerfs et des muscles.

Approchez, par exemple, du front d'un orateur, devant la circonvolution de Broca où est localisé le don de la parole, un peu de sulfure de calcium phosphorescent ; la luminosité de ce sel augmenterait sous l'influence des rayons N. Villiers de l'Isle-Adam a suggéré le paradoxe de « l'analyse chimique du dernier soupir... » Qui sait si nous n'arriverons pas à expliquer l'auréole des saints et la flamme du génie ?... Qui sait surtout si nous n'arriverons pas à nous assurer de la solidarité humaine même dans la méditation et le silence [1] ?

[1] Pour le moment les démonstrations « physiques » de ces

ÉCHANGE PSYCHIQUE ENTRE L'HOMME ET L'UNIVERS

Cet « évanouissement de la matière » (je dirais plutôt comme les bouddhistes *évanescence*) que M. Gustave Le Bon constate dans l'univers physique, ne s'accomplirait-t-il pas aussi dans notre organisme? Cette mystérieuse énergie, — on l'a appelée âme, esprit, force vitale, de mille autres noms encore — que notre corps enchaîne ou plutôt dont il est la limite et l'aspect objectif, ne s'émanciperait-elle pas sans cesse, particulièrement aux heures de foi, d'enthousiasme, de prière, d'éloquence, d'extase, d'amour? Elles ne nous épuisent pas pourtant ces heures, elles nous fortifient, semble-t-il. Pourquoi une âme aussi ne rayonnerait-elle pas vers nous du monde, de ce monde qui s'anéantit en se créant perpétuellement? Et le grand homme en donnant ses vibrations individuelles, ne s'enrichit-il pas de l'universel et divin frisson?

subtiles émanations sont aussi fragiles que leur réalité « psychique » est incontestable. Les rayons N, qui avaient fait fureur et que tout le monde voyait sur la foi des deux savants nancéens, sont aujourd'hui rentrés dans l'obscurité ; le mystère ne s'est pas rendu.

CHAPITRE II

ESSAI DE SYNTHÈSE POUR LES RECHERCHES AUTOUR DU MYSTÈRE

LA MÉTAPSYCHIQUE ET LE MIRACLE MODERNE

Aristote, ou un de ses classificateurs, a dénommé « métaphysiques », (τα μετα τα φυσικα) les chapitres de son ouvrage qui suivent ceux où il traite de la physique. Ce mot « métaphysique » a depuis fait fortune. Nous appellerons donc à son exemple *métapsychiques* les phénomènes mystérieux, qui se manifestent à la suite, au delà des psychiques.

La dénomination de « sciences psychiques », s'appliquant par exemple à la clairvoyance, aux maisons hantées, aux prodiges des médiums, est un terme défectueux, car « psychique » équivaut à « psychologique ». Tout réflexe par exemple est psychique. Ainsi la peur et l'angoisse. Les confondre avec les faits du spiritisme sous la même étiquette, c'est créer un nouveau malentendu. « Métapsychique » au contraire, qualificatif clair et logique, s'applique fort judicieuse-

ment aux surprenantes expériences du « miracle moderne » qui dépassent les frontières de l'ordinaire psychologie.

DE L'ARMÉE ACTIVE A L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE PUIS... A LA LIBERTÉ

M'est avis que le progrès scientifique serait plus lent s'il n'existait que des Instituts et des Académies. Ces corporations fort respectables ont une tendance surtout conservatrice. Et tout effort imprévu, toute découverte excitent d'abord leur méfiance. Heureusement, sur le front de bandière, s'aventurent à leurs risques et périls de hardis explorateurs qui rendent à la psychologie les mêmes services que les Stanley, les Brazza à la civilisation. Ainsi les premiers magnétiseurs nous préparèrent à la suggestion et à l'hypnotisme. M. le colonel de Rochas est de ceux-là. De mathématicien et de physicien, il devint métapsychiste. Il a une tendance à expliquer le côté mécanique dans les sciences de l'âme.

Il serait probablement depuis longtemps général s'il n'avait pas pris prématurément sa retraite, il y a douze ans, dans l'espoir, — un peu déçu, je m'en doute — de trouver moins de préventions contre ses goûts dans un centre de haute culture intellectuelle que dans l'armée

active. Ainsi il devint administrateur de l'École Polytechnique.

Hélas ! il dut démissionner pour se réserver à ses chères investigations, goûtées du public mais que les bureaux tenaient en suspicion et que les académies n'ont pas admises.

EN FRANCE SÉVISSENT LE PRÉJUGÉ VOLTAIRIEN ET LA ROUTINE

La France est partagée entre le préjugé voltairien et la routine des idées traditionnelles.

Dans les pays anglo-saxons, beaucoup plus libres que le nôtre, on tient, au contraire, en haute estime, le chercheur indépendant, qui défraie la forêt vierge de notre âme. Mais, chez nous, on n'admet guère que le scepticisme ou la religion ; l'un et l'autre sont très bien portés, dans des milieux différents, il est vrai. Mais on ne pardonne pas à ceux qui se risquent entre ces deux grandes routes. Je dois, pour ma part en convenir ici, rien n'a plus nui à ma carrière littéraire, que mes travaux de psychologie. Je ne les continue pas moins, car l'étude du vrai nous-même est au-dessus de quelques désagréments mondains ou officiels.

UN LOGIS IDÉALISTE

Depuis plus de douze ans, je suis les travaux si complexes, parfois négatifs, parfois féconds,

du colonel de Rochas. Il n'est guère d'expériences qu'il ait tentées et auxquelles je n'assistai point. J'ai souvent gravi la Montagne Sainte-Geneviève, pour aboutir à l'Ecole Polytechnique, dans ce calme appartement de la rue Descartes, d'où l'on a la plus belle vue du monde ou au moins de Paris, avec Notre-Dame et la Sainte-Chapelle presque à ses pieds ; mais ce qu'on y étudiait était plus intéressant encore. Ces heures subtiles et frissonnantes ne reviendront plus...

Nous réalisâmes ensemble les expériences sur le fameux médium Lina, qui nous fournit des résultats si remarquables pour l'extériorisation de la sensibilité et la suggestion musicale. En ce salon affluait docte et délicate compagnie : des savants, des actrices, des officiers, des journalistes. J'y ai même conduit des Hindous ; et c'était dans un religieux silence que nous sentions le petit vent frais exhalé par les sorties du « corps astral » ; le sujet se plaignait le plus souvent de devoir rentrer en lui-même et revivre sur la terre — comme s'il était parti réellement pour quelques régions exquises de l' « Æther »[1] ! Et l'on eut dit le symbole théâtral de nos aspirations à tous, qui dépassaient les agitations vulgaires.

[1] Cf. *Le monde invisible.*

UNE LETTRE DE M. ALBERT DE ROCHAS

J'ai reçu pour mon livre une longue et magistrale lettre du colonel. Elle résume les récents travaux des chercheurs « métapsychistes ». Je ne suis pas toujours de son avis; mais le document fait autorité; et sa clarté synthétique nous guide au milieu du dédale d'expériences innombrables, souvent confuses[1]. Il fourmille de renseignements précieux et d'affirmations prématurées. Je le discuterai tout à l'heure sommairement; et j'y ai piqué de brèves notes critiques.

L'Agnelas, 24 août,

Cher monsieur,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander, à votre retour de l'Inde, un exposé de l'état actuel de la science psychique en Europe, en distinguant ce qui était certain de ce qui était douteux.

Je vais essayer de satisfaire votre désir; mais, en

[1] J'ai entendu MM. Raymond et Pierre Janet critiquer de très près les travaux de M. de Rochas et regretter même qu'il ait pu endommager l'état nerveux de certaines personnes. Mais comment faire des recherches aussi délicates sans causer quelques dégâts?

Dans la *Médecine de l'esprit* (pp. 38-39), M. Maurice de Fleury nous raconte aussi qu'avec le Dr Hart, il refit les expériences d'extériorisation de la sensibilité, selon M. de Rochas. Mais à la poupée chargée de fluide, il substitua une autre, vierge d'influence. Le sujet n'en ressentit pas moins les mêmes effets du prétendu envoûtement. D'où M. Maurice de Fleury conclut qu'il n'y a là que simulation. Ne peut-on pas supposer que la suggestion mentale fut suffisante pour que l'expérience réussît?

ces matières délicates, il serait outrecuidant de porter un jugement définitif sur des phénomènes qu'on n'a pu étudier soi-même aussi souvent et aussi longtemps qu'il serait nécessaire. Je me bornerai donc à vous donner, sur un certain nombre de faits, mon opinion *actuelle*, dont le principal mérite est de s'être formée avec une complète indépendance d'esprit.

SUGGESTION

Tout le monde admet aujourd'hui la réalité de la *suggestion orale*. Il est établi qu'en parlant à certaines personnes, mises en état de réceptivité par des circonstances fortuites ou des manœuvres volontaires, on détermine chez ces personnes des impulsions auxquelles il leur est très difficile de résister. On est généralement d'accord (et c'est là mon opinion basée sur de très nombreuses expériences) que la suggestion ne peut *prendre* que si le sujet s'y prête ; elle reste presque toujours inefficace si elle choque des instincts ou des résolutions bien arrêtées. Elle n'en reste pas moins une arme très dangereuse entre les mains de qui saurait tourner la difficulté.

La suggestion est capable de déterminer non seulement des effets moraux, mais des effets physiques, notamment sur des nerfs sensitifs et moteurs et sur la circulation sanguine. Comme la suggestion faite dans un but thérapeutique est toujours acceptée avec empressement par le sujet, on conçoit qu'elle arrive à produire des guérisons en apparence miraculeuses.

La *suggestion mentale*, c'est-à-dire simplement pensée et non formulée par la parole, se produit

bien plus rarement, mais beaucoup de barnums l'imitent à l'aide de différents trucs. C'est ce qui résulte d'une enquête que nous avons faite, quelques amis et moi, à l'aide de plusieurs des *liseuses de pensées* qu'on avait admirées à l'Exposition de 1900[1].

Ces trucs sont toujours basés sur l'emploi de langages conventionnels par mots ou gestes. Ils sont destinés à aider, ou même à remplacer complètement des facultés plus ou moins développées qui ne sauraient résister à la fatigue des longues séances imposées par l'exercice du métier. La plupart des sensitifs de cette espèce sont aptes à percevoir l'action du barnum concentrant fortement sa pensée, mais sans ressentir autre chose qu'un sentiment d'attraction ou de répulsion qu'on utilise, par une éducation convenable, pour faire exécuter une série de mouvements concourant à un but fixé à l'avance, (j'ai vérifié le fait très souvent avec Lina). Cependant il y a quelques natures exceptionnellement douées qui peuvent lire dans le cerveau d'autrui comme dans un livre. Les personnes que ces questions intéressent en trouveront un exposé plus complet dans trois articles récemment publiés par le *Cosmos* sous le titre : *L'extériorisation de la pensée*.

La *suggestion musicale*, c'est-à-dire l'éveil des sentiments déterminés à l'aide de phrases musicales et leur expression automatique par des gestes, n'a encore été étudiée qu'avec Lina. Mes conclusions

[1] Le petit comité qui s'est réuni à cet effet à l'École polytechnique comprenait : S. A. R. le prince Henri d'Orléans, le chanoine Brettes, Camille Flammarion, les docteurs Oudin, Dariex et Maréchal, M. Gabriel Delanne, le baron de Watteville, M. Marcel Mangin et moi.

ne sont donc point appuyées d'expériences assez nombreuses et assez variées pour être adoptées sans réserves, mais je dois dire que, depuis la publication de mon livre sur *Les sentiments, la musique et le geste*[2], et divers articles parus dans l'*Art au théâtre* et *La Fronde*, j'ai reçu des lettres me prouvant que les sensitifs de cette espèce ne sont point aussi rares qu'on pourrait le supposer.

L'EXTÉRIORISATION DE LA SENSIBILITÉ

L'extériorisation de la sensibilité est un phénomène assez difficile à expliquer en peu de mots. Il consiste essentiellement en ceci que certaines personnes perçoivent les actions mécaniques exercées à quelque distance de leur corps, comme si on les avait exercées sur leur corps même. Les choses se passent comme si ces personnes émettaient des radiations jouant à l'extérieur le même rôle que les nerfs sensitifs jouent à l'intérieur.

Ces radiations ont, de plus, la propriété de se condenser, pour ainsi dire, dans certaines substances qui deviennent elles-mêmes alors des corps radiants, de telle sorte que si on exerce des actions mécaniques dans leur sphère d'activité, ces actions peuvent se transmettre jusqu'à la personne sensitive — quand la distance n'est pas trop grande.

L'extériorisation de la sensibilité avait été constatée par quelques-uns des anciens magnétiseurs, mais on ne s'était pas rendu compte de son processus. Bien que les faits soient aujourd'hui établis d'une façon indiscutable par divers expérimenta-

[2] Grenoble, Librairie dauphinoise.

teurs, la science officielle ne les admet point encore parce qu'ils contredisent les théories enseignées relativement au rôle des nerfs sensitifs ; elle oublie ce que dit Claude-Bernard : « Une découverte est, en général, un rapport imprévu qui ne se trouve pas compris dans la théorie, car, sans cela, il serait prévu... Il faut garder sa liberté d'esprit et croire que, dans la nature, l'absurde suivant nos théories n'est pas toujours impossible . »

Certains sujets disent voir, comme des nébulosités plus ou moins brillantes, les effluves sensibles. Vous avez exposé dans la salle des dépêches du *Matin* deux photographies instantanées de Lina prises à la lumière de magnésium par M. Gheuzi, directeur de la *Nouvelle Revue*, chez M. Gailhard, directeur de l'Opéra, pendant qu'elle dansait une habanera chantée par Mlle Calvé et accompagnée par M. Paul Vidal. Les traînées lumineuses qu'on y aperçoit très nettement seraient-elles dues aux émanations de Lina, alors fortement extériorisée et *exaltée* par cette admirable musique ? C'est ce qu'il est difficile d'affirmer, car l'expérience n'a pu être refaite dans les mêmes conditions[1].

L'EXTÉRIORISATION DE LA MOTRICITÉ ET LES TABLES TOURNANTES

Quelques sujets, fort rares, parviennent à remuer les objets rapprochés, mais *sans contact*, par un simple effort de leur volonté. Les expériences faites

[1] Dans mon prochain livre, *les Cryptes de l'âme*, je décrirai les facultés remarquables de ce « sujet » qui nous a révélé les lois profondes du rythme et en quelque sorte les origines spontanées de la danse. (Note de J. B.).

notamment avec Daniel Home et Eusapia Paladino permettent d'autant moins le doute à cet égard qu'ici il ne s'agit plus comme dans l'extériorisation de la sensibilité d'une impression ressentie par le sujet seul, mais d'un phénomène visible et contrôlable par tous les spectateurs.

Tant que les mouvements n'ont pas été obtenus sans contact, on était en droit de les expliquer par la théorie des mouvements inconscients. Aujourd'hui, cette théorie ne peut plus être considérée comme suffisante et il est clair que, dans le cas des *tables tournantes*, il intervient souvent une force encore non définie [1].

LA TÉLÉPATHIE ET L'ENVOUTEMENT

Les notions sommaires que je viens d'exposer relativement à l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité suffisent à faire comprendre comment cette force mal connue peut, dans des cas exceptionnellement favorables, produire chez une personne la répercussion d'une émotion violente éprouvée à distance par une autre personne, ou d'une action mécanique exercée également à distance sur un objet préalablement mis en rapport avec cette personne. C'est ce qui constitue la *télépathie* et l'*envoûtement* dont la réalité est historiquement prouvée, au moins dans une certaine mesure[2].

[1] Cette force non définie ou plutôt cette combinaison non définie de forces, la plupart définies, je tâche de l'analyser dans la troisième partie de ce livre (note de J. B.).

[2] Consulter le *Satanisme et la Magie* et *le Monde invisible*.

LA VUE DES ORGANES INTÉRIEURS, L'INSTINCT DES REMÈDES ET LA VUE A DISTANCE

Ces trois phénomènes ont été assez fréquemment observés, surtout dans la première moité du XIXe siècle, par des hommes de haute valeur tels que le marquis de *Puységur*, le capitaine d'artillerie *Tardy de Montravel*, le général de division du Génie *Noizet, Deleuze*, administrateur du Museum, le docteur *Bertrand,* ancien élève de l'École polytechnique, le docteur *Charpignon*, etc. Aujourd'hui on les rencontre beaucoup plus rarement, soit qu'on mette moins de soin à les rechercher et à les développer, soit que les facultés des sensitifs varient suivant les époques, ce qui ne devrait point nous étonner outre mesure, les conditions de l'ambiance se modifiant perpétuellement.

En tout cas, pour ma part, je n'ai rien pu trouver de convainquant[1].

Presque tous les sujets qui présentaient l'extériorisation de la sensibilité disaient bien *voir l'intérieur du corps humain* à l'aide de leur main qu'ils approchaient plus ou moins, de façon à voir plus ou moins profondément; ce qui fait supposer qu'ils voyaient à l'aide de leurs couches sensibles extériorisées. Par cette manœuvre, ils comparaient leurs propres organes à ceux de la personne qu'ils examinaient et diagnostiquaient ainsi les maladies. Leurs affirma-

[1] Aujourd'hui cette vue des organes intérieurs du sujet par le sujet lui-même est sinon tout à fait admise, du moins prise en considération par le monde scientifique officiel. Le livre du Dr Paul Sollier, *Les Phénomènes d'Autoscopie*, en fait foi (Note de J. B.).

tions étaient très nettes et assez vraisemblables; aussi je crois qu'ils étaient de bonne foi, d'autant plus que jamais, malgré mes invitations réitérées, aucun d'eux n'a prétendu posséder l'instinct des remèdes. Un seul, Mme Lambert, dit voir les congestions céder sous l'application de sa main, et la plupart des patients déclarent qu'ils éprouvent, en effet, un soulagement.

Quant à la vue à distance, je l'ai obtenue d'une façon extraordinaire, avec cette même Mme Lambert. Pendant plus de six mois, étant endormie magnétiquement, elle a vu, dans tous les détails de sa vie, un ingénieur que nous ne connaissions ni l'un ni l'autre et qui, ayant quitté sa famille à la suite de grands revers de fortune, n'avait jamais donné de ses nouvelles. A l'aide d'un objet lui ayant appartenu et que je mis entre les mains de Mme Lambert, elle le retrouva dans l'Amérique du Sud, me donna les noms des villes et des hôtels où il séjourna successivement en les lisant dans les gares ou sur les enseignes, et elle m'indiqua les titres des journaux qu'elle voyait entre ses mains. Je vérifiai que ces villes, ces hôtels, ces journaux, dont elle n'avait pas la moindre idée quand elle était éveillée, existaient réellement; mais, quant au personnage lui-même, des informations prises auprès de notre consul à La Paz, capitale de la Bolivie, où il était censé faire construire une usine, nous prouvèrent qu'il n'y avait jamais mis les pieds. Nous n'avions donc eu ici qu'une série de rêves se suivant avec une logique parfaite et présentant, avec un fond imaginaire, des détails exacts dont il est fort difficile d'expliquer la provenance.

LA LÉVITATION

De même que pour la télépathie, il y a des observations très nombreuses prouvant historiquement la réalité de la *lévitation*, c'est-à-dire de la diminution du poids de corps bruts ou animés, diminution pouvant aller jusqu'au flottement dans l'air.

J'en ai été témoin moi-même, en 1898, avec Eusapia Paladino qui, à l'Agnelas et au cours d'une séance expérimentale, étant assise sur une chaise et entransée, a été soulevée avec sa chaise, d'un mouvement continu et non par un saut brusque, à peu près jusqu'au niveau d'une table voisine, puis portée debout sur cette table et soulevée de nouveau de manière à ne reposer que sur la pointe des orteils ; après quoi elle est tombée évanouie. Le procès verbal du fait a été dressé et signé immédiatement après la séance par MM. Sabatier, doyen de la faculté des sciences de Montpellier, le docteur Dariex, directeur des *Annales des sciences psychiques*, Maxwell, substitut du procureur général à Bordeaux, le comte Arnaud de Gramont, docteur ès sciences, et le baron de Watteville, licencié en droit et ès-sciences physiques.

Les mêmes phénomènes viennent de se reproduire, toujours avec Eusapia Paladino, il y a quelques semaines, à Gênes, au *Circolo scientifico Minerva*, avec des circonstances presque identiques. Voici comment les raconte, dans un journal italien, M. François Porro, ancien directeur de l'observatoire astronomique de Turin et actuellement professeur d'astronomie à l'Université de Gênes.

Cinquième séance. — La transe est plus pro-

fonde et plus pénible que d'habitude. Tout à coup le médium lève ses deux mains toujours serrées par les miennes et celles de M. Morselli, et, tout en poussant des gémissements, des cris, des exhortations, elle se soulève rapidement avec la chaise jusqu'à poser ses deux pieds et les bouts des deux jambes antérieures de la chaise sur la planche supérieure de la table... La lévitation s'était accomplie sans aucun choc, sans aucune secousse, rapidement mais sans soubresaut. Ce n'est pas tout encore ; Eusapia s'est encore soulevée, avec sa chaise, de la partie supérieure de la table, de telle sorte que M. X. d'un côté et moi de l'autre, nous avons pu passer la main sous les pieds du médium et sous ceux de la chaise... Eusapia est redescendue sans secousses, petit à petit, toujours tenue au moyen des mains par M. Morselli et par moi. La chaise, montée un peu plus haut, se renversa et vint se placer sur ma tête d'où elle retourna spontanément sur le parquet. Le phénomène se renouvela ; Eusapia et sa chaise furent de nouveau transportées sur la table ; seulement, cette fois, le résultat de la fatigue supportée par le médium a été tel que la pauvre femme tomba évanouie sur la table, d'où nous l'avons replacée à terre avec tous les soins nécessaires. Une demi-heure se passa avant que Mme Paladino se remît quelque peu de ce qui s'était produit aux dépens de son énergie vitale[1]. »

[1] J'analyserai le cas d'Eusapia Paladino en particulier et des médiums en général, dans mon prochain livre, *les Cryptes de l'âme ;* et dans mon étude sur les *Fakirs de l'Inde*, j'appuierai sur la lévitation en apportant des théories et des faits. (Note de J. B.)

Il résulte de la comparaison de différents cas observés dans tous leurs détails que l'on peut souvent, *mais pas toujours*, expliquer la lévitation par la simple action d'une force prenant naissance dans l'organisme humain et agissant en sens inverse de la pesanteur.

APPORTS, MATÉRIALISATIONS ET FANTOMES

Depuis quelques années un assez grand nombre de gens rapportent avoir vu se former spontanément, sous leurs yeux, des objets inanimés et même des êtres animés qui semblent avoir été constitués au moyen de forces et de matières empruntées, en grande partie, à des médiums spécialement propres à ce genre de manifestations.

On désigne sous le nom d'*apports* les objets matériels ainsi produits, objets qui peuvent subsister très longtemps.

Les corps ou parties des corps humains dûs à la même cause sont appelés *matérialisations*. Les matérialisations ont une durée très courte et se dissipent comme elles se sont formées, en passant progressivement de l'état solide à l'état fluidique.

Dans les nombreuses séances que j'ai eues avec Eusapia j'ai assisté à quelques *apports*, mais les conditions n'ont point été assez nettes pour me donner une conviction personnelle. Je crois à la possibilité du fait à cause de la confiance que j'accorde à ceux qui en ont été témoins dans d'autres conditions ; et c'est là tout.

Il n'en est pas de même pour les *matérialisations*. Si mes amis et moi nous n'avons pu, malgré tous

nos efforts, être témoins de matérialisations complètes, comme celle de Katie King observée par Sir W. Crookes, nous avons eu, du moins, avec Eusapia, la preuve absolue qu'elle était capable, comme les Amibes, de projeter hors de son corps physique des membres plus ou moins matériels tels que des mains qui vous saisissaient ou des têtes qui s'imprimaient dans une substance molle.

Le bas-relief représentant un profil qui fut exposé à la salle des dépêches du *Matin* a été obtenu en coulant du plâtre dans une empreinte produite sur du mastic de vitrier pendant que Camille Flammarion et deux autres personnes maintenaient le médium à plus d'un mètre de distance.

C'est dans cet ordre de phénomènes qu'il faut chercher l'explication des *fantômes* dont les traditions populaires ne parleraient pas si souvent s'ils ne reposaient pas sur quelques faits réels[1].

LES ESPRITS

De tous les médiums à matérialisation qui ont été étudiés, il n'en est certainement aucun d'aussi remarquable que mistress d'Espérance, tant pour l'étrangeté des phénomènes que pour la bonne foi et le talent avec lesquels le médium lui-même a décrit ses impressions personnelles au moment où ils se produisaient.

Toute personne qui veut connaître l'état actuel de la science psychique doit lire son livre intitulé *Voyage*

[1] Je fais, pour ma part, les réserves les plus expresses sur l'objectivité des phénomènes de « matérialisation », sans toutefois les nier *a priori*; j'en traiterai, avec tous les détails et toute l'attention nécessaire, dans les *Cryptes de l'âme*. (Note de J. B.)

au pays de l'Ombre[1]. On verra que les corps des fantômes qui se forment par son intermédiaire sont reliés à son propre corps par des liens invisibles grâce auxquels toutes les actions exercées sur ce fantôme sont ressenties par elle, mais qu'ils sont animés par un esprit complétement différent du sien[2].

Ceci nous conduit à aborder des questions d'un autre ordre.

Vous dites que je crois aux esprits. C'est très vrai : en ce sens que je suis persuadé qu'il existe autour de nous des êtres intelligents non perceptibles aux sens ordinaires mais qui peuvent quelquefois intervenir dans notre vie. Qui sont ces esprits : des anges, des démons, des élémentaux, des âmes de morts? Je n'en sais rien ; mes lectures ne m'ont apporté aucune conviction absolue ni dans un sens ni dans un autre, et j'ai toujours évité les expériences susceptibles de déchaîner des forces dont on ne reste pas le maître[3].

RÉSUMÉ

En résumé, les études de ces dernières années

[1] Paris, Leymarie. — Lire aussi *Animisme et Spiritisme* par A. Aksakof, conseiller d'état à Saint Pétersbourg, qui a souvent expérimenté avec son amie Mrs d'Espérance. (Note de A. de R.)

[2] Les confessions de Mrs d'Espérance, quoique pleines de réserves, témoignent qu'elle fut souvent entre les mains d'impresarii peu scrupuleux une dupe douloureuse et qu'elle ne s'illusionna définitivement que dans la prostration de son cerveau suggestionné. (Note de J. B.)

[3] Je m'expliquerai à la troisième partie de ce livre sur « les esprits « tels du moins que les séances spirites nous les fournissent et exposerai quelques lois de leur formation. (Note de J. B.)

ont eu pour principal résultat d'établir, par des preuves historiques et des expériences directes, que les facultés actives et passives de l'homme pouvaient se manifester en dehors de son corps matériel et visible, constituant ainsi l'extériorisation de la pensée, de la sensibilité, de la motricité et de la forme.

Ce sont là des faits acquis et on s'explique difficilement l'hostilité de la science officielle, étant données ses conceptions actuelles sur l'univers, dont toutes les parties ne seraient constituées que par des vibrations différentes d'une substance unique et hypothétique, l'éther. En tous cas ils prouvent l'existence d'émanations variées que les magnétiseurs confondent sous le nom de Fluide magnétique et ils appuient les théories des Orientaux, des anciens philosophes grecs et des premiers Pères de l'Église sur le *corps fluidique* ou *âme*, servant d'intermédiaire entre l'esprit et le corps physique.

ALBERT DE ROCHAS

ANATOMIE DU FANTÔME DES VIVANTS D'APRÈS LE COLONEL DE ROCHAS
(ÉVIDENCE DES FACULTÉS SUPRANORMALES)

En somme, la communication fort captivante de M. de Rochas, par la synthèse qu'il nous propose et dont les éléments lui paraissent définitivement acquis, essaie de nous dresser, sensible, moteur et doué de forme, « le fantôme du vivant ». Mais « l'extériorisation de la sensibilité » n'est qu'une manière d'exprimer physiquement un mélange de suggestion et de télépathie ; et

les preuves de l'objectivité des phénomènes matériels, Katie King, Mrs d'Espérance, Paladino, avouent une indiscutable faiblesse ; la tendance au spiritualisme est trop évidente ; le sens critique du colonel s'en amoindrit. De cette communication ce qui se dégage de plus sûr, c'est l'évidence de facultés extraordinaires dont jouissent certains organismes, et qui, déréglées chez eux, mais visibles, sont tout de même l'apanage mystérieux de l'humanité tout entière.

CRITIQUE DES THÉORIES ET DES EXPÉRIENCES DU COLONEL DE ROCHAS ET PLUS PARTICULIÈREMENT DE L'EXTÉRIORISATION DE LA SENSIBILITÉ ET DE LA MOTRICITÉ.

Où nous différons d'avis, le colonel de Rochas et moi, c'est d'abord pour l'intervention des « esprits ». Il l'admet ; je ne l'aperçois pas. Aucune expérience métapsychique n'impose cette hypothèse ; un grand nombre de faits la démontre inexacte. L'ancien administrateur de l'École Polytechnique considère volontiers comme *objectives* les impressions et les visions des sujets qui, même sincères, ne racontent que d'imaginaires exploits ; sortie de corps astral, voyage, en des pays lointains ou chimériques. Ils rêvent et ces rêves restent *subjectifs.*

L'extériorisation de la sensibilité et de la

motricité ne valent à mes yeux que comme des hypothèses assez invraisemblables, pour expliquer les étranges événements, englobés sous ces appellations. Moi aussi, j'ai réussi les expériences de la statuette, du verre d'eau et de la rose avec les sujets du colonel et avec d'autres aussi. Mais j'ai tout lieu de croire que la suggestion orale et mentale et la télépathie à courte distance expliquent suffisamment ces petits mystères. Ce qui est ingénieux, c'est d'avoir adopté un point d'appui physique, une sorte de transmetteur pour mieux communiquer de l'expérimentateur au sujet. La rose, le verre d'eau, la statuette sont des excitants pour l'imagination et la volonté de l'un et de l'autre ; mais c'est l'idée qui fait tout. M. Maurice de Fleury a démontré que l'expérience réussissait tout de même, si l'on substituait une nouvelle statuette à celle que l'on croit chargée de sensibilité. Pour ma part, j'ai constaté qu'il suffisait de suggérer préalablement au sujet que l'expérience réussirait, pour qu'elle réussît en effet ; plus cette suggestion était nette, intense et forte, plus les résultats étaient excellents. L'objet matériel ne sert, je le répète, qu'à imprimer plus profondément l'idée dans le cerveau de celui qui ordonne et de celui ou de celle qui ressent. Il en était de même au beau temps de du Potet et de Puységur, pour l'efficacité de

l'eau magnétisée, qui favorisait chez les malades l'autosuggestion.

M. de Rochas admet comme indéniables les déplacements d'objets sur quoi il établit sa théorie de l'extériorisation de la motricité. Or, dûs surtout à Eusapia Paladino et à Politi, deux Italiens déséquilibrés et rusés, souvent pris en faute, ces phénomènes apparaissent tout au moins douteux et tributaires de la prestidigitation. Je les crois très rares (quand ils sont authentiques) et seulement, comme nous le verrons au chapitre des Maisons Hantées, une des anomalies de l'électricité humaine.

L'APPORT DE M. DE ROCHAS A LA MÉTAPSYCHIQUE

En somme, M. de Rochas est beaucoup plus un physicien qu'un psychologue ; il a écrit de très intéressantes études sur le mécanisme des fraudes des prêtres païens et sur la balistique antique. Il devait être entraîné à voir surtout dans les prodiges des médiums, les mouvements extérieurs, alors que c'est dans le fonctionnement de leurs centres nerveux que résident l'intérêt, l'origine et, je puis dire, la réalité des « tours » dont ils nous fascinent.

En tout cas cet intrépide chercheur a mis de la précision et de la clarté dans l'inextricable chaos des expériences et des théories de ses devan-

ciers, les magnétiseurs. Quand même il aurait rendu surtout plus nettes et plus visibles leurs utopies, le service rendu n'en serait pas moins considérable.

L'incohérence, l'obscurité et le trouble sont les vrais dangers ; rendre méthodiques et lucides des erreurs, c'est être encore utile à la vérité. Mais Albert de Rochas a fait mieux ; il a approfondi l'hypnose, il a montré tout le parti qu'on peut tirer de la suggestion ; il a obtenu l'attention de l'élite et du grand public sur les agissements si instructifs des médiums.

Quant à ses deux prétendues découvertes, « l'extériorisation de la sensibilité » et « l'extériorisation de la motricité » — telles qu'il nous en a exposé les théories, — elles doivent être abandonnées, soit qu'elles reposent sur des faits douteux, soit qu'elles interprètent par une illusion physique un phénomène, réel mais tout mental.

CHAPITRE III

DÉBAT SUR LA RÉALITÉ DES PHÉNOMÈNES QUI COMPOSENT LE MIRACLE MODERNE ET SUR L'UTILITÉ DE LA MÉTAPSYCHIQUE.

(LE PROFESSEUR CHARLES RICHET)

UN SAVANT FRANÇAIS, M. CHARLES RICHET, PRÉSIDENT DE « THE SOCIETY FOR PSYCHICAL RESEARCH ».

La science française vient de recevoir un hommage éclatant par la nomination du professeur de physiologie Charles Richet, notre Charles Richet, à la présidence de « The Society for psychical research ». On sait l'importance de cette Compagnie, qui rassemble les personnalités les plus illustres de la Grande-Bretagne et de l'Amérique du Nord, aussi bien des philosophes que des physiciens, des hommes d'État que des psychologues et des poètes. Tous n'ont qu'un but : étudier, selon des méthodes positives, les phénomènes dits mystérieux et anormaux. On connait l'amour-propre anglo-saxon et quelle supériorité il se décerne sur les autres races ; il faut donc regarder comme un véritable témoignage de sympathie et d'estime pour la France et notre mentalité que le premier étranger promu à cette

haute dignité — il y succède au « Right Hon. A.-J. Balfour » et à sir William Crookes — soit un des nôtres, et non par exemple un Allemand ou un Italien.

Le choix, il est vrai, est des plus judicieux, car le docteur Charles Richet remplit toutes les conditions désirables. Savant de laboratoire, expérimentateur minutieux à qui nous devons des découvertes importantes, par exemple pour la guérison de la tuberculose, l'un des premiers pionniers de l'hypnotisme, organisateur de ce *Dictionnaire de physiologie*, un des monuments scientifiques les plus solides de ces dernières années, il est avec cela esprit ingénieux, fertile en hypothèses, ouvert aux idées les plus généreuses, depuis le « pacifisme » dont il est un des prophètes jusqu'à la direction des ballons dont il est un des devanciers. On le sait encore fabuliste et poète dramatique à ses moments perdus. M. Charles Richet préside un banquet d'intellectuels avec la même aisance dont il fait preuve rue de l'École-de-Médecine, chaque après-midi, pour ses expériences de vivisection et dans son cours, que suit un auditoire pieusement recueilli.

LE CABINET DE TRAVAIL D'UN MÉTAPSYCHISTE

Je suis allé le voir dans cet hôtel somptueux et austère de la rue de l'Université, où il voisine

avec la *Revue des Deux-Mondes*. Il m'a reçu, la pipe à la bouche malgré l'heure matinale, dans son ample cabinet de travail qui regarde des jardins calmes. Sur la cheminée, le portrait de Myers, l'audacieux philosophe de Cambridge qui a porté les naïves élucubrations du spiritisme à la hauteur de dogmes graves assis sur d'innombrables observations correctes ; et en face, l'image de Frédéric Passy le pacifiste. Tout près, une effigie comique représentant le docteur Purgon. Une bibliothèque avec balcon et échelle borde cette retraite laborieuse, où les tables chargées de manuscrits sont surplombées de lampes électriques ; au-dessus d'un classeur, la statue de Rabelais ; le buste de Voltaire à un angle ; à un autre angle, un bronze nous représentant un ouvrier intellectuel brisant de son marteau un faisceau de sabres, avec cette annotation : « Les temps futurs », et ce millésime : « 1897 ». Cette date me parut légèrement anachronique, car nous eûmes, depuis, la guerre hispano-américaine, la révolte des Boers, — et le sanglant conflit russo-japonais s'achève à peine, tandis qu'une révolution et une répression sanguinaires ont sévi dans l'empire du tsar.

N'importe : il y a bien, dans la haute stature de ce bon géant qu'est Charles Richet, dans ses yeux fins et rêveurs, dans la solide charpente de

sa face osseuse, l'entêtement, l'intuition, la vive sensibilité des précurseurs. Il ne me livrerait pas aussi aisément sa pensée, si nous n'avions été, si nous n'étions pas des frères d'armes. Les savants redoutent les interviews ; par leur réticence ils diffèrent des hommes politiques et des acteurs ; ils se rapprochent des théologiens antiques, pour qui toute parole avait une valeur de prolongement indéfinie. Ne sont-ils pas, en effet, les nouveaux constructeurs de dogmes ? et les assemblées au cours desquelles ils fixent tel point de psychologie ne rappellent-elles pas les conciles des siècles passés où les questions de foi étaient débattues, puis décrétées ? Ils pensent même posséder une autorité plus radicale encore, et nous apprendre non plus ce que nous devons croire — croire, c'est peu — mais ce dont nous pouvons être certains.

UNE DÉMONSTRATION IRRÉFUTABLE EST ENCORE A CHERCHER

— Voilà où la difficulté commence, s'écria M. Charles Richet : en métapsychique rien n'est vrai et tout est vrai. C'est-à-dire tout est possible, rien n'est démontré. Nous classons depuis trente à quarante ans un nombre considérable d'expériences, recueillies avec sagacité ; et ce trésor

s'augmente chaque jour, grâce aux travaux de chercheurs consciencieux épars sur toute la planète; mais il est à peu près impossible de rien admettre d'une façon irrésistible et définitive. On constate toujours une fissure, par où l'hésitation pénètre. L'*experimentum crucis*, comme disaient les alchimistes, reste à trouver, c'est-à-dire la preuve irréfutable. Tenez, prenons un exemple. Voici les rayons N de MM. Blondot et Charpentier. Il semblait établi que la nature entière émettait cette radiation et particulièrement l'effort mental et musculaire. Or, aujourd'hui, cette découverte est si universellement et si vigoureusement contestée, que même ceux qui tout d'abord avaient accordé pleine confiance aux assertions de ces deux honorables savants sont obligés de suspendre leur jugement. Ne seraient-ils pas tombés dans une colossale erreur? Jugez-donc de la difficulté que nous avons dès lors à reconnaître comme indiscutables des faits bien plus étranges, tels que les phénomènes lumineux, les apports et les formes matérialisées dûs aux médiums.

LE MIRACLE MODERNE N'EST PAS OPPOSÉ A LA SCIENCE

— Penseriez-vous donc que nous serions victimes d'une mystification absolue, et que ce mot heureux de « métapsychique » ne saurait s'appli-

quer qu'à un monceau de supercheries et d'illusions?

— C'est tout à fait loin de ma pensée. Je crois au contraire — et c'est là mon principal cheval de bataille — qu'il est insensé et impossible d'admettre que tant d'écrivains, tant d'expérimentateurs comme Crookes, R. Wallace, Zœllner, Lombroso, Lodge, Myers, de Rochas, Gibier, vous-même, aient employé leur fécond labeur à des irréalités. Des savants, des esprits critiques et avertis auraient été les dupes de quelques imposteurs? Ce serait encore plus extraordinaire que l'évidence des faits qu'ils avancent.

— La « métapsychique » ne vous semble donc pas par définition, comme le prétendent des gens difficiles, en contradiction avec les autres faits scientifiques?

— Mais en aucune manière. J'ai souvent cité l'histoire de Magendie se refusant à considérer comme possible l'anesthésie chirurgicale, de Bouillaud croyant que le téléphone était de la ventriloquie ; de Pasteur lui-même, notre grand Pasteur, assurant qu'on ne créerait pas par synthèse des corps ayant la dissymétrie moléculaire ; de Lavoisier déclarant que les météorites ne venaient pas du ciel, attendu qu'il n'y a pas de pierres dans le ciel. Autant la science

est inattaquable, établissant des faits, autant elle est sujette à s'égarer quand elle proclame des négations. Même l'apparition d'un fantôme matériel n'infirmerait aucune de nos données physiologiques, chimiques et physiques. Et la balance continuerait à être notre indispensable appareil.

« Je me rappelle que j'étais obligé de me cacher pour faire mes premières tentatives hypnotiques. Aujourd'hui elles sont classiques. Les changements de personnalités sont désormais acquis; et quel fou rire eût éclaté si j'avais, il y a une vingtaine d'années, raconté les expériences par lesquelles je métamorphosais un de mes amis non seulement en des types les plus divers d'humanité, mais en tel ou tel animal, — en perroquet par exemple, — au point qu'il me répondait : « Dois-je manger tout le grain qui est dans *ma* cage ? » *Ma* est une merveille...

« Nous avons accumulé tant d'excellents témoignages de télépathie, que la télépathie semble indubitable ; il suffirait qu'on arrivât à la recommencer à volonté pour qu'elle devînt aussi évidente que la contagion de la tuberculose. Et pourquoi n'y parviendrait-on pas un jour? « La métapsychique » n'a pas encore atteint sa période d'expérimentation, il est vrai; mais la médecine, autrefois, était aussi dans sa phase d'observation

et d'empirisme. Claude Bernard et Pasteur sont venus. Tout a changé. Les hommes de mon âge ont assisté au temps où il eût paru insensé d'étudier la fièvre typhoïde, le choléra, et l'érysipèle dans un laboratoire.

— Voilà de réconfortants espoirs ; mais n'avez-vous pas été, comme moi, souvent découragé par les fraudes et les inconséquences des médiums ?

— Vous l'avez-dit, rien n'est plus attrayant, rien n'est plus décevant aussi que la « métapsychique ». Cependant je vous répondrai à propos des médiums que : 1° il en est qui n'ont jamais trompé ; 2° beaucoup, quoique soupçonnés, n'ont jamais pu être pris sur le fait ; 3° on peut provoquer des expériences où la fraude est impossible.

CERTITUDES ACQUISES

— Pour nous résumer, interrompis-je, quelles sont à ce jour, d'après vous, les certitudes acquises ?

M. Charles Richet tira de sa pipe profonde une forte bouffée, qui l'enveloppa d'une sorte de petite nuée prophétique :

— D'abord, que je vous confie que je n'ai pas foi en les deux hypothèses les plus connues pour expliquer ces phénomènes étranges.

« On dit : Ce sont des esprits de décédés, des anges ou des démons, qui interviennent dans les séances. Voilà qui ne me paraît pas acceptable.

« On dit encore : Ce sont des effluves humains [1]. Je n'y crois pas non plus.

« Ce qui me paraît acquis c'est que :

« 1° Il existe dans la nature des forces inconnues, susceptibles d'agir sur la matière (ceci pour les phénomènes objectifs de la métapsychique, tels que les transports d'objets sans contact, luminosité, etc.) ;

« 2° Nous possédons d'autres moyens de connaissance que la raison et les sens (ceci pour les phénomènes subjectifs de la métapsychique : clairvoyance, télépathie, double vue).

[1] Faut-il donc refuser aux effluves humains toute réalité ? Je ne le crois pas. Je suis de ceux à qui leur expérience et leurs travaux font prendre une position intermédiaire entre le scepticisme de M. Richet, à propos de cette hypothèse et les affirmations peut-être un peu aventureuses de M. de Rochas. A mon avis il s'agit moins d'effluves humains que de radiation humaine.

Radiation évidente d'émotions et d'idées, radiation probable d'énergie nerveuse. La critique de M. Ch. Richet sur les effluves humains, tels du moins que nous les présentent « l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité » (M. de Rochas) ou « la respiration fluidique » (Dr Baraduc) garde tout son poids.

On croit bien qu'il ne s'agit là que d'hypothèses préliminaires. Elles eurent cependant leur raison d'être, puisqu'elles nous préparèrent à une loi future sur les influences réciproques et délicates des personnalités humaines entre elles et l'univers.

ANECDOTE DU CHAPEAU RÉVÉLATEUR

Comme nous avions traité les plus importantes questions, il allait nous être permis de raconter des histoires. M. Charles Richet ne se fit pas prier :

« Je n'ai pas à revenir sur les procès-verbaux que j'ai signés avec de doctes amis à propos d'expériences obtenues avec tel médium, comme Eusapia Paladino. Je vous citerai seulement un fait des plus précis, qui est récent et qui, s'il a été raconté déjà, l'a été mal.

« J'avais invité chez moi, à Carqueiranne, deux de mes amis, psychologues l'un et l'autre, les professeurs William James et Myers, afin qu'ils y prissent quelque repos. Ils devaient expérimenter là-bas, dans le calme, avec un médium fort intéressant, Mrs Thomson. Je télégraphiai à un de mes amis de Nice, M. Moutonié, de les rejoindre, puisque ces études le captivaient. Mais comme je fus moi-même retenu à Paris, il ne se rendit pas à Carqueiranne. Or Mrs Thomson, qui n'était avisée de rien, avait fait une petite promenade sur la Riviéra. Dans les jardins de Monaco, elle aperçut sur un banc un monsieur et une dame avec un petit chien. Non sans étonnement, elle distingua par les yeux de l'esprit, sur le chapeau de l'homme, ce mot : *Car-*

queiranne. Malgré sa timidité naturelle, elle se décida à lier conversation avec ce couple, tant elle était intriguée. Dans ce but elle se servit comme subterfuge du petit chien. De fil en aiguille, elle posa la question : « Connaissez-vous Carqueiranne ? » Étonnement de mon ami qui s'écria : « Certes ! Je devais même y aller ces jours-ci pour faire la connaissance d'un médium. — Ce médium, c'est moi ! répliqua Mrs Thomson... »

Les heures avaient passé très vite, car rien n'abrège le temps comme les conversations sur le miracle moderne et la « métapsychique ». Le grand hall était comme imprégné de tant de merveilles évoquées et de la fumée brumeuse de la docte pipe. — Nous conclûmes.

Travaillons tous sans nous décourager, ayons confiance en la science. Elle seule diminuera les ignorances et les douleurs humaines. L'humanité a besoin d'être fixée — autant qu'il est possible — sur les ressources de son âme.

LA DOUBLE PERSONNALITÉ DE M. CHARLES RICHET

M. Charles Richet a une façon de présenter ses idées, plus scientifique et plus logique que MM. Baraduc et de Rochas. Sa situation est plus forte que la leur ; son scepticisme se retourne contre leurs découvertes, mais il tend la main à

la foule des spirites et des occultistes. Il garde pour les médiums toute sa sympathie. Il est prêt aux hypothèses les plus audacieuses, les fantômes matériels eux-mêmes ne l'effraient pas. C'est qu'à côté de l'irréductible et minutieux scientiste, il y a le rêveur, le généreux utopiste, le poète.

Le mystère de la double personnalité, — Charles Richet l'a étudié magistralement — se retrouve en cette haute et souple intelligence. Il passe du laboratoire, éclairé par le soleil, aux chambres des séances, presque obscures, où barbotent les Eusapia; dans l'un il est le professeur irréprochable; dans les autres, l'inlassable espérant. On sent qu'il *aime* cette métapsychique dont il est le parrain, il lui pardonne tant de caprices à cause des joies qu'elle lui donne. On dirait Socrate ou Aristide chez Aspasie...

POURQUOI LES SAVANTS SONT-ILS PARFOIS LES DUPES DES MÉDIUMS ?

Je n'ai pas fait allusion encore au fantôme d'Alger, à ce B. B. dont M. Charles Richet a noté les exploits. Je l'étudierai, ainsi que la célèbre Katie King, dans mon prochain livre, les *Cryptes de l'âme*. En attendant, il faut qu'on soit bien persuadé que si de très probes, de très attentifs expérimentateurs sont quelquefois joués par les

aventuriers du Miracle, c'est que les premiers n'ont pas encore l'habitude de s'adapter aux seconds ni de les maîtriser. D'ordinaire, — je prends les meilleurs d'entre eux, M. Charles Richet et sir Williams Crookes, — ils n'ont eu à scruter que la matière docile et loyale ; très honnêtes eux-mêmes, ils ne soupçonnent pas à priori le mensonge et la fraude : leurs instruments scientifiques les embarrassent ; il sont courtois et respectueux ; ils craignent d'effaroucher des femmes souvent très rouées, et qui se prétendent faibles et malades. Dans les séances mémorables, où Eusapia fut démasquée par la « Society of psychical research », un prestidigitateur, Maskelin, fut convié. J'ai le regret de croire que, d'aucune séance médiumnimique, contrôlée seulement par des savants, des universitaires, des lettrés et des mondains, il ne puisse résulter un procès-verbal convaincant. Il faut adjoindre à ce comité des prestidigitateurs et même, s'il est nécessaire, des policiers. Eux seuls pourront nous certifier avec autorité que les médiums n'ont pas triché, n'ont pas pu tricher ; car seuls ils sont compétents. Ensuite, avec sécurité, nous écouterons les conclusions des Charles Richet et des William Crookes. M. Charles Richet nie les effluves humains qu'affirment MM. Baraduc et de Rochas, chacun à sa manière, qui est diffé-

rente. Il semble supposer que le médium n'est pas un propagateur de forces, mais un évocateur. Les « phénomènes » apparaissent devant eux, pour M. Charles Richet; mais ils ne les créent pas ; ils les appellent. Étrange coïncidence ! cette théorie remémore celle des néoplatoniciens, des occultistes et des théosophes. Quoique ce point de vue ne concorde guère avec le mien, je suis prêt à supposer que la nature en effet renferme des forces plus subtiles, inconnues. Mais ce n'est pas ma besogne de les étudier. Je suis psychologue et non physicien. De plus je constate que les physiciens — cela les regarde pourtant — n'ont pas l'air d'avoir rencontré encore des irrégularités assez flagrantes pour supposer des caprices au déterminisme impassible de la nature. Ces irrégularités et ces caprices n'apparaissent qu'en face des médiums. Il y a donc bien des chances pour que le lien entre les médiums et les désordres, qu'ils suscitent dans leur ambiance, soit celui de cause à effet.

L'INTUITION

M. Charles Richet, non sans perspicacité, insinue que les prodiges intellectuels de la métapsychique démontrent qu'en dehors de la raison et des sens, nous possédons un autre

instrument de connaissance. Les philosophes en ont souvent parlé; ils l'appellent *l'intuition*. Oui, l'intuition. Elle a été jusqu'ici assez dédaignée par les psychologues modernes; il serait profitable que M. G. Dumas nous en donnât une analyse complète et fouillée, qui ferait suite à ses remarquables travaux. Le Dr Vaschide commence à l'étudier; et M. Bergson, professeur au collège de France, a pu écrire : « La philosophie n'est que le retour conscient et réfléchi aux données de l'intuition ». La métapsychique aussi.

Qu'est-ce que l'intuition? Ici on s'embrouille. Est-ce un don particulier, une faculté spéciale? ou bien seulement la résultante, et en quelque sorte l'aiguisement de nos autres pouvoirs? Toutes les facultés du moi s'enchevêtrent les unes dans les autres ; la mémoire ne va pas sans l'intelligence ; et la sensibilité est la condition de l'une et de l'autre. Qui sait si l'intuition ne les embrasse pas toutes, n'est pas leur source et leur aboutissement?

En tout cas, à l'état brut si j'ose dire, elle demande un contrôle assidu et l'équilibre de nos autres capacités. L'intuition est une lueur qui, surveillée par le sage, éclaire comme un flambeau. Livrée au souffle des circonstances et des passions, elle est une torche qui aveugle, effare et incendie. Nous voilà donc sortis tout à fait des

conditions prévues par les méthodes scientifiques actuelles. Voilà une faculté de l'entendement qui se rattache aux instincts du sentiment. Il faut recourir à la morale et même remonter à la καθαρσις de Pythagore, à la purification du cœur et de l'esprit, qui précédait pour les initiés antiques, les exercices préparant à la vision des vérités sublimes. Ainsi considérée, l'intuition dépasse le cadre de cet ouvrage, il suffit d'en indiquer ici l'existence, les dangers et les services. Dans la *Philosophie de l'Espérance* je la définirai ; et je m'efforcerai d'établir sous quelles conditions elle peut être développée et devenir en effet un acheminement vers les certitudes les plus élevées et les plus consolantes.

DEUXIÈME PARTIE

« ESPRITS » ET MÉDIUMS

CHAPITRE PREMIER

LES TABLES DE JERSEY

LA GRANDE SUPERSTITION MODERNE
CROYANCE AUX MANIFESTATIONS DES ESPRITS

Nous entrons maintenant en plein merveilleux, ou plutôt dans ce qui fut de nos jours regardé comme tel. Ces forces, nées dans les vivants, mais désagrégées, échappées au contrôle de la volonté, de la mémoire, de la conscience, nous allons les voir attribuer à des morts, en une touchante erreur ou en un charlatanisme éhonté.

Il est vrai : les « souvenirs » des morts parlent, ils parlent tantôt avec vulgarité, tantôt avec éloquence, selon celui qui est leur truchement. Le prétexte est trouvé, pour qu'une illusion caduque reprenne créance.

Le vieux chamanisme [1], culte primitif des

[1] Il existe encore en Sibérie et au Thibet où il s'est mélangé

« esprits », antérieur à l'idolâtrie elle-même, se vêtira du manteau troué de la science du pharmacien Homais, pour reparaître bruyamment dans les deux mondes : l'Amérique et l'Europe. Déception, mensonge souvent naïf et sincère, qu'il faut expliquer et qui fut *utile*. (Voilà le vrai mystère !) Elle fut utile, cette erreur ; car on s'enthousiasme plus facilement pour un mensonge scintillant que pour une vérité voilée. Les grandes découvertes psychologiques qui résultent de l'illusion spirite, n'auraient pas forcé l'attention de tous, si n'était pas survenue une religion nouvelle, avec son cortège de prodiges. Leur grossièreté les mit d'autant plus à la portée des foules, qui reçurent ainsi les bribes et la contrefaçon de ces secrets, réservés autrefois à quelques-uns, à une silencieuse aristocratie de la pensée[1].

SPLENDEUR ET DÉCADENCE DU SPIRITISME

En psychologie, la méthode nouvelle d'investigation s'appelle « la méthode expérimentale ». Il nous faut des faits. Emerson dit que ses compatriotes, les Américains, sont prêts à se mettre à genoux devant un fait. Nous sommes tous un

au Bouddhisme. J'ai pu m'en rendre compte dans une causerie que j'eus en 1901 avec le grand Lama de Sibérie sur le « Dupleix » en route de Ceylan à Calcutta.

[1] L'ancien « ésotérisme » est ainsi devenu le spiritisme ou plutôt s'y est déformé.

peu américains dans cette idolâtrie de l'expérience. Et nous aimons, pour être sûrs de ces faits, les reproduire à volonté.

Aussi, on s'explique le succès du spiritisme à son aurore. Il prétendit nous sortir enfin de la métaphysique et ne s'étayer que sur des phénomènes, qui devaient emporter la conviction en un au-delà proche et vivant. « Non seulement l'âme survit à la destruction du corps, mais il est possible, dit cette doctrine, de communiquer avec un mort par l'intermédiaire des « médiums ». — Les médiums sont des nerveux excessifs qui se croient envahis, possédés par les forces intelligentes et invisibles de l'univers. Truchements, interprètes, commissionnaires entre la terre et l'au-delà. Par eux, les défunts nous parleraient, nous écriraient, nous apparaîtraient...

Il semble, en effet, qu'il en soit ainsi, si l'on considère seulement l'écorce de l'expérience, si on accepte tout en bloc, si on n'analyse rien, si l'on veut absolument chercher, — ce qui n'est pas nécessaire, — la source de ces prodiges, en dehors des médiums. Mais si nous serrons de près le fait, nous nous apercevons que les vivants, avec leur personnalité multiple, les ressources de la suggestion, de l'auto-suggestion et de la télépathie, peuvent faire tous les frais de ces petits drames ; et l'hypothèse de l'interven-

tion des morts reste pour compte aux spirites.

Ceux-ci rentrent surtout dans la catégorie des illusionneurs et des illusionnés. De nombreux scandales en témoignèrent.

Dans les rangs des spirites, bientôt, sinon au début même, faibles d'esprit et charlatans affluèrent. Le goût du merveilleux devint, pour les uns, une excellente occasion d'exploiter les autres. Ils allèrent trop loin, fabriquèrent des esprits en chair et en os, photographièrent des revenants et finirent à la correctionnelle. On se rappelle le célèbre procès Buguet, qui à Paris fit tomber dans un discrédit complet les prétentions de la nouvelle secte. De son propre aveu, ce Buguet se servait d'anciens clichés et de petites poupées, pour donner aux braves gens trop crédules l'image fantomale de leurs parents décédés. M[rs] Williams, qui créait des « matérialisations » d'esprits dans le salon de la duchesse de Pomar, fut surprise par le fils même du grand pontife des spirites, à cette époque Leymarie Anna Roth — le médium aux fleurs — sombra dans l'escroquerie et sous les foudres de Guillaume II. Il naîtra d'autres mystificateurs, sans cesse, au gré de la crédulité publique.

CE QUI RESTE A GLANER

Cependant tout n'est pas mensonge ou folie, — loin de là, — en les phénomènes mal nommés

spiritiques, et que nous désignons sous l'appellation plus exacte de « métapsychiques ». De plus, au cours de ces expériences il nous a été possible de pousser plus loin notre connaissance, soit des maladies nerveuses et mentales, soit des pouvoirs intérieurs de l'homme. Le spiritisme nous a fait connaître quelques-uns des mystères de notre personnalité; et il nous a montré comment les morts vivent en nous par le souvenir, par le remords, par la crainte, par l'amour. Renan et Auguste Comte croyaient à cette vie subjective, de ceux qui ne sont plus. Et cette vie subjective grâce aux pratiques évocatoires, peut revêtir une certaine objectivité, donner l'illusion d'une résurrection.

Le mystère des tables parlantes est si souvent tombé dans la vulgarité ou le ridicule que, pour lui restituer l'attention des intelligences impartiales, il est bon de choisir un exemple éclatant et qui soit encore inexploré.

En examinant un problème aussi complexe, nous aurons l'occasion de discuter les diverses hypothèses que sollicite son explication.

Nous préciserons son évolution et son mécanisme, nous réservant d'en donner les lois en un chapitre spécial. Il se peut que, si les spirites se trompent théoriquement, en revanche les psychologues n'aient pas encore découvert

toutes les forces mises en jeu dans ces expériences.

VICTOR HUGO ÉVOCATEUR

Je crois bien qu'on a parlé jusqu'ici des « tables de Jersey », sans connaître, autrement que par des on-dit, les cahiers mystérieux, que M. Paul Meurice a jugé plus sage de tenir inédits. Ces procès-verbaux de séances extraordinaires, où les plus illustres défunts conversaient avec d'illustres vivants, il est temps de savoir au juste comment ils furent rédigés et ce qu'ils contiennent.

Dans le public, on eut vent assez tard du spiritisme de Hugo et par des indiscrétions verbales. Dans ses *Miettes de l'Histoire*, Auguste Vacquerie raconte bien avec un certain luxe de détails comment, à Jersey, il y a quarante ans, dans la propre maison de Victor Hugo, furent assidus Eschyle, Shakespeare, Molière, Luther et quelques autres revenants d'importance; mais il se tait, selon la prière du maître, sur les dialogues entre le grand exilé et les grands morts. N'empêche que j'ai sous les yeux une revue spirite, qui a pris comme exergue cette parole, authentique ou non, de Victor Hugo : « Ne pas croire aux révélations des tables, c'est faire banqueroute à la vérité ».

Vacquerie, d'abord enthousiaste, sentit avec le

temps son assurance décroître : « Je ne suis plus à Jersey, écrit-il, sur ce rocher perdu dans les vagues, où, expatrié, arraché du sol, hors de l'existence, mort vivant moi-même, la vie des morts ne m'étonnait pas à rencontrer. » Et il ajoutait non sans une ironie de témoin qui se raille lui-même, et qui, après avoir vu et touché, se défend contre son propre témoignage : « La certitude est si peu naturelle à l'homme qu'on doute même des choses qu'on a vues de ses yeux et touchées de ses mains. — J'ai toujours trouvé saint Thomas bien crédule[1] ».

Les procès-verbaux de ces séances existent; ils dorment depuis 1854, en plusieurs cahiers. Et, cependant, Vacquerie lui-même déclare que la publication leur est due. C'était aussi l'intention de Victor Hugo; mais il avait pensé jusqu'à sa mort que le moment n'était pas opportun.

En tout cas, voici, *de visu*, un bref aperçu des manuscrits et de la façon dont les évocations commencèrent.

[1] Le sentiment qu'éprouva l'auteur des « Miettes de l'Histoire » est commun à beaucoup d'expérimentateurs des sciences métapsychiques. Sur le moment on est ébranlé, mais plus tard la raison ou plutôt la manière de raisonner, qui nous est habituelle, devient plus forte que les faits. Qui a tort, nos sens physiques qui ont pu s'abuser ou notre sens commun, qui, jugeant d'après la majorité des expériences vitales, tente toujours d'exclure l'exceptionnel et s'en méfie?

Mme DE GIRARDIN ET LÉOPOLDINE HUGO

Lorsque Mme de Girardin, à la fin de sa vie apôtre du spiritisme, parla de table à Victor Hugo, celui-ci n'y accorda aucune importance. Il refusa même d'assister aux essais proposés et qui lui semblaient puérils.

Elle était arrivée à Jersey le mardi 6 septembre 1853.

Tout d'abord quelques essais infructueux. La table carrée contrariait le fluide (?). Le lendemain, une petite table, ronde pourtant, achetée dans un magasin de jouets d'enfant, ne voulut pas bouger davantage. Mme de Girardin répliqua : « Les esprits ne sont pas des chevaux de fiacre qui attendent le bon plaisir du client. Ils sont libres et ne viennent qu'à leur heure. » Seulement à l'avant-veille de son départ, le petit meuble s'anima. Les réponses étaient brèves, — un mot ou deux à peine, — et les expérimentateurs maladroits; car Mme de Girardin intervenait le moins possible, de façon à ne pas avoir l'air de suggérer les réponses : « Devine le mot que je pense? » dit Vacquerie à la table. La table devina. Vacquerie insista : « Traduis, maintenant, le mot qui est dans ma tête? » La table répondit : « Tu veux dire : Souffrance. » L'interrogateur pensait : Amour.

Jusqu'ici, le hasard aurait pu avoir tout fait. Mais la séance allait se corser bientôt. On n'avait pas encore demandé qui était là. Le meuble finit par s'impatienter, s'agita comme une personne nerveuse ayant quelque chose de délicat à révéler : « Qui es-tu ? » demanda-t-on. La table épela : « Léopoldine. »

Et c'était le nom de la fille que Victor Hugo venait de perdre.

Hugo, cette fois, s'émut.

Moment d'angoisse et d'espoir inexprimables. On eût dit que la présence de la jeune fille invisible habitait la chambre. Mme Hugo pleurait. Charles questionna sa sœur. Elle répondit ce qu'il lui fut permis de répondre. Ce n'était plus de la curiosité, mais de l'anxiété. « Était-elle heureuse ? Les aimait-elle encore ? En quel lieu vivait-elle ? » La nuit fut vite passée.

LES IDÉES ET LES MORTS

Léopoldine inaugura les révélations des « esprits » à Jersey, et fut leur annonciatrice. Il en vint de tous les caractères, de tous les pays, de tous les siècles ; et même des personnages fabuleux, comme la « Dame blanche » de l'île. Pendant le jour accouraient des « idées » ; pendant la nuit, des « morts ».

Ainsi, à de certaines pages, nous avons des réponses de l'« Idée », du « Drame », du « Roman », de la « Poésie » ou encore de la « Mort ». Puis, quelques heures plus tard, fidèles à la tradition et aux croyances des poètes qui nous montrent l'essaim frileux des ombres choisissant, pour apparaître, le recueillement de la nuit, les philosophes, les poètes tragiques, comiques ou lyriques, les criminels, les héros, les politiciens, et encore les animaux illustres, comme le Lion d'Androclès, la Colombe de l'Arche, ou l'Anesse de Balaam, envahissent la table hospitalière de Victor Hugo. Quelquefois, pour se manifester, ils n'attendent pas qu'on les questionne. Il semble qu'ils aient plané tout-à-l'heure autour des conversations, pendant le dîner, par exemple ; car Marine-Terrace était hanté par eux, même quand on ne les évoquait pas... et ils résolvent spontanément les problèmes discutés pendant la journée[1].

[1] Ce phénomène d'incubation plaide moins en faveur de l'authenticité des « esprits » que pour une manœuvre loyale d'ailleurs de l'inconscient chez les adeptes. Ainsi les écrivains savent par expérience que lorsqu'ils ont conversé, au préalable, de leur projet littéraire, l'inspiration se formule ensuite plus aisément, plus nettement... Quelqu'un semble avoir écouté en eux, ou plutôt leur subconscient a de la sorte préparé l'éclosion consciente de l'œuvre.

LES TABLES DE JERSEY, SANS QUE VICTOR HUGO LES TOUCHE, ADOPTENT LE STYLE SPÉCIAL A CE GÉNIE

Les poètes s'expriment en vers, les autres en prose. Dans quel style, dans quelle langue ? Dans le style et dans la langue de Victor-Hugo, avec toute la grandiloquence romantique. Cependant, notez-le bien, Hugo n'est jamais à la table. J'ai dit « jamais ». Même, il n'est pas toujours dans la chambre. Ce n'est donc pas lui qui agit sur le « phénomène », directement, physiquement du moins. Quand il assiste aux séances, il se contente de reproduire passivement et à leur suite les lettres qu'indique le meuble. L'inspiration, l'initiative reviennent bien à la table, dont Hugo consent, quand il est là, à n'être que le secrétaire machinal. Ces réponses du trépier moderne sont si indépendantes que Hugo les désapprouve parfois, ou ne les comprend pas, ou discute avec elles. Il ne s'assied jamais à la table, ne collabore donc point par le contact des mains; il ne fait point partie des évocateurs effectifs.

Mais d'où vient alors dans les dictées médiumnimiques, cette imitation ou, plutôt, cette imprégnation des tournures et de certaines idées chères à Hugo ? Nous tenterons de l'expliquer sommaire-

ment tout à l'heure. Pour le moment racontons les faits.

LE PRINCIPAL MÉDIUM EST CHARLES HUGO

Qui était assis à la table ? Les exilés et les visiteurs des exilés, surtout le général Le Flô, Téleki, Charles Hugo, Vacquerie et Mme Hugo. Charles semble le principal médium. Il sait que ce privilège lui est échu. Très intelligent, mais un peu indolent, il se plaint parfois de lassitude... il est onze heures du soir, il a fait des armes toute la journée... il voudrait bien se coucher. Mais la table proteste, le réprimande, prétend continuer. Charles se résigne, en bon garçon, qui ne veut contrarier personne, même un « esprit ».

Charles pourrait donc être l'inspirateur volontaire de ces prétendues missives d'outre-tombe ?

Nous discutâmes cette objection avec M. Paul Meurice. Il me répondit :

« Pour cela, nous devrions supposer une ruse continuelle et préconçue, puis un travail de préparation considérable dont ce jeune homme nonchalant ne saurait guère être soupçonné. Quand un sceptique lui demandait si les vers dictés par la table n'étaient pas tout simplement de lui, il répliquait en riant, qu'en ce cas, il les eût très volontiers signés. » Ces poèmes en effet sont souvent très remarquables.

UN « ESPRIT » S'EXPRIME DANS UNE LANGUE IGNORÉE DU MÉDIUM

Ceux qui doutaient encore furent bientôt décontenancés par l'événement suivant, qui dérouta les incrédules.

Un soir, un jeune Anglais, qui fréquentait la maison, appela lord Byron ; celui-ci refusa de parler français. Charles, ne sachant pas un mot d'anglais, fit l'observation qu'il lui serait bien difficile de suivre les lettres. Alors, Walter Scott se présenta et, comme pour jouer un tour au médium, répondit ce qui suit :

Vex not the bard, his lyre is broken,
His last song sung, his last word spoken.

« Qu'est-ce que cela ? Je n'y comprends rien », dit le médium.

Le jeune Anglais expliqua :

« Ne tourmentez pas le barde, sa lyre est brisée, son dernier poème chanté, sa dernière parole dite. »

Le prodige était accompli ; la table avait parlé une langue inconnue du médium...

Comme les hôtes de « Marine Terrace » ignoraient les lois de la suggestion mentale encore bien obscures aujourd'hui, ils devaient inférer de ce fait assez extraordinaire, l'existence et l'in-

tervention d'une intelligence individuelle, extérieure à eux et invisible. Nous croyons aujourd'hui plus simplement que le cerveau de Charles, le médium, a pu puiser sans le savoir, dans la mémoire du commensal britannique. Et celui-ci, ne s'en doutant pas non plus, put collaborer à la réponse attribuée à Walter Scott.

HUGO AUX PRISES AVEC L'INVISIBLE

Les poètes morts demandaient à être interrogés en vers par les poètes vivants. Hugo, qui n'avait encore écrit que les premiers livres des *Contemplations*, se donna la peine, comme Vacquerie, de rédiger en vers les questions qu'il voulait poser à ses étranges partenaires. Elles ont été consignées, inédites, à côté des répliques du mystère. Cette confrontation est émouvante. Parfois la pensée qui vient de la table dépasse ou semble dépasser la puissance cérébrale des interrogateurs. Particulièrement, lorsque l'entité manifestée signe : « L'Ombre du Sépulcre ». Celle-ci, c'est souvent de l'Hugo encore, mais alors de l'Hugo concentré, porté à la N^{me} puissance, un peu aussi de l'Hugo « futur » ; car le poète, dans la seconde partie des *Contemplations*, écrite dix ans après la première, profita de ces leçons.

« L'Ombre du Sépulcre », — à lire avec atten-

tion ses oracles, dont la fameuse « Bouche d'Ombre » ne sera que l'écho, — apparaît une conscience supérieure à l'âme ordinaire du poète, et qui le malmène et le provoque, et finit par le réduire à l'aveu de son impuissance. Les dernières pages de ces cahiers sont remplies de cette lutte étrange, duel gigantesque entre un nouveau Jacob et cet ange-esprit. Cette fois, Jacob est vaincu, mais non sans protester...

Hugo quitte la place, presque irrité, presque ébloui. Il a perdu la partie. L'Ombre du Sépulcre l'écrase et l'épouvante ; mais la défaite du poète n'implique pas une admiration illimitée. Avant de partir, de monter à sa chambre pour la détente du sommeil, il inscrit, en réponse, sur la marge du cahier : « A l'Ombre du Sépulcre : Vous êtes *énorme*, mais Dieu seul est *immense* ». Cette riposte en s'enfuyant est la flèche d'un grand Parthe ! [1] Elle critique ces « communications »,

[1] « Le plus singulier c'est que le poète acceptait que *La Bouche d'Ombre* (c'est par erreur que M. Jules Claretie donne à l' « Ombre du Sépulcre » cette appellation de *Bouche d'Ombre* empruntée aux *Contemplations* et non aux cahiers de Jersey) répondît à ses vers, répliquât à ses poèmes, prétendît compléter ses *Œuvres complètes*. Deux jeunes gens, qui ont dépouillé avec soin les manuscrits de Victor Hugo, à la Bibliothèque nationale, MM. Paul et Victor Glachant, viennent de publier une *note* ajoutée par Hugo en marge de sa belle pièce de *La Légende des Siècles*, « Au Lion d'Androclès ! »...

« Sur le manuscrit même de cette pièce, Victor Hugo trace à l'encre rouge, de sa belle écriture magistrale, cette note

souvent beaucoup plus emphatiques et fascinantes que logiques et profondes.

DES VERS FRANÇAIS D'ESCHYLE AU XIXe SIÈCLE

Donnons un échantillon de la littérature médiumnimique. Elle est, la plupart du temps, sauf ici, confuse ou plate ou ordurière[1]. Dans les livres d'Allan Kardec et des autres compilateurs d'une littérature soi-disant inspirée par les morts, elle se manifeste des plus médiocres. Je ne connais de supportables en ce genre que le livre d'Eugène Nus, *Choses de l'autre monde*, et un opuscule que Camille Flammarion fit paraître autrefois et où le fameux Galilée parlait en compagnie de maintes célébrités défuntes. A

stupéfiante : « On trouvera *dans les volumes dictés à mon fils Charles par la table une réponse du lion d'Androclès à cette pièce*. Je mentionne ce fait ici en marge. Simple constatation d'un phénomène étrange auquel j'ai assisté plusieurs fois. »

« C'est, à son avis, le phénomène du trépied antique. Une table à trois pieds dicte des vers par des frappements. Victor Hugo croit à la réponse du lion transmise par la table. Il y croit, mais — chose curieuse — il n'admet pas que les vers de la table puissent cependant figurer dans ses œuvres à lui, être imprimés parmi les siens.

« Il va sans dire, écrit Hugo, que jamais je n'ai mêlé à mes vers un seul de ces vers *venus du mystère*, ni à mes idées une seule de ces idées; je les ai toujours religieusement laissés à l'Inconnu, qui en est l'unique auteur ».

J. CLARETIE (*Journal* du 26 juillet 98).

[1] Certaines pages, rares d'ailleurs, des cahiers de Jersey renferment quelques grossières vivacités, échappées à ces prétendus esprits.

Jersey, les « esprits » sont souvent sublimes. Les « esprits » ressembleraient-ils tellement aux hommes qu'ils subiraient, à leur exemple, l'influence du milieu? Pour l'instant, voici une réponse d'Eschyle, oui d'Eschyle, si j'en crois le procès-verbal. Écoutez comment le poète antique du Destin s'explique en vers français...

Non, l'homme ne sera jamais libre sur terre ;
C'est le triste captif du bien, du mal, du beau.
Il ne peut devenir, c'est la loi du mystère,
Libre qu'en devenant prisonnier du tombeau.

Fatalité, lion dont l'âme est dévorée,
J'ai voulu te dompter d'un bras cyclopéen.
J'ai voulu sur mon dos porter la peau tigrée,
Il me plaisait qu'on dit : Eschyle néméen.

Je n'ai pas réussi ; la bête fauve humaine
Déchire encor nos chairs de son ongle éternel.
Le cœur de l'homme est plein encor de cris de haine.
Cette fosse aux lions n'a pas de Daniel.

Après moi vint Shakspeare ; il vit les trois sorcières,
O Némée, arriver du fond de ta forêt,
Et jeter dans nos cœurs, ces bouillantes chaudières,
Les philtres monstrueux de l'immense secret.

Il vint dans ce grand bois, la limite du monde.
Après moi, le dompteur, il vint lui, le chasseur.
Et comme il regardait dans son âme profonde,
Macbeth cria : « Fuyons », et Hamlet dit : « J'ai peur ».

Il se sauva. Molière, alors sur la lisière,
Parut et dit : « Voyez si mon âme faiblit.
Commandeur, viens souper ! » Mais, au festin de Pierre
Molière trembla tant, que don Juan pâlit.

Mais que ce soit le spectre ou la sorcière ou l'ombre,
C'est toujours toi, lion, et ta griffe de fer.
Tu remplis tellement la grande forêt sombre,
Que Dante te rencontre en entrant dans l'enfer.

Tu n'es dompté qu'à l'heure où la Mort, belluaire,
T'arrache de la dent l'âme humaine en lambeau,
Te prend, dans ta forêt profonde et séculaire,
Et te montre du doigt ta cage, le tombeau !

La beauté de ces vers est indéniable. Elle a frappé M. Sully Prud'homme. Je les ai cités de préférence à d'autres, non pas qu'ils fussent les plus éclatants de génie; mais parce qu'ils sont le mieux composés.

Les « esprits de Jersey » ont en effet beaucoup de qualités ; mais ils ne savent pas se limiter et ils procèdent par accumulation. Il est difficile d'extraire un passage assez bref, qui « se tienne », pour parler l'argot de notre métier littéraire. Ils sont en ceci fidèles à l'esthétique orientale, qui s'éploie indéfiniment, tandis que l'Occident aime à se condenser.

Quant à l'Eschyle de Jersey, il manque décidément trop de passeport, il n'a qu'une très lointaine parenté avec l'Eschyle d'Athènes et d'Eleusis.

D'abord, il est, comme ses autres confrères de l'ombre, étrangement au courant de ses successeurs, Shakespeare, Dante, Molière, etc. De plus, il est devenu en vers français le disciple de celui qu'il

visite. Non seulement il marque le même rythme, mais encore, amoureux d'antithèses et d'épithètes substantives, il accole les mots : « la mort belluaire », « ta cage le tombeau », système essentiellement hugolesque. N'oublions pas les inspirations bibliques : « Cette fosse aux lions n'a pas de Daniel », et cette contorsion « Eschyle néméen », d'effet littéraire assez vif, mais peu d'accord avec la simplicité austère du chantre de *Prométhée*. Quant à la philosophie du poème, elle ne saurait être d'Eschyle, à moins que celui-ci n'ait beaucoup changé depuis le tombeau. Eschyle croyait à l'Ananké aveugle, se perpétuant dans la race, ne pardonnant pas au fils les fautes du père, alors que le père lui-même était persécuté dans les enfers. L'idée de la libération par la mort date du christianisme. Il n'y a pas de doute ; même à n'examiner que les idées et le style, la « table » ne nous offre qu'un magnifique simulacre du véritable Eschyle. On reconnaît la manière d'un disciple de Hugo, de son fils, de Charles lui-même, involontaire improvisateur.

UNE LEÇON DE « L'OMBRE DU SÉPULCRE »
A VICTOR HUGO

Voici un dialogue entre Victor Hugo et l'Invisible. Le document nous intéresse à plusieurs

points de vue. D'abord c'est le témoignage de l'entière crédulité du poète en l'*identité* des esprits, qu'il respecte et qu'il appelle docilement par leurs noms supposés ; ensuite, grâce au rapprochement des textes, nous pouvons mieux juger des ressemblances et des différences entre le génie de Hugo et celui de ses mystérieux partenaires. La table avait annoncé Molière. Le poète de « Triboulet » pose à celui de « Célimène » cette première question, un peu puérile, avouons-le.

Les rois et vous là-haut, changez-vous d'enveloppe ?
Louis XIV au ciel n'est-il pas ton valet ?
François Ier est-il le fou de Triboulet,
Et Crésus le laquais d'Esope ?

Molière se tait. C'est l'Ombre du Sépulcre qui répond, non sans une certaine dureté solennelle :

Le ciel ne punit pas par de telles grimaces,
Et ne travestit pas en fou Francois Premier.
L'enfer n'est pas un bal de grotesques paillasses,
Dont le noir châtiment serait le costumier.

Victor Hugo n'est pas satisfait. Il insiste pour rejoindre Molière qui fuit encore. Sa nouvelle interrogation est plus grave, mais reste familière. L'Invisible en semble froissé ; et c'est de nouveau l'anonyme Ombre du Sépulcre qui dicte

aux assistants sa réponse grandiloquente, dédaigneuse et décevante. Hugo engage le fer, non sans avoir salué très bas l'adversaire. Voici l'attaque et la riposte.

VICTOR HUGO

Toi qui du vieux Shakespeare as ramassé le ceste,
Toi qui près d'Othello sculptas le sombre Alceste,
Astre qui resplendis sur un double horizon,
Poète au Louvre, archange au ciel, ô grand Molière !
Ta visite splendide honore ma maison.

Me tendras-tu là-haut ta main hospitalière ?
Que la fosse pour moi s'ouvre dans le gazon,
Je vois sans peur la tombe aux ombres éternelles,
Car je sais que le corps y trouve une prison,
Mais que l'âme y trouve des ailes !

L'OMBRE DU SÉPULCRE

Esprit qui veux savoir le secret des ténèbres
Et qui tenant en main le terrestre flambeau,
Viens, furtif, à tâtons, dans nos ombres funèbres,
Crocheter l'immense tombeau !

Rentre dans ton silence, et souffle tes chandelles !
Rentre dans cette nuit dont quelquefois tu sors :
L'œil vivant ne lit pas les choses éternelles
Par-dessus l'épaule des morts !

On s'explique que de tels dédains, auxquels il n'était guère habitué dans son entourage, aient médusé parfois Victor Hugo.

VICTORIEUSE RÉPONSE DE L'INCONNU EN PROSE SUBLIME

La *prose* de ces « révélations » est tout aussi intéressante que les vers, plus variée peut-être ; car les plaisanteries aristophanesques de la « Blague », les piquantes observations de « la Critique » reposent des sublimes envolées de Shakespeare. La Critique appelle par exemple Mérimée « King Charles de vieilles femmes », Émile Augier « munito chauve usé par le coiffeur ». Napoléon III, ses ministres, ses amis sont cruellement malmenés par les « esprits », qui se proclament très républicains, — jusqu'à André Chénier converti dans l'au-delà à la religion des « Droits de l'homme ». Réellement, la table semble le miroir grossissant des idées du groupe.

Ce qu'on ne saurait contester, c'est l'élévation et la beauté de certaines « manifestations ».

Comment ne pas admirer, par exemple, telle page où vibre tant de fierté, tant de délicatesse, de vigueur ? Elle pourrait être signée de Hugo ; elle est due à l'*Ombre du Sépulcre*.

Cette « entité » répond à une observation qui lui est faite. On lui reprochait d'user de termes bibliques et d'expressions symboliques.

« Imprudent, tu dis : l'Ombre du Sépulcre parle le « langage humain, elle se sert des images bibliques, « des mots, des figures, des métaphores, des men-

« songes pour dire la vérité, l'Ombre du Sépulcre « n'a pas d'ailes, l'Ombre du Sépulcre ne tient pas « de livre ouvert devant Dieu ; l'Ombre du Sépulcre « n'est pas ange comme l'église les voit en robe « blanche et une palme dans la main ; l'Ombre du « Sépulcre n'est pas une mascarade ; tu as raison, je « suis une réalité. Si je descends à vous parler votre « jargon où le sublime consiste en si peu de tem- « pête, c'est que vous êtes limités. Le mot c'est la « chaîne de l'esprit ; l'image c'est le carcan de la « pensée. Votre idéal c'est le collier de l'âme. Votre « sublime est un cul-de-basse-fosse ; votre ciel est le « plafond d'une cave, votre langue est un bruit relié « dans un dictionnaire ; ma langue à moi c'est l'im- « mensité, c'est l'océan, c'est l'ouragan ; ma biblio- « thèque contient des millions d'étoiles, des millions « de planètes, des millions de constellations. L'in- « fini est le livre suprême et Dieu est le lecteur « éternel. Maintenant si tu veux que je te parle dans « mon langage, monte sur le Sinaï et tu m'enten- « dras dans les éclairs, monte sur le calvaire et tu « me verras dans les rayons, descends dans le tom- « beau et tu me sentiras dans la clémence. »

On dirait que la conscience supérieure de Victor Hugo, revêtant ce style sybillien, dont le poète usa de plus en plus en vieillissant, déploie ici des envolées superbes. Mais rien encore qui ne puisse s'expliquer par l'âme et les connaissances du groupe de Jersey. En tous cas, malgré quelques négligences, plusieurs expressions sont des trouvailles de maître.

CHAPITRE II

HYPOTHÈSES POUR EXPLIQUER L'INSPIRATION DES TABLES DE JERSEY

Que s'est-il donc passé ? Quelle est la source de ces poèmes automatiques d'une authenticité indéniable et d'un caractère si élevé ? Quelle est la clef de ce problème psychologique et métapsychique, un des plus troublants qui soient ?

Il est évident que, pour des observateurs ayant développé en eux le sens critique, il ne saurait être question des « esprits des morts ». Une telle hypothèse, d'ailleurs mystique, tombe devant l'analyse des faits. Les « Tables de Jersey » reproduisent, en les déformant, en les amalgamant, en les grossissant, les doctrines familières à Hugo et à son groupe ; ou encore elles expriment les idées, qu'ils adopteront un jour et qui déjà les travaillent obscurément. Nous retrouvons ici le processus habituel de « la psychologie des foules », du « rêve éveillé », du « dédoublement de la personnalité ». L'apparence merveilleuse est dûe à l'extension des facultés ordinaires, aux intuitions surprenantes, aux prévisions ingénieuses, aux

exaltations magistrales. Jaillissements et surprises de l'Inconscient en nous; nous sommes tous plus grands que nous ne l'imaginons. Quelque chose de supérieur se débat dans notre médiocre humanité. *Est deus in nobis.*

Exposons cependant et discutons, à la lumière des faits, les hypothèses qui s'offrent. J'en compte trois : la fraude, l'intervention des morts, la projection de la pensée.

I. — LA FRAUDE

Seul, Charles eût pu frauder, puisqu'avec sa mère il était, comme je l'ai déjà dit, le principal, sinon l'unique médium. Mais j'ai déjà dit aussi comment M. Paul Meurice a répondu à cette objection : indolence de Charles l'empêchant de préméditer un travail énorme, son amour-propre qui l'eût poussé à signer des productions tellement louées par tous, même par Victor Hugo.

Une mystification d'un goût d'autant plus douteux qu'elle s'appliquait à sa propre famille et à son père, dont il était l'admirateur, apparaît improbable. De plus la qualité littéraire des communications, obtenues par les tables de Marine-Terrace, est souvent égale aux meilleures productions d'Hugo et ne ressemble guère — notez-le bien — qu'aux œuvres alors *futures* du maître. La philosophie qui s'en dégage est celle, en

effet, de *Dieu*, de *l'Ame*, du *Pape* et, j'y insiste, du deuxième tome des *Contemplations*. A cette époque Hugo, était déiste spiritualiste républicain. Les esprits eux, sont panthéistes, réincarnationnistes, monistes et socialistes ; ces opinions le poète ne les fera siennes que plus tard.

Néanmoins maintes idées de Charles, maintes tournures de son style ont dû s'infiltrer dans les « révélations » de Jersey. Ce n'était ni un poète, ni un prosateur à dédaigner ; et le médium donne toujours beaucoup de lui dans les plus authentiques manifestations qui le traversent. Cependant Charles ne pouvait suffire à la tâche, il puisa dans les « réserves » psychiques des assistants, de son père surtout.

Les magnifiques vers prononcés par la *Bouche d'Ombre* dans les *Contemplations*, paraissent presque pâles et fades, à côté des toutes-puissantes harangues de l'*Ombre du Sépulcre !* La Fraude est généralement simiesque et médiocre. Ici éclate la Sincérité, sœur de l'Inspiration et du Génie.

II. — LES GRANDS MORTS CONVERSÈRENT-ILS AVEC HUGO ?

Puisque la première solution (la fraude) ne saurait être admise, passons à une autre hypothèse : les âmes des morts.

Les assistants des séances et les habitués de Marine-Terrace concluaient en ce sens ; Hugo lui-même. Dans les procès verbaux, il parle aux esprits comme à des entités personnelles; et il ne leur ménage pas la déférence et la cordialité. Vacquerie discute avec eux âprement ; l'*Anesse de Balaam* et la *Critique* trouvent en lui un contradicteur acharné. Bien des années après, l'auteur de *Tragaldabas* sembla, malgré les hésitations dont je parlais au début de ce chapitre, croire encore à la communication des grandes âmes par le moyen des tables.

.... Je sais, dit-il, tout le respect qu'on doit à l'opinion du Paris actuel, de ce Paris si sensé, si pratique et si positif qui ne croit, lui, qu'au maillot des danseuses et au carnet des agents de change ; mais son haussement d'épaules ne me ferait pas baisser la voix.

Je suis heureux d'avoir à lui dire, quant à l'existence de ce qu'on appelle les esprits : je n'en doute pas ; je n'ai jamais eu cette fatuité de race qui décrète que l'échelle des êtres s'arrête à l'homme, je suis persuadé que nous avons au moins autant d'échelons sur le front que sous les pieds, et je crois aussi fermement aux esprits qu'aux onagres. Leur existence admise, leur intervention n'est plus qu'un détail ; pourquoi ne pourraient-ils pas communiquer avec l'homme par un moyen quelconque, et pourquoi ce moyen ne serait-il pas une table ? Des êtres immatériels ne peuvent faire mouvoir la matière ; mais

qui vous dit que ce soient des êtres immatériels ? Ils peuvent avoir un corps aussi, plus subtil que le nôtre et insaisissable au regard, comme la lumière l'est à notre toucher. Il est vraisemblable qu'entre l'état humain et l'état immatériel, s'il existe, il y a des transitions. Le mort succède au vivant comme l'homme à l'animal. L'animal est un homme avec moins d'âme, l'homme est un animal en équilibre, le mort est un homme avec moins de matière, mais il lui en reste ; je n'ai donc pas d'objection raisonnée contre la réalité du phénomène des tables.

Vacquerie formulait ainsi très clairement, et même avec certains bonheurs d'expression, la doctrine du « périsprit » ou du « corps astral ». Ce « fluide », intermédiaire entre l'esprit, dont il a certaines qualités et la chair, dont il possède quelques attributions, servirait de transmetteur entre l'au-delà et ce monde. Platon l'appelait le « char subtil de l'âme », et Fourier « le corps aromal ». Mais de ce que l'explication ait un cachet de vraisemblance, il ne s'ensuit pas que ce soit la meilleure et la seule, surtout en le cas présent. La science ne connaît pas le « corps astral » et surtout l'intelligence consciente sans le substratum du système nerveux.

CRITIQUE DE L'HYPOTHÈSE SPIRITE

L'examen sérieux des livrets exclut toute intervention de « désincarnés ». Aucune preuve

d'identité n'est fournie. Pour un observateur strict, qui sait ne pas être dupe de mirages sentimentaux, il n'est pas jusqu'au fantôme de « Léopoldine » qui ne puisse être un simple reflet de la pensée de sa mère. Ces inconnus n'enseignent rien que les exilés ou les visiteurs de Jersey ne sachent ou ne puissent savoir et inventer. Aucun document positif; de l'imagination à revendre. Style, langue, manière de penser, opinion politique ou sociale, haines, amours, héros et animaux de l'antiquité, familiers aux travaux et aux conversations d'Hugo, de Charles, de Vacquerie, types légendaires, personnes vivantes encore, idées abstraites (le Drame, le Roman, la Critique) accourant à la table comme des individus, tout témoigne que nous avons affaire au dédoublement psychique des évocateurs. L'hypothèse d'une intervention de l'au-delà, loin d'être nécessaire, serait au contraire peu d'accord avec l'évolution et le caractère du « phénomène ».

Je ne crois pas qu'Eschyle, Shakespeare, Luther, Molière, Cervantes, etc. soient descendus à Jersey; et je ne suppose pas que le Lion d'Androclès soit devenu dans l'au-delà ce harangueur. Une sorte d'esprit collectif prend des noms différents, selon les réponses qu'il va faire, et signe d'après ce qu'il a dit. Aucune entité n'est d'ailleurs

solidement définie ; elle reste flottante comme le fantôme, douteuse comme le crépuscule.

Non ; une personnalité conditionnée par un siècle, une race, un milieu, son tempérament propre, ne s'exprimera pas ainsi ; ou bien elle est retournée à l'Impersonnel, là où il n'y a plus d'individualité, plus de nom, plus de forme, — rien que des courants d'idées.

Nous en venons donc, poussés par les faits eux-mêmes, à une autre supposition, la troisième et la plus probable pour l'instant.

III. — LE MYSTÈRE DU REFLET ET DE L'OMBRE (*La Projection de la Pensée*)

On peut la formuler en ces termes : *la projection de la pensée*. Il s'agit d'expliquer ce que l'on entend par là ; car il y a mille manières pour l'homme de projeter sa pensée hors de lui. Tout ce que nous voyons dans la cité est en effet idée et volonté humaines, devenues objectives, visibles, externes.

Dans le phénomène spirite authentique, c'est principalement notre imagination, notre rêve, notre désir, notre espoir, nos remords, en somme nos plans et nos intentions les plus obscures, qui s'expriment devant nous et par nous, sans que nous en prenions conscience. A plus exactement parler, on peut dire qu'ici se profile

déjà, pour nous vivants, notre spectre. L'ombre, en effet, qu'allonge autour de nous notre propre personnalité, et dont elle n'a pas plus conscience que notre corps de son ombre à lui, — voilà ce qu'obtiennent les spirites dans leurs opérations les mieux réussies.

Je me rappelle avoir regardé avec intérêt, parmi les illustrations d'un livre qui traitait de sciences occultes, une gravure où un nécroman effaré, après avoir prononcé sa conjuration, n'apercevait dans le miroir magique que son propre reflet déformé. Cette image était à la fois une explication et un symbole.

A Jersey, dans l'atmosphère favorable de l'admiration ambiante, du recueillement, de l'introspection, comme diraient les philosophes, Victor Hugo s'apparut à lui-même. Et ce fut, à travers un éblouissement personnel, la vision de tous les hommes de génie qui préparèrent et formèrent ce géant du verbe. Le spectre de Victor Hugo — pourquoi ne pas jouer sur le mot ? — se décomposa comme le spectre d'un astre ; et nous avons pu reconnaître, en les variations de sa lumière, les essences diverses dont il était composé.

Mais de quelle manière le prodige s'accomplit-il ?

UN CHAPITRE NOUVEAU DE LA PSYCHOLOGIE DES FOULES

Pour l'expliquer, il faudrait rédiger ici un chapitre nouveau de la psychologie des foules. Nous savons que lorsqu'un groupe concentre son attention sur le même point, un esprit collectif se crée, « un seul être » comme l'a écrit M. Gustave Le Bon, et « soumis à la loi de l'unité mentale des multitudes ». Cette personnalité nouvelle obéit (toujours selon le même psychologue qui fait foi et loi en la question), non pas à la conscience, mais à l'inconscient, c'est-à-dire à l'instinct et à tout ce qui est en nous obscur et fatal, accumulé par les ancêtres, par les habitudes ou les souvenirs. Cette âme collective, capricieuse et mobile, plus imaginative que raisonnable, a besoin d'un meneur.

LE « MENEUR » ET LE « MÉDIUM »

Dans les cercles évocatoires, le « meneur » sera l'idée dominante, d'abord, puis le médium qui en devient l'organe.

L'idée dominante, pour les tables de Jersey, semble généralement fournie par Hugo, le penseur le plus puissant du groupe, en tout cas celui dont le verbe était le plus mâle, le plus suggestionnant. Le médium, Charles, interprétait

à sa manière, poétique et originale, la préoccupation des assistants, qui variait selon l'heure, selon la discussion, selon les personnalités à la table ou dans la chambre. Il s'établissait une sorte de réaction chimique, si j'ose m'exprimer ainsi, entre les idées diverses en présence ; le « précipité », c'était la communication d'un soi-disant esprit dont la signature étiquettait la tendance du fragment. Cette combinaison d'éléments parfois en conflit, en tous cas différents, explique que, malgré la prédominance du cerveau de Victor Hugo, certaines réponses des tables le contrecarrent, beaucoup plus d'ailleurs dans la forme que dans le fond.

LES TABLES DE JERSEY, C'EST HUGO « RÉFLÉCHI » ET FUTUR

En effet, l'*Ombre du Sépulcre* elle-même, qui donne volontiers des leçons au grand poète, n'est jamais en contradiction essentielle avec lui ; quand elle lui fait des reproches, c'est parce qu'il est trop timide, qu'il n'ose aller jusqu'au bout de son inspiration, s'attarde à un détail, rétrécit son coup d'aile. Au fond, même lorsque la discussion devient véhémente ou aiguë, c'est encore Hugo, mais un Hugo plus réfléchi (réfléchi ! n'ai-je point dit tout à l'heure que l'évocation était bien une « réflection » en effet), plus « futur » je le répète,

qui endoctrine le Hugo d'alors, encore rétif, hésitant à l'appel du destin. Le médium — et en ce cas c'était Charles qui connaissait bien son père — puise, non pas tant dans les idées conscientes de son environnement, mais (j'insiste) dans les inconscientes, ou mieux les subconscientes, — celles où dort notre passé, où germe notre avenir.

Ainsi certaines manœuvres spiritiques, non sans danger hélas ! peuvent nous révéler profondément à nous-même. Nous en avons avec les « tables de Jersey » un éclatant exemple.

L'ATMOSPHÈRE VIVANTE

Cette « excérébration », à un degré plus faible il est vrai, dans la vie ordinaire ne serait elle pas constante ? Les travaux confus sur l'extériorisation de la sensibilité ou de la motricité, et même les notations encore discutées des états vibratoires humains — j'en ai fait mention longuement dans la première partie de ce livre — insinuent que nous ne sommes pas terminés à notre peau, que probablement nous nous prolongeons au delà de notre corps. Et nous voilà retournés par les prétendus « fantômes des morts » aux « fantômes des vivants ! »

Cette *aura*, comme disent les occultistes,

entr'aperçue par les voyants et que l'art a fixée en auréole ou en nimbe, semble agir sans cesse, et pour tous dans la télépathie, la suggestion mentale, le pressentiment, la divination, l'inspiration, phénomènes bien plus coutumiers qu'on ne pense[1].

Cette force rayonnante se manifeste dans l'amour pour créer les brusques sympathies; elle explique par l'échange de fluides la communion des chairs même séparées. Dans le phénomène spiritique intelligent, ses complexes effluves se coordonneraient grâce à la concentration des assistants et arriveraient à donner ainsi, — agrégat momentané, — l'illusion d'un être personnel.

Cette émanation a sa source dans les plus lointaines profondeurs de nous-même. En ces replis, gisent les inspirations mauvaises ou bonnes, la folie, les irrésistibles impulsions criminelles, l'obsession — et aussi le génie, les héroïsmes supérieurs, l'extase, qui sont comme des folies bienfaisantes. Ce que j'avance a été confirmé maintes fois par les faits et à Jersey particulièrement.

Ces séances, où tant de beauté fit explosion, furent interrompues parce que la raison de plu-

1. Voir en tête de ce volume: *Au seuil du Miracle*, *La télépathie* et les chapitres suivants.

sieurs assistants, — une parente très rapprochée d'Hugo et Jules Allix, entre autres, — fut temporairement troublée. Tant que cette « évaporation de l'âme » s'accomplit d'une façon normale, au bouillonnement de nos facultés, dans l'action, le rêve ou le travail, aucun danger n'est couru. Mais si vous cherchez à augmenter cette extériorisation par les pratiques évocatoires, il se pourrait qu'un beau jour l'intelligence se désintégrât jusqu'au déséquilibre, laissant le cerveau affaibli et démonté...

L'ANGE, LE DÉMON, LA MUSE, LA NÉMÉSIS.

Les anciens cabbalistes avaient une théorie, fantasque sous sa forme symbolique, qui fera sourire de moins en moins chaque jour les psychologues modernes. Elle ravira les poètes. « Le créateur, l'Ancien des jours, disaient-ils, malheureusement en termes trop métaphoriques, n'a pas mis toute l'âme dans le corps ; la partie sublime est en dehors, au-dessus ou à côté. C'est elle qu'on nomme l'Ange ou le Daimon, la Muse ou la Némésis. » N'avons-nous pas remarqué quelle puissance a le rayonnement d'une âme, forte dans le bien ou dans le mal ? Ceux qu'elle approche sont fascinés, puis façonnés par elle. Elle n'a pas besoin de parler ou d'écrire ; sa présence, son ambiance suffisent pour vous trans-

former, quand même elle demeurerait dans un apparent silence. L'âme de Victor Hugo était de celles-là. Son atmosphère était vivante. Et c'est elle surtout qui dans les tables de Jersey s'exprima.

Nous connaissions déjà le « daimon » de Socrate, les « voix » de Jeanne d'Arc ; nous avons maintenant les « esprits » de Victor Hugo. Mots différents qui cachent notre impuissance à embrasser jusqu'au fond les grandes énigmes de la psychologie. « Ces conversations seront publiées un jour, dit Vacquerie, et proposeront un problème impérieux à toutes les intelligences avides de vérités nouvelles. » Paroles prophétiques. Les cahiers n'ont été qu'entr'ouverts, et déjà les cerveaux s'inquiètent.

L'AME HUMAINE EST PLUS PROFONDE QUE NE L'IMAGINENT LES INCRÉDULES ET LES CROYANTS

Offrons, après avoir voulu le sonder, un hommage respectueux au Mystère. Il ne se rend pas aisément. Si, à Jersey, il refléta l'inspiration de Hugo, — comme une lentille convergente, — il la rendit plus intense ; et quand elle retourna au grand poète, celui-ci en fut ébloui et transfiguré. Hugo imposa aux « tables » leur style, elles lui donnèrent sa philosophie et fixèrent sa destinée intellectuelle. Désormais il se dilata. Il ne fut

pas seulement l'élégiaque ou le coloriste ou le pamphlétaire génial, il devint l'organe de cette « Ombre du Sépulchre ». Elle lui apprit à aimer la nature entière, à s'apitoyer vers tous et à lire le livre de la vie depuis les étincelantes étoiles jusqu'à l'aveugle caillou. Dès lors, il prophétise, comme le pontife d'une religion universelle et d'un Dieu, qui est le dieu, non d'une peuplade ou d'une race, mais de tous les peuples.

Au dessus de son siècle, il parle réellement avec la voix immortelle des morts. Car l'âme humaine est plus profonde que ne l'imaginent les incroyants et même les crédules. Elle commence et se termine dans l'infini. Et notre vie ou notre mort, si importantes à nos misérables yeux, ne la touchent pas.

LA POÉSIE DE L'INVISIBLE

N'importe ; Hugo croyait à cette communion des morts avec les vivants, qui est vulgaire, grossière et sans doute erronnée, telle que l'édictent les livres d'Allan Kardec, mais qui, par la sincérité du souvenir douloureux, par la délicatesse et la ferveur de l'amour, est poésie, c'est-à-dire réalité supérieure et incontrôlable.

Ils sont partis, pareils au bruit qui sort des lyres.
Et nous restons là seuls, près du gouffre où tout fuit,
Tristes, et la lueur de leurs charmants sourires
Parfois nous apparaît vaguement dans la nuit.

Car ils sont revenus et c'est là le mystère ;
Nous entendons quelqu'un flotter, un souffle errer,
Des robes effleurer notre seuil solitaire,
Et cela fait alors que nous pouvons pleurer.

Nous sentons frissonner leurs cheveux dans notre ombre.
Nous sentons, lorsqu'ayant la lassitude en nous,
Nous nous levons après quelque prière sombre,
Leurs blanches mains toucher doucement nos genoux.

Ils nous disent tout bas de leur voix la plus tendre :
Mon père encore un peu ? Ma mère encore un jour !
M'entends-tu ? Je suis-là. Je reste pour t'attendre
Sur l'échelon d'en bas de l'échelle d'amour.

Je t'attends pour pouvoir nous en aller ensemble.
Cette vie est amère et tu vas en sortir.
Pauvre cœur, ne crains rien, Dieu vit ! la mort rassemble.
Tu redeviendras ange ayant été martyr[1].

Ici toute critique s'arrête, nous sommes dans le domaine de la foi et de l'espoir. Il ne reste plus qu'à méditer et à admirer.

1. *Les Contemplations.* — *Aujourd'hui.* — *Claire.*

CHAPITRE III

L'ESTHÉTIQUE DES « ESPRITS » ET L'INSPIRATION SUBCONSCIENTE

RÉHABILITATION DES ŒUVRES D'ART MÉDIUMNIMIQUES

M. Fernand Desmoulin nous donna récemment les très intéressantes expositions de tableaux, issus de sa main et à l'état inconscient. Il ne voulait pas en revendiquer l'inspiration qu'il attribuait à des entités invisibles, indépendantes de lui. On se souvient de la curiosité sympathique, manifestée à ce propos dans la presse, parmi les artistes et dans un certain public.

Néanmoins on ne s'est pas occupé des œuvres d'art, dites « médiumnimiques », autant qu'elles semblent le mériter. Je ne sais guère de psychologue qui se soit attendri sur elles ; et les spirites les ont tenues pour des jeux sans grande importance. Cependant il y a là toute une mine inexplorée, imprévue, dont je viens fouiller aujourd'hui quelques filons. Ceux qui sauront en extraire l'or arriveront à en tirer des conclusions très élevées ; par lesquelles l'horizon intellectuel s'élargit : je me contenterai d'indiquer les prin-

cipes de cette esthétique nouvelle. Je resterai dans mon domaine d'historiographe et de chercheur impartial, attentif aux efforts de ces étranges et passionnants expérimentateurs. Ils s'imaginent que les esprits des morts travaillent par leurs mains obéissantes, alors que, sans y penser et sans le vouloir, eux vivants, ils nous révèlent avec ingéniosité les profondeurs troublantes de leurs propres âmes. Par comparaison avec l'art subconscient, certains phénomènes esthétiques de ce temps, l'école symboliste par exemple, seront mieux compris.

Il m'a été donné de fréquenter également les médiums-dessinateurs, graveurs ou peintres et les artistes symbolistes et mystiques. J'ai vu les uns et les autres à l'œuvre, et j'ai été frappé des ressemblances dans la méthode et les résultats.

BANALITÉ ET IMPOSTURE DES PHOTOGRAPHIES SPIRITES SUPÉRIORITÉ DE L'INSPIRATION SUBCONSCIENTE

Un meilleur accueil est dû à l'art médiumnimique qu'aux photographies spiritiques, dont nous sommes maintenant saturés.

Bien entendu je ne confonds pas celles-ci, qui sont des supercheries, avec les photographies d'impressions vibratoires ou même les « psychicones », dont l'authenticité est autrement sérieuse. Le rayonnement humain, dont j'ai parlé

en des chapitres précédents a je ne sais quoi de vague, de vaporeux, d'imprécis, même au moment où il semble se formuler en image sur la plaque qu'il impressionne. A étudier ces délicats reflets, on se rend mieux compte de la grossière imposture, qui préside à l'élaboration des photographies dites spirites. D'ailleurs, qui veut trop prouver ne prouve rien.

Qu'y a-t-il de moins impressionnant que la photographie d'un revenant ? Ce qui fait l'attrait véritable de l'Invisible, c'est qu'il sait échapper aux investigations immédiates. Un fantôme trop familier n'est plus mystérieux ; trop humanisé, il devient vite ou indifférent ou vaguement ridicule. Et, de plus, pour comble de désillusion, il est toujours mensonger... J'ai agité maints clichés, impressionnés, disait-on, par des visites de l'au-delà. Ils m'ont laissé froid ou dégoûté. J'étais désolé de trouver aux revenants l'aspect monotone de nos citadins. Leur robe ou leur frac ne valent pas mieux que les nôtres. Ils ont même renoncé, dans leur prosaïsme intempérant, à l'antique suaire et à la tenue dramatique des ombres païennes. J'arrive à distinguer leur couturière ou leur tailleur, et je suis très désappointé.

Remarquez d'autre part que rien n'est moins sûr qu'un cliché. On nous a appris comment se

fabriquent les photographies excentriques[1]. On fait avec une plaque tout ce qu'on veut. Le gélatino-bromure et les sels d'argent sont très volontiers compères et prestidigitateurs ; et je dois avouer que M. Nadar fils m'a reproduit, à volonté, par des artifices, toutes les sortes de photographies d' « esprits », depuis celles de Buguet jusqu'à celles du juge Edmonds, de Mumler ou de Taylor[2].

En revanche, qui n'appréciera un dessin excentrique, ayant en lui-même sa valeur d'art aux intentions raffinées, émanant d'une main ignorante ou experte, mais automatique? L'estampille du mystère, je la trouve beaucoup plus nette en ces œuvres inclassées où s'ébauche un art spécial avec lequel l'école symboliste fraternisait. Quoique plus bruyants et avides d'attribuer à leur propre personnalité les mérites de l'inspiration, les symbolistes furent dépassés et le dirai-je? souvent surpassés par ces médiums, pour la plupart leurs prédécesseurs. Ceux-ci attribuaient tout le mérite de leurs œuvres à des personnalités d'outre-tombe. Mais il se pourrait qu'à des degrés différents ce fût le même état

[1] Voir à ce propos des articles très instructifs de l'ancienne *Revue des Revues*, aujourd'hui *la Revue*.

[2] A peu près tous comparurent en correctionnelle pour fraude professionnelle et exploitation de la crédulité publique, en France, en Angleterre, en Amérique et en Russie.

ses doigts. Sa main automatiquement écrit ce nom « Bernard Palissy ». Voilà une carte de visite agréable, se dit-il, et, pour une fois, de la reconnaissance. Il questionne : « Où es-tu ? » Bernard répond : « Dans Jupiter ». Sardou se frotte les mains : « A merveille ! tu vas me dire ce qui s'y passe ». Et, au grand étonnement de notre médium improvisé, ce ne sont pas des mots qui naissent sous sa plume, ou sous son burin, (car certains de ces dessins ont été gravés par M. Sardou lui-même) mais des architectures et paysages[1].

« LES PATTES DE MOUCHE » DE L'AU-DELA

Telle est l'origine de ces curieuses œuvres, qui ont si peu de rapports avec la manière violente et incisive du dramaturge. Elles sont mièvres, sans point d'appui, sans trame, comme tissées avec du rêve, du fluide, des brindilles de néant. On pourrait les appeler les « Pattes de mouches » de l'Au-delà. Elles sont féminines, lasses, capricieuses, quintessenciées, d'une architecture si menue, si déséquilibrée, si instable, qu'il semble tout à fait paradoxal que l'auteur de *Patrie* ait pu les extraire de son ima-

[1] Là encore est-il nécessaire d'insister sur l'évidence de la personnalité subconsciente, hantée par le souvenir du fameux céramiste et dictant son nom ?

gination puissante, peu en harmonie avec ces perplexités, ces remords de lignes, cette flore débile, ces pierres de nostalgie, ces portes comme tressées avec des libellules, ces rosaces pareilles à un papillon écrasé. Et le fantastique se glisse au milieu de tout cela : rampes molles appuyées sur de l'eau presque vaporisée, façades en notes de musique comme dans la *Maison de Mozart*, piliers en moelle de sureau, toits en étincelles (voir la *Maison de Zoroastre*,) faunes joueurs de boules, satyres aérostatiques, hercules dans des toiles d'araignée comme au *Quartier des animaux*...

ET VICTORIEN SARDOU « FIT MIEUX » ENCORE

Pour le *Palais du Prophète Elie*, l'imagination du médium devient plus fantasque si possible. M. Sardou avait coupé les papiers dont il se servait, d'après un certain format. Il veut se mettre à la disposition de l'Influence. Elle casse le crayon par deux fois. « Qu'y a-t-il? demande Sardou. — Il me faut un papier plus grand. — Je n'en ai point. — Va en prendre. » Et l'Influence indique un papetier, que le médium n'avait jamais remarqué, mais devant lequel il passait très souvent.

Cette étrange faculté fut tout à coup retirée

au dramaturge : « Maintenant que tu es convaincu, lui dirent les esprits, tu as mieux à faire. » Et Victorien Sardou ne fut plus médium. Il fit mieux en effet ; « Bernard Palissy », la comédie avortée, eut des frères glorieux, qui réalisèrent leur tour du monde.

LES MÉDIUMS, ARTISTES INCONSCIENTS, PROCÈDENT A REBOURS DES ARTISTES CONSCIENTS

Comment M. Sardou opérait-il ? Ce détail est des plus importants ; il caractérise éminemment l'inspiration dite médiumnimique. Ce qu'il m'a raconté concorde entièrement avec les procès verbaux de la *Revue spirite* de 1858, dont il fut le collaborateur. La main bondissait çà et là, un peu partout, laborieuse et incertaine, ouvrière confuse, qui ne laissait pas pressentir son but. « Quand on le voit à l'œuvre, relate une note accompagnant la première publication de « la maison de Mozart », on conçoit aisément l'absence de toute conception préméditée et de toute volonté ; sa main, entraînée par une force occulte, fait suivre au crayon ou au burin la marche la plus irrégulière et la plus contraire aux préceptes élémentaires de l'art, allant sans cesse et avec une rapidité inouïe d'un bout à l'autre de la planche sans la quitter, pour revenir cette fois au

même point. Toutes les parties sont ainsi commencées et continuées à la fois, sans qu'aucune soit achevée, avant d'en entreprendre une autre. Il en résulte au premier abord un ensemble incohérent, dont on ne comprend le but que quand tout est terminé. » Et l'annotateur ajoute : « Cette marche singulière n'est pas le propre de M. Sardou, nous avons vu tous les médiums dessinateurs procéder de la même manière. » (*Revue spirite*, 1858.)

En effet, voici une note à peu près semblable que me transmit M. Leymarie, le successeur d'Allan Kardec; elle explique un autre dessin, certainement des plus étranges et très artistique. Cela représente, paraît-il, le visage d'Allan Kardec, qui après sa mort est emprisonné dans une coque fluidique lumineuse.

« M. Hugo d'Alesi, l'auteur de cette planche, m'écrivait Leymarie, n'avait suivi aucun cours de dessin. Sous l'empire de forces inconnues, il traçait les portraits de décédés, connus des assistants. Le portrait d'Allan Kardec fut exécuté devant cent personnes. Sa main fébrilement indiqua le pourtour, puis la forme ovoïde, puis l'ovale du visage, enfin les cheveux, les oreilles, les yeux, la bouche et en dernier lieu le nez, c'est-à-dire au rebours de ce qui se passe ordinairement. »

Nous verrons que le plus récent des peintres

médiums, M. Fernand Desmoulin suivra à son tour la même méthode pour ses œuvres « spiritiques », alors que dans son art conscient il se conforme aux procédés traditionnels.

D'ailleurs M. Hugo d'Alesi est toujours bien vivant. Maintenant que « les esprits » lui ont appris son métier, il ne laisse pas de se livrer à un art plus profane, où il montre beaucoup d'adresse. La plupart des affiches dans nos gares sont dues au médium d'autrefois; il a renoncé au fantastique, et sa personnalité « consciente » se plaît au contraire au morceau correct et léché.

LES PRODIGES ESTHÉTIQUES D'UN GARDE CHAMPÊTRE ATAXIQUE ET ESTROPIÉ

J'ai trouvé à Lyon des renseignements authentiques sur un médium, qui, celui-là, exerce encore. De lui j'avais vu et j'ai encore de fantastiques fleurs, des ornements orientaux et d'extraordinaires fées vêtues de robes lourdes, planant sur des paysages primitifs, tenant des épées, agitant des bannières, soutenant des calices où un cœur et un œil se multiplient. Cela rappelait de très loin les Gustave Moreau, les gravures hindoues ou persanes, mais avec je ne sais quoi de farouche et d'inexpert. Je fus très étonné lorsque M. Bouvier, le directeur de « la Paix Universelle », me

dit textuellement : « M. Destips, l'auteur de ces bizarreries, est un simple garde champêtre et ignore tout art. Ses œuvres sont semi-mécaniques ; car il dessine avec sa main droite, *estropiée* au point qu'il ne peut guère écrire. Il est ataxique. Il voit bien la ligne qu'il doit suivre sur son papier, mais il n'a aucune idée de l'ensemble. Il obéit simplement à l'indication qui lui est fournie, au fur et à mesure que l'œuvre se poursuit. »

UNE FEMME DU MONDE AU CRAYON INSPIRÉ

J'ai possédé une gracieuse série de coquillages, de fleurs et de branches animés, œuvre d'une femme du monde qui vivait à l'aurore du spiritisme et était l'amie de Piérard et du baron de Gueldenstubbe. Ces dessins ne sont jamais tombés dans la circulation J'en ai eu, malgré leur ancienneté, la primeur, grâce à la fille et à la petite fille du médium, qui me les ont communiqués. Cette femme voyait souvent de petites têtes s'avancer vers elle dans l'ombre, et elle est restée dix ans à espérer leur production sur le papier. Tous les matins, elle prenait son crayon et attendait. Sa patience fut récompensée par de délicieux méandres où naissent les grappes mystérieuses. Elle ignorait totalement, elle aussi, ce qui allait apparaître. Trois jours avant

sa mort, la même force lui fit tracer une sorte de tombeau druidique surmonté d'une croix. Et elle écrivit au-dessous : « Tu dois venir ici ». Le pressentiment lugubre ne tarda pas, hélas ! à se réaliser[1].

LES SOUVENIRS AUTOMATIQUES ET L'ÉCOLE SYMBOLISTE

Je dois dire cependant que j'ai dû éliminer un grand nombre de ces dessins des médiums : tous ceux qui n'étaient que d'évidentes réminiscences[2]. Combien de Christ à la Raphaël, combien de Jeanne d'Arc poncives, que de gribouillages d'enfant, intéressants peut-être pour le médium et son entourage, mais indifférents à un large public, ont passé entre mes mains qui ne les ont pas retenus ! Ceux que j'ai conservés m'ont paru véritablement originaux, qu'ils vinssent du propre fond du sujet ou de plus loin. J'ai senti une esthétique, toute fugace, souple comme l'imagination sans contrôle, à métamorphoses et à ambiguité comme la rêverie, mais savoureuse d'imprévu. Fantastique nouveau, naturel,

[1] Ici encore un exemple de la convertibilité des « phénomènes » métapsychiques. L'œuvre d'art subconsciente devient un symbole du pressentiment intime.

[2] Il en est de même pour les réponses des tables et l'écriture médiumnimique. Une partie est imprévue, jaillissant des abîmes de l'inconscient ; le reste est fade et rabattu, expression d'un automatisme inférieur.

humain, frémissant d'un en-deçà nerveux, sinon d'un au-delà hypothétique...

Et ce qui m'a ravi comme une piste encore inaperçue, c'est que, beaucoup plus tard vers 1891, une école de jeunes peintres symbolistes se leva, ignorante du spiritisme, et de ses phénomènes qu'elle n'avait ni le temps, ni l'envie d'analyser, — école, dis-je, qui ne fit *que mettre en pratique avec dextérité* et parfois avec un certain génie les principes de ce que j'ai appelé « l'esthétique des esprits. »

LA CRISE MÉDIUMNIMIQUE D'UN ARTISTE PARISIEN

Tout Paris connaît et apprécie le peintre graveur Fernand Desmoulin pour qui Émile Zola avait une grande affection et dont l'art précis, pondéré et vigoureux exclut tout mysticisme. Il y a quelques années, il se révéla brusquement médium. Sous une influence, que lui-même persiste à croire extrahumaine, il dessina, peignit, grava d'étranges figures, des paysages insoupçonnés, d'authentiques portraits de défunts — tout ceci très différent de ses œuvres précédentes.

Qu'y a-t-il là d'étonnant? me direz-vous, M. Desmoulin est un artiste de talent et de telles œuvres relèvent de sa profession. Oui et non pourtant. L'esthétique de ses productions inso-

lites n'a guère de rapport avec celle de ses normales et habituelles créations. De plus le procédé en est déconcertant; et M. Desmoulin, réduit à ses ordinaires facultés, se juge, — et semble en effet, — dans l'impossibilité de les mener à bien.

D'abord les dessins, les pointes sèches, les aquarelles, dûs à ces influences qui signent tantôt *Astarté*, tantôt le *Vieux Maître*, tantôt l'*Instituteur*, sont achevés avec une rapidité telle (ving-cinq ou quarantes minutes pour les plus compliqués) que M. Desmoulin en un délai aussi court ne pourrait avec des gribouillages remplir le même espace.

Ensuite sa main tout à fait inconsciente, — car il ignore alors ce qu'il fait — opère dans l'obscurité, à l'envers, de biais, sur tous les points à la fois, sans ordre, impétueuse, clairvoyante et savante pourtant — même si, par une précaution que lui imposa un savant allemand, son visage à lui est enfermé dans un sac ne pouvant ainsi rien diriger ni voir. C'est seulement l'œuvre achevée qu'il comprend ce qu'il a fait.

Il faut convenir de la beauté inquiétante, obsédante, de ces manifestations d'un art mystérieux qui, pour moi, n'est pas extérieur à celui qui en est l'instrument, mais qui à ce jour n'en reste pas moins inexplicable en beaucoup de points; car il est la radieuse démonstration des

énergies inconnues dont nous sommes les dépositaires, sans le savoir.

En tout cas, cette prérogative, imprévue et brusque à son apparition, fut imprévue et brusque à son départ. M. Fernand Desmoulin est aujourd'hui incapable de recommencer ces bizarres chefs-d'œuvre. Il est revenu à son premier état d'âme; le revoilà artiste normal et conscient. Il a tellement gardé le sentiment que ces prodiges de son pinceau ou de son crayon lui sont « étrangers » qu'il n'a jamais voulu les vendre ni s'en défaire. Il les destine à un musée de son pays, comme des documents aussi propres à exciter la réflexion des psychologues que l'admiration des artistes.

QUELQUES PRINCIPES DE L'ESTHÉTIQUE DITE DES « ESPRITS »

Je conserve ce vocable « l'esthétique des esprits » parce qu'il est pittoresque, et indique bien qu'il se s'agit d'aucune autre esthétique déjà connue. Oui, les lois de l'équilibre rationnel y sont détruites. Une harmonie souvent charmante résulte de cette rupture des éléments primordiaux et pour ainsi dire d'une discrète et curieuse cacophonie de lignes. C'est vraiment l'esthétique, telle qu'on pourrait la songer dans des conditions autres

phénomène subjectif à l'objectif, nous explique l'abîme ténébreux des choses par le secret enfoui aux racines de l'être individuel.

Vous vous rappelez, dans le *Canard sauvage*, quelle intensité de curiosité et d'effroi Ibsen a condensée en le mot d'Edwige : « les profondeurs de la mer ». Les « profondeurs de l'âme » et les cimes du merveilleux auraient, d'après ces artistes spontanés, quelque chose de pareil à ces paysages des abîmes océaniens.

J'ai là sous les yeux la monographie des « turbellariés » de la mer Noire par la doctoresse Sophie Peregaslawzewa. Les étranges animalcules, que le microscope nous révèle et qui gisent sous les flots, ressemblent assez aux atomes des dessins médiumnimiques de M. Sardou. Je les distingue, petites nacelles si fines, avec d'infinitésimales rames, composant l'essence de ces soi-disant maisons de Jupiter qui ressemblent à des vaisseaux de brume, à des alhambras en voyage. Nous avons vu les coquillages abonder en d'autres dessins. La grande mer inconsciente répéterait-elle dans nos flots intérieurs ses images physiques ? Les visages des morts apparaissent pareils à des perles dans les replis de ces coquilles qu'un fil visible relie au nombril ineffable du Dieu Pan.

Ce qui étonne, inquiète le plus, c'est le secret

du corps, révélé par la main souvent ignorante. La cellule nerveuse, celle des moelles rappelant une petite auréole, celle du cerveau qui ressemble à une étoile à six ou sept branches, se glissent dans le palais de Zoroastre. D'autres médiums s'ingénient à nous décrire savamment un utérus ; et ils seraient bien étonnés si on le leur disait; quelques-uns déroulent l'écheveau des intestins... toute la vie inconsciente s'avoue, se propose elle-même, raconte ses organes. Elle dit : me voici. Et comment le dit-elle ? en se montrant.

LA FIXATION DU RÊVE

Avec tout cela quelle impression est créée? Comme nous n'avons pas d'autre terme, disons que c'est l'impression du rêve. Dans nos nuits de demi-sommeil nous avons vu tomber en pluie insidieuse cette graine humaine, ces perles de visages qui apparaissent au bout d'un féminin crayon. Nous sentons bien, par exemple, que cette tête comme une fleur entre des feuilles, c'est, visible, la légende des fées, de la nature habitée, de la vieille mandragore qui sourit. Ces fronts têtus, ces yeux ardents entre des volutes de paons et de serpents, ce sont les redoutables forces naturelles prenant conscience, les colères mystérieuses des choses? Mais la sensation fugi-

tive, mourante du songe, elle est bien dans ces villes flottantes de fumée et d'animalcules, que M. Sardou construit à peine, toutes déliées. D'un peu loin on dirait une grande croix dominant « la maison de Mozart » ; je me rapproche, ce sont des ailes d'anges enlacées, je regarde avec plus de soin, ne seraient-ce pas des orgues? mais si j'appuie mon regard, tout fuit, tout s'envole, ce ne sont que de petites notes de musique pâle, de la blanche et grise poussière de son...

Tout ce qui est le germe, tout ce qui renferme le secret des choses, tout ce en quoi les anciens mirent des âmes, voilà le thème de ces dessins instinctifs. C'est du paganisme appliqué, de la féerie en action, de la poésie qui se découvre; et cet art de médium se montre, en réalité, direct et sans médiateur.

LA DÉSAGRÉGATION PSYCHOLOGIQUE

Il semblerait que les violentes crises de notre civilisation, la vie inquiète de l'âme désemparée ayant perdu ses gouvernails métaphysiques et religieux, les traumatismes causés par les rumeurs violentes, l'entassement des foules, les secousses des wagons et des ascenseurs, l'excès de lecture, la vibration de chaque individu à toute nouvelle, arrivée de chaque point de l'uni-

vers, aient bouleversé jusque dans ses plus secrètes fibres le tempérament de maint artiste. Y a-t-il là dégénérescence, comme le croit M. Max Nordau ? Assistons-nous à l'évolution de nouvelles facultés que l'humanité gardait en elle à l'état latent ? je ne sais. Mais il est incontestable que les lames les plus obscures du « moi » humain sont montées à la surface de son océan. Le phénomène de la médiumnité, s'il n'est pas toujours morbide, est certainement anormal. Il procède d'une altération de la volonté ; le jugement alors a sombré, les émotions et les images d'une sensibilité que ne modère plus l'intelligence envahissent le moi qui ne sait ni les endiguer, ni les hiérarchiser. Les psychologues récents ont appelé cette rupture du lien de la personnalité, la « désagrégation psychologique ». Et c'est par là que les médiums-artistes, livrés sans contrôle à leurs rêves et aux suggestions de leur subconscient, furent en quelque sorte les précurseurs de cet art symbolique et mystique que révélèrent les salons de la Rose-Croix (auxquels présidèrent le peintre ésotérique Antoine de la Rochefoucauld et Léonce de Larmandie), certaines salles des « Indépendants » et de nombreuses expositions particulières.

LES « PRÉTENDUS ESPRITS » PÈRES DE L'ART SYMBOLIQUE ET MYSTIQUE MODERNE

Eux aussi, épris d'un idéal primitif et rusé, raffiné et barbare, évanouirent les contours ou les précisèrent avec gaucherie, transposèrent la vie réelle en une sorte d'évocation fantômale, renoncèrent à l'esthétique précise de l'Occident pour les charmes troubles de l'Asie. Ce n'est pas l'homme normal qui s'exprime là, pas plus que dans les œuvres spiritiques. C'est l'homme surnormal ou sous-normal, l'anormal, en somme, qui renverse ces cous, gonfle ces visages, réduit l'individu à rentrer dans la nature, à s'inféoder aux arbres, aux fleurs, à retourner dans l'inconscient, d'où ces indécises et intéressantes images sont sorties. Pour celui qui regarde ces œuvres, avec des yeux indulgents de dilettante, il y a là des joies nouvelles.

Leur maître incontesté fut Odilon Redon, le créateur presque génial de larves définitives, et qui aujourd'hui donne au salon d'automne des paysages et des fleurs d'un charme si intérieur et si prenant.

A côté de lui, le peintre Wagner que découvrit Huysmans, le formidable et grimaçant Gauguin, le bouddhiste Schuffenecker, Mme Lauzé-Jacquemin, fantastique et dolente, l'exquis Mau-

rice Denis, Ranson le japonisant, Filiger le mystique. Je regarde un dessin de Vuillard pour le « Concile Féerique » de Jules Laforgue. Aucune intervention de la volonté, nul autre choix que celui de l'inspiration instinctive. Et le signe de l'animalité enveloppera le nouveau couple, l'homme qui n'est plus qu'une bouche, la femme qui a un museau de chatte. Lui est la main qui conquerra, elle le geste du refus préparatoire. Une sorte de serpent s'enroule à eux, semblable à ces méandres dont nous parlions tout à l'heure et où les médiums se plaisent à voir s'essayer la vie.

On renonce à nous donner la forme correcte des hommes ou des âmes. On préfère la courbe aisée des larves ; trop de paresse pour créer un être classable... laissons la grande nature décider plus tard ce que sera cet embryon.

Le plus étrange parmi ces novateurs fut Henry Colas de Malvost, qui interpréta avec une inspiration vigoureuse mes « Noces de Sathan » et illustra mon étude sur le *Satanisme et la Magie*. Son exemple sert de lien entre l'esthétique des Esprits et celle des symbolistes, car cet artiste complexe fut médium, lui aussi, à ses heures.

LA CLEF DE CE MYSTÈRE, C'EST L'INSPIRATION A L'ÉTAT BRUT

Que conclure de ces observations ? Les « es-

prits » qui dessinent ressemblent beaucoup à ceux qui jacassent par les tables ou par la bouche des médiums. En somme, ils résident en nous, mais parfois ils expriment quelque chose de nous, qui nous restait inconnu ou que nous entrevoyions à peine[1]. A mes yeux, ils sont autrement intéressants que les folâtres et vagabondes entités, que supposent dans notre ambiance les spirites et les mystiques. Ces artistes invisibles, enfouis en nous-mêmes, se manifestent chez certains tempéraments prédisposés. Ils nous révèlent notre être intérieur, beaucoup plus riche, beaucoup plus fécond, beaucoup plus original que notre personnalité superficielle. Saluons-les comme des messagers de notre âme profonde, mais souvenons-nous du conseil de la vieille théologie qui suggère le « discernement des esprits ». Oui, profitant de la documentation ingénieuse qu'ils nous apportent, gardons devant leurs prestiges l'acuité de notre jugement et la sérénité de notre raison[2].

[1] *La Revue Illustrée* a publié cette année (1907) de très curieuses « images » médiumnimiques de Mme Marya Chéliga.

[2] J'ai collectionné, pour les comparer aux œuvres d'art médiumnimiques, les dessins des fous. On est frappé tout d'abord par une apparente ressemblance, résultant du dérèglement de la fantaisie chez les uns comme chez les autres. Mais les dessins des fous sont surtout gauches et puérils, dénués de toute esthétique, marqués de la tare irréductible de l'incohérence.

CHAPITRE IV

LES MAISONS HANTÉES

MERVEILLEUX OU TRICHERIE?

Les « maisons hantées! » Ces seuls mots ont le don, jetés au hasard dans une conversation, de susciter les ironies les plus sottes comme les anecdotes les plus déraisonnables. D'une part, toute une catégorie de gens ne veut y voir que fumisterie grossière, truc, ventriloquie; de l'autre, les récits superstitieux vont leur train, les souvenirs s'augmentent et se déforment sous l'influence de l'imagination et du désir d'étonner; le petit frisson du mystère parcourt les jolies épaules des femmes, la jactance des hommes se donne libre jeu... Naguère, on avait tout nié; maintenant on est prêt à admettre les fantasmagories les plus absurdes.

Il y a, je pense, entre ces deux opinions extrêmes et également inexactes, une position à choisir pour l'observateur impartial et attentif.

AUTRES TEMPS, AUTRES FANTÔMES

Constatons d'abord que l'aspect des maisons hantées a évolué avec les siècles et l'état d'es-

prit des hommes. M. Lang, un psychologue distingué, cite un cas qui date de l'an 856[1]. Comme vous le voyez, les maisons hantées ne sont pas une invention moderne. Mais autrefois les esprits se plaisaient à visiter les vieilles ruines, ils traînaient leurs linceuls et leurs chaînes dans les corridors des châteaux silencieux; leurs gémissements plaintifs réclamaient des messes[2]; s'ils exprimaient leurs griefs à quelque visiteur nocturne (celui-ci avait toujours, disposés sur sa table, un livre de prières et un pistolet), c'était dans un langage poétique et solennel. Et ils affectionnaient les douze coups du beffroi comme heure des confidences. Aujourd'hui le prodige affecte des apparences plus prosaïques et moins grandioses. Nos revenants sont devenus beaucoup plus mal élevés et bruyants. Ils n'attendent pas le recueillement de minuit pour commencer leur concert de cris, de coups frappés, d'usten-

[1] Il y eut des maisons hantées sous l'ère païenne; et il faut reconnaître que presque toujours, même alors, quoique le spiritisme ne fut pas inventé, c'est aux esprits des morts qu'on attribuait ces mystérieux fracas. Superstition profondément populaire que cette croyance en la visite assidue de certains trépassés là où ils ont vécu autrefois.

[2] Dans un étrange poème du xve ou du xvie siècle, correspondant pour le catholicisme au « livre des morts » des Egyptiens, et intitulé « le Pélerinage de l'âme », l'auteur, un moine, suppose que certains châtiés du Purgatoire, au lieu de subir le supplice du feu, restent attachés aux lieux où ils commirent leurs crimes et ne reprennent leur liberté que par des cérémonies du culte et après suffisante expiation.

siles décrochés et mis en branle. S'ils parlent, ce n'est plus dans un langage ossianique et fleuri, mais plutôt avec le vocable des halles et l'exclamation chère à Cambronne. Au lieu de réclamer des messes, ils menacent, injurient, se vantent de faire déguerpir les curieux ou de leur infliger une peur mémorable. Ils ont un penchant pour la libre pensée; et peut être certains sont francs-maçons... Au lieu des graves fantômes d'autrefois, accourent de vieux cabotins désireux de parader et de pétarader au nez des pauvres vivants déconfits.

Aussi je me demande tout d'abord en observant ces laideurs, très en accord avec nos mœurs, si le cerveau des pauvres humains n'est pas plus sûrement hanté que leurs maisons.

LE PHÉNOMÈNE PHYSIQUE EST POURTANT AUJOURD'HUI A PEU PRÈS LE MÊME QU'AUTREFOIS

Cependant un fond reste le même; et c'est cela qui montre la part de réalité autour de quoi l'imagination a tissé sa toile de merveilles. Une part du phénomène physique est immuable. Les craquements, les soupirs, les chutes de pierres, les mouvements des meubles, les projections de vaisselles et d'autres objets n'ont pas changé; même on pourrait dire qu'ils se sont accentués davantage de nos jours, comme si les revenants

Pour eux, il existerait, en dehors du plan physique, le « plan astral ». Ce plan astral serait le lieu où évoluent non seulement les âmes des morts, pas encore délivrées des illusions terrestres, mais toutes les coques, tous les vêtements psychiques, abandonnés par les esprits en s'élevant à d'autres régions. Ces débris d'âmes —si j'ose m'exprimer ainsi — ces « élémentaires » comme on les nomme d'après le glossaire mystique, sont des causes de dissolution, de trouble, de désordre. En se diluant pour se refondre dans le tout universel, galvanisées par des souvenirs de vie personnelle — ces larves tentent un dernier effort, un assaut suprême. C'est à elles que nous devrions ces phénomènes violents, d'une intelligence obscure et d'une incohérence manifeste... Mais l'ingéniosité des occultistes va plus loin encore. Ils supposent que ce plan astral possède des individualités autonomes qu'ils appellent « élémentals ». Ces élémentals, on les définit ou bien des forces cosmiques encore inconnues ou bien des pensées plus ou moins malfaisantes. Ces pensées, séparées de leur origine toute humaine, vivraient à part sur le plan astral... Ce peuple bizarre et disparate, mi-conscient et plutôt malicieux, qui rappelle les formes fantastiques et les monstres des « Tentations de saint Antoine » ou des « Sabbats » des peintres flamands, serait le

fauteur des plaisanteries burlesques, si fréquentes dans les maisons hantées.

En somme nous aurions affaire, d'après les occultistes ces rêveurs, à des demi-morts ou à des demi-vivants.

LE MÉDIUM HANTEUR

Tout cela est à la fois poétique et fascinant; mais il semble que l'imagination y ait une part importante. Les étudiants des « sciences métapsychiques » examinent le problème des maisons hantées avec un esprit beaucoup plus positif. Ils ont fini par découvrir qu'il ne se produit une rumeur ou un mouvement d'apparence inexplicable, que si, dans l'ambiance du prétendu miracle, évolue une personne spécialement nerveuse (généralement une femme). Elle en est la condition indispensable. Nous l'appellerons le « médium hanteur ». — La petite bonne, par exemple, joue dans les maisons hantées un rôle prépondérant. — Partout où les revenants font leur sabbat, il existe un être en chair et en os, sans lequel ils ne pourraient rien accomplir. Enlevez cet agitateur, le calme est rétabli; faites-le revenir, tout le vertige recommence. Voilà un point acquis et il a son importance capitale. « Sans « médium » pas d'esprit, d'élémental ou de larve. »

J'entends en la circonstance par médiums ces natures d'une sensibilité telle qu'elles deviennent des accumulatrices de fluides et aussi des radiatrices, des explosives. Elles concentrent puis dispersent des forces ambiantes ou personnelles, électriques ou psychiques.

Dès lors on respire, nous ne sommes plus à louvoyer autour d'un au-delà insondable et irritant; nous tenons l'occasion du prodige, qui est toujours un être humain.

SIMULATION ET SINCÉRITÉ

La difficulté n'apparaît point pour cela toute tranchée. Le « médium » est généralement un sujet entraîné aux pratiques du spiritisme et de l'hypnotisme ou un hystérique qui ne se rend pas compte des funestes privilèges de son détraquement. Par malheur, de telles personnalités sont volontiers mystificatrices. Je ne parle pas surtout de la simulation grossière qui consiste à tromper consciemment, mais d'une simulation plus insaisissable par laquelle on trompe sans le savoir et avec une demi-sincérité ou même une sincérité entière qui déroute les novices expérimentateurs. J'ai connu, par exemple, une hystérique déclarée qui, domestique, se plaignait à ses maîtres des mauvaises farces d'un

esprit malin qui la tourmentait. « Il renverse mes sauces, disait-elle, cache les objets dont j'ai le plus besoin, ouvre tout à coup les portes que j'ai soigneusement fermées... » Cette femme était très véridique et très malheureuse. On l'observa et l'on ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle même ouvrait les portes, renversait les sauces et cachait les objets. Seulement elle l'oubliait aussitôt, et, se trouvant en face d'un fait dont elle n'avait plus connaissance, elle l'attribuait à un agent extérieur et inconnu[1]...

LES MIRAGES DE L'IMAGINATION ET L'HALLUCINATION COLLECTIVE ACCROISSENT LES TROUBLES DES MAISONS HANTÉES.

Certains événements extraordinaires nécessitent une explication différente. Ils sont plus rares que ceux auxquels je viens de faire allusion, ils existent pourtant. Devant le médium cette fois

[1] Le Dr J. Grasset, professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier dans un livre fort prudent et bien documenté, *Le spiritisme devant la science* (de la p. 11 à la p. 70), rapporte une « histoire de maison hantée » des plus concluantes, d'après les notes très consciencieusement et très complètement réunies par son chef de clinique, le Dr Calmette. Il en découle, selon les propres paroles du Dr Grasset, « que tout n'est pas fumisterie et que, sans évocations d'esprits infernaux et sans intervention de périsprit fluidique, il reste certaines choses, des mouvements automatiques *involontaires* et *inconscients*, qui sont déjà fort curieux et qui forment un chapitre vrai de science acquise, de physiologie démontrée. »

immobile et inactif, des meubles se sont déplacés, des chandeliers, des couteaux, des fourchettes, des vases, que sais-je encore ? sont entrés en danse et parfois se sont brisés, sans qu'une force visible et déjà cataloguée les ait touchés et sans truc conscient ou inconscient. En ce cas, j'admets que chez certains sujets, où l'équilibre nerveux est détruit, les énergies naturelles, dont ils disposent s'irradient et suscitent des commotions comme les trombes électriques ou les caprices de la foudre. Le médium est encore l'occasion de l'incident. Mais comment ? Les plus simplistes supposent que ses forces sensitives, motrices agissent hors des organes, projetées vers l'objet. Ou bien induisent-elles, dans l'atmosphère, des puissances inconnues ? Tout cela est obscur, mais ce que nous savons à n'en pouvoir douter c'est que là aussi, le médium éliminé ou guéri, le prodige s'arrête.

N'y a-t-il dans les maisons hantées (celles qui le sont vraiment, bien entendu, et qu'un subterfuge volontaire ou non ne rend pas bruyantes) que des secousses de forces psychiques ? Je ne le pense pas. Autour d'un fait réel, souvent minime, l'imagination excitée tisse, comme je le disais au début, sa toile fantastique. Les cerveaux s'exaltent, la suggestion et l'auto-suggestion s'emploient, l'hallucination collective s'en mêle ;

autour du noyau de réalité, les nuages brillants de l'illusion s'enroulent... De tels mirages ont fait longtemps répudier par les intelligences positives l'étude de ces forces inconnues ou déviées, tandis que la foule rit sans comprendre ou crie au mensonge... ou recommence ses vieux rêves de fées et de revenants.

QUELQUES EXEMPLES

Quelques exemples nous édifieront sur le merveilleux des maisons hantées. On sait que le spiritisme (1850) éclot dans un immeuble que les fameuses sœurs Fox remplissaient de rumeurs et de *rappings*. L'une de ces femmes d'ailleurs fit depuis des aveux complets et reconnut qu'elle avait triché. Elle n'en continua pas moins à recevoir une pension que lui servirent les adeptes crédules. Si l'on feuillette l'*Histoire du Merveilleux*, de Louis Figuier, ou les *Annales des Sciences psychiques* (1892) du Dr Dariex, on y trouve les observations les plus intéressantes. Je n'insiste pas sur « le cas de la Constantinie » que M. Maxwell, substitut, analysa. Il s'en déduit que les accidents en quelque sorte traditionnels, coups frappés, bris de vaisselle, déplacement d'objets et même incendie, s'accomplirent en présence d'une servante de dix-sept

ans, « petite, maigre, d'apparence délicate, » à la puberté retardée, dont la sœur est somnambule et dont la « famille passe pour un peu extravagante ». Le surlendemain de l'incendie, Marie Pascarel quittait le service de ses patronnes. Depuis lors, le calme de la maison ne fut plus troublé.

Deux cas récents méritent plus particulièrement notre attention; des médecins, à qui il était difficile d'en faire accroire, furent convoqués. Dans le premier cas, la fraude semble manifeste; dans l'autre on pourrait trouver l'application de notre théorie sur l'ébranlement contagieux des Forces psychiques, magnétiques et électriques.

UNE PETITE FILLE QUI S'ÉTIRE

En février 1897, Yzeures (Indre-et-Loire) se flattait de posséder une maison hantée; une enquête fut instituée où prirent part, si j'ai bon souvenir, entre autres personnalités, M. Georges Montorgueil, M. Gustave Kahn et le Dr Legué, auteur estimé de plusieurs livres d'histoire touchant au merveilleux. On remarqua la sonorité de l'habitation et les lectures qui prédisposaient cette famille à la croyance aux esprits, — les volumes d'Allan Kardec par exemple.

Le maire d'Yzeures, M. le Dr Boutet, m'expliqua

qu'il avait été d'abord surpris par les phénomènes : bruits de pas dans la maison, grands coups de poing dans les cloisons, etc... L'Esprit évoqué avait, parfois, indiqué l'âge d'une personne présente, mais choisie parmi des gens très connus de la fille de M. X..., l'enfant dont la présence seule amenait la présence de l'Esprit; sur des points moins notoires, l'Esprit s'embrouillait et témoignait par des griffements dans le mur sa résolution de ne point répondre.

Une première séance ne donna pas de résultat concluant ; mais la seconde paraît décisive.

« Le Dr Legué était arrivé; nous recommençâmes : l'Esprit, averti que nous partirions dans l'après-midi, accepta de travailler tout de suite. Le docteur examina la petite demoiselle, qu'il diagnostiqua neurasthénique et impressionnable à l'excès. Il se plaça dans la chambre contiguë. Je demeurai dans celle où Mlle X... était étendue sur son lit. Je me rendis compte en une séance de deux heures que, tant que je restais en face du lit, aucun bruit ne se produisait; que, dès que je sortais de la chambre, un coup de poing ébranlait la cloison. Je laissai la chambre vide, et regardai à travers la fente de la porte mi-ouverte, avec un jeune homme fort intelligent qui, la veille encore, était convaincu de la réalité des phénomènes. Je vis que la petite fille observait curieusement ce qui se passait derrière cette porte. Je la vis se mettre en posture de frapper avec sa tête sur le bois du lit placé derrière le sien. J'installai une glace pour la surprendre. Je l'aperçus

soulevant la couverture qu'elle avait jetée sur elle (étant étendue sur le lit tout habillée) et raidir la jambe comme pour frapper le mur. J'entrai à cet instant et le coup ne fut pas porté ; elle sembla s'être étirée.

« Notre conviction était justifiée ; nous avions affaire à une enfantine simulation due à la lecture de quelque opuscule mal compris[1]. »

UNE FERME HANTÉE

Je me suis pour ma part occupé d'une ferme hantée à Mouilleron-en-Pareds (Vendée) ; je l'ai visitée avec M. Vallette, directeur de la *Revue du Bas Poitou* et j'ai conduit une enquête dont le résultat m'a fixé sur les quelques points acquis à ce jour : dépendance absolue des prodiges, qui s'arrêtent ou reviennent selon la présence ou l'éloignement du médium ; l'action de celui-ci incontestable, qu'elle s'exerce directement ou indirectement, par fraude préméditée ou involontaire, — ou bien encore par radiation nerveuse.

Ici je n'ai pu découvrir la fraude, que je ne crois pas d'ailleurs, dans la plupart des cas, je l'ai dit, la seule ni même la principale origine des perturbations ; mais je me suis assuré de la concordance de ces troubles bizarres avec la présence d'un sujet nerveux, une servante de ferme

[1] (*Journal*. 15 fév. 1897). Notre enquête sur le spiritisme par Gustave Kahn.

qui, douée de pouvoirs mystérieux, créait dans son ambiance ces fantasmagories qui nous amusent chez Robert Houdin ou au Châtelet.

Non seulement les accidents cessent à la ferme lorsque leur excitatrice est éloignée, mais ils émigrent avec elle, recommencent là où elle habite momentanément. Ils reprennent dès qu'elle est revenue dans la ferme de Mouilleron-en-Pareds; et ils ne disparaissent tout à fait que lorsque ses maîtres renvoient définitivement la pauvre fille. Il paraît impossible qu'elle ait été une mystificatrice; mais elle causait certainement elle-même ces désordres, sans doute par on ne sait quelle émanation de fluide électrique et nerveux.

Voici d'ailleurs, le procès-verbal, que nous avons dressé. Je le retrouve parmi mes documents personnels.

NOS PROPRES OBSERVATIONS

(LA SERVANTE DE LA FERME DE MOUILLERON-EN-PAREDS, D'APRÈS NOTRE ENQUÊTE, EST LA CAUSE INVOLONTAIRE ET MÉTAPSYCHIQUE DE TOUS LES PRODIGES).

Pendant tout le mois de juillet et la première moitié d'août 1896, les époux Perrin qui exploitent une petite ferme à l'aide de deux domestiques, Marie Thibaut, âgée de seize ans, et Henri Dumont âgé de dix-huit ans, remarquèrent dans leur maison des bouleversements accompagnés de bruits. Les cadres accrochés aux murs tombaient seuls sans se briser et sans que l'on y touchât; des objets renfer-

més dans un meuble étaient retrouvés dans un autre etc... Ces faits étant relativement isolés, les époux Perrin n'y accordèrent d'abord aucune importance.

Vers la fin du mois d'août, ils prirent un caractère inquiétant de fréquence et d'acuité ; les meubles furent bouleversés, le linge sorti des armoires et jeté sur le sol, le bétail détaché, les barriques de vin ouvertes, etc., etc...

Tout d'un coup, ces faits cessèrent ; cette accalmie coïncida avec le départ de la jeune servante Marie Thibaut, qui alla passer quelques jours dans sa famille à Pouzac, commune d'Antigny (Vendée) ; *mais alors ils se produisirent chez la veuve Paillat, habitant le même hameau que les parents de la jeune fille.*

Voici ce que cette femme a raconté à ce sujet : Le 12 août 1896, elle était partie dans les champs, *laissant selon sa coutume les clefs sur ses portes fermées.* En rentrant, elle trouva les portes ouvertes, ses effets et ses meubles à terre. La femme Paillat croit pouvoir affirmer qu'à ce moment Marie Thibaut n'est pas venue chez elle, bien qu'elle fût dans le bourg. De plus elle dit que cette fille est incapable de faire du mal à qui que ce soit.

Dès que la servante fut revenue chez ses maîtres, les désordres recommencèrent. Mais cette fois si inexplicables et prenant un caractère si dangereux que les époux Perrin, gens âgés, s'affolèrent et que la gendarmerie fut convoquée. Les soupçons de tous s'étaient déjà portés sur Marie Thibaut que l'on accusait d'être une mystificatrice : *tous ses gestes furent donc étroitement surveillés ; mais personne ne put la prendre sur le fait.*

Comme pour surexciter davantage l'opinion, le feu prit trois fois en deux jours à un palier situé près de la maison des époux Perrin et leur appartenant.

On redoubla de surveillance en vain. Les prodiges continuèrent et on ne put en découvrir l'auteur.

Voici, à ce sujet, les récits du domestique et de quelques amis :

Henri Dumont raconte qu'une nuit il a été réveillé par un drap tout plié tombé de haut sur ses pieds ; il le retira, mais il en tomba d'autres. Tout le personnel de la ferme, y compris la servante, couchait dans la même chambre. Le lendemain, en plein jour, Henri Dumont vit sortir des draps de la grande armoire, *par le haut, comme projetés par une force invisible* et ceci *sans que les planches fermant hermétiquement le dessus de l'armoire eussent été dérangées*.

Quant à ses propres effets, enfermés dans un buffet dont il avait la clef, ils disparurent, sans que le buffet eût été ouvert ; et il les retrouva quelques jours après dans un tas de foin. Deux bottines, placées à côté de lui sur une cheminée, tombaient seules par terre, tantôt l'une, tantôt l'autre, quoique remises plusieurs fois solidement en place par lui-même. Les lits, les tables chaviraient ; et toute la maison retentissait d'un vacarme infernal. Comme les autres, Dumont soupçonnait Marie d'être l'auteur de ces faits, et il la surveillait en conséquence. C'est ainsi qu'il l'accompagnait quand elle allait traire les vaches.

A plusieurs reprises il vit les bêtes se détacher seules, sans que la jeune fille, tout occupée à son travail, pût même toucher à leur lien.

DÉPOSITION DES VISITEURS DE LA FERME HANTÉE

La ferme hantée avait pour ainsi dire tous les jours des visiteurs. Voici ce que raconte l'un deux : Baptiste Poupin, âgé de quarante-cinq ans, propriétaire à Brillout, commune de Mouilleron.

A peine était-il entré dans la maison que le poids d'une horloge, placée près dela cheminée, se détacha et vint tomber sur le parquet, à côté de lui. Un instant après, l'autre poids vint s'abattre sur la table ; un lit se renversa. Poupin prit les deux poids de l'horloge etles transporta dans le jardin. Au bout de quelques minutes, l'un des poids revint par le tuyau de la cheminée et s'enfonça dans le contenu d'un chaudron suspendu à la crémaillère. « *Tout, dit-il, était mû par une force invisible et sans que l'on vît personne toucher aux objets qui étaient mis en mouvement.* »

Pierre Bernard, âgé de soixante-trois ans, déclare que devant lui un livre qui était dans un meuble disparut et revint ensuite tomber dans la maison. Il avait beau attacher les vaches, elles se détachaient seules et en sa présence. Des papiers enfermés dans un tiroir et un plateau en fer sortirent aux yeux des assistants et allèrent tomber près de la porte de l'écurie.

Jourdain, âgé de quarante-deux ans, vit à plusieurs reprises les armoires s'ouvrir seules et le linge en être projeté.

De tels témoignages abondent et je ne relève que les plus marquants. Tandis que ces faits se passaient devant les propriétaires et les visiteurs affolés, seule, Marie Thibaut restait sereine et sans peur, *toujours*

la première à signaler un nouveau désastre ou quelque autre bouleversement.

Cette attitude lui rendit l'opinion publique tellement hostile qu'on la prit violemment à partie et qu'on l'accusa d'être l'auteur avoué ou occulte de cette longue mystification. *Elle se défendit très lucidement, disant que si elle avait souvent constaté les faits la première, c'était par la faute de ses maîtres qui effrayés l'envoyaient toujours en avant ; qu'elle ne se les expliquait pas plus que les autres ; qu'au reste, il lui eût été impossible de les produire, surveillée comme elle l'était ; et énergiquement elle a toujours protesté de son innocence.*

La conduite de Marie Thibaut a toujours été irréprochable, et elle est bonne catholique.

Les époux Perrin ont renvoyé cette fille de chez eux ; et depuis les faits merveilleux ne se sont plus reproduits.

Rien ne manque à ces déclarations. Elles ont pour elles la netteté, le nombre, la constance des faits, la diversité des témoins, qui la plupart déposèrent avec gravité devant les gendarmes. Jamais de contradiction. On peut supposer qu'Henri Dumont, le jeune garçon de ferme s'entendait avec la servante, mais il est invraisemblable d'admettre la complicité des patrons et des autres visiteurs. Un seul point reste obscur. Que devint Marie Thibaut ? S'est-elle guérie ; a-t-elle autre part porté encore ses prodiges embarrassants ? Je n'ai pu retrouver ses traces.

« LE PRINCE WISKI »

La maison hantée de Valence-en-Brie, dont les incidents envahirent les colonnes des journaux en juin et juillet 1896, fut autrement ambiguë et effarante. La solution, qu'il faut apporter à ces baroques manifestations, est beaucoup plus complexe et délicate. A l'extraordinaire et au fantastique se mêlent une forte dose de charlatanisme, plusieurs scènes du plus haut comique et je ne sais quel souffle d'hôpital et de cabanon.

Là encore l'habitation est si sonore que l'on peut de la cave entendre des paroles articulées au rez-de-chaussée et même au premier. M. Lebègue, sa femme, sa belle-mère, ses deux enfants et une bonne (l'inévitable bonne des maisons hantées) y vivent pendant plusieurs mois, secoués de perpétuelles transes. En des pièces crues fermées, le piano joue tout seul, la pendule descend de la cheminée pour se vautrer sur le tapis; les fauteuils et les tables se renversent. La façade de la maison, tournée vers le jardin, est criblée de coups de pierres, qui ont brisé les vitres ; mais le plus effrayant ce sont des voix qui partent de tous les coins de la maison, insultantes, grossières, menaçantes ; elles prétendent émaner d'un certain prince « Wiski ». Celui-ci, malgré son nom mal orthographié d'alcool britannique,

se flatte d'appartenir à une « haute famille russe » (*sic*). Quand on lui demande où il est, il répond invariablement : « Je suis à Marseille ».

Or il se trouve justement que M. Lebègue est l'intendant du prince russe Obidine... Naturellement, c'est à la petite servante que l'esprit s'adressa tout d'abord pendant qu'elle puisait au tas de charbon. Wiski craint les gendarmes ; lorsqu'ils ont été en vue, il leur a crié : « Ah ! N. de D., vous n'allez pas f... le camp avec vos sales bottes qui empoisonnent ! » Mais quand ils sont arrivés, il s'est tu.

M. Montaubrie, commissaire de police à Montereaux, ayant pris des précautions décisives, Wiski attendit que la surveillance fût relâchée pour recommencer son tapage. Le commissaire fit soigneusement fermer toutes les portes et toutes les fenêtres, garda les clefs en poche, visita la maison de fond en comble, posta un agent à chaque étage, puis, ayant réuni toute la famille dans une seule pièce, se chargea lui-même de la surveiller. Cette nuit-là, l' « esprit », pour qui la peur des « sergents » est le commencement de la sagesse, eut l'esprit en effet de ne souffler mot.

UNE SCÈNE DE DÉLIRE

Le Dr Paul Archambaud, directeur de la *Revue médicale*, fut mandé à Valence-en-Brie par son

confrère le Dr Paté. Il a raconté sa visite dans son périodique, daté du 11 juillet 1896.

Après avoir inspecté la cuisine où l'invisible vient de parler à la bonne ahurie, le salon où les meubles sont en débandade, la cave « où des tranchées à peine comblées et de larges trous dans les murs nous montrent qu'on a fait des fouilles récentes pour trouver l'esprit », le tonneau que ce gourmand de Wiski avait dérangé plusieurs fois, le jardin rempli de carreaux cassés, la glace du premier étage à peu près détruite, le Dr Archambaud pénètre dans la chambre de la maîtresse de la maison. Ici un spectacle extraordinaire l'attendait... Laissons-lui la parole.

Enfin, ô terreur, nous entrons dans la chambre de Mme Lebègue, malade depuis plusieurs années et, *horresco referens,* armée de pied en cap, dans la posture d'une Jeanne d'Arc attendant l'ennemi de sang-froid.

Une *feuille de chou*, surmontée d'un bonnet de caoutchouc, lui sert de casque; derrière son oreiller un sabre hors du fourreau ; à sa droite un revolver chargé; sur sa poitrine un poignard et au pied de son lit le fourreau du sabre qui attend impatiemment qu'on lui rende sa lame une fois la victoire remportée.

C'est à notre avis, de cette chambre que part la *suggestion générale*, car suggestion il y a; la malade

semble avoir sur son entourage une autorité peu commune, et dans ce milieu extra-nerveux, — le fils est hémiplégique, la mère, disent les journaux, est atteinte depuis deux ans d'une affection cérébrale incurable, la bonne hystérique — et le père, ce pauvre M. Lebègue, commence à perdre la tête: Amenez-moi qui vous voudrez, nous dit-il, même des sorciers pour me débarrasser de ce cauchemar! »

UN ABBÉ EXTERMINATEUR DE FANTOMES

Ils vinrent, en effet, un certain abbé Schnebelin en tête, qui était bien l'être le plus dément, le plus ridicule et le plus fanfaron. Il est mort depuis ; paix sur sa mémoire! Les travaux modernes sur l'envoûtement et la magie noire l'avaient complètement détraqué; il se crut mandé par les providences pour délivrer, contre honoraires d'ailleurs, ceux qui se prétendaient torturés à distance par de maléfiques personnes. Il poussait d'ailleurs à la consommation, en attribuant à des opérations diaboliques les moindres malaises des gens nerveux et spécialement les accidents des demeures hantées. Vous pensez si cet aventurier d'abbé saisit par les cheveux une telle occasion. Il s'installa chez M. Lebègue, prononça les conjurations des grimoires, et mit flamberge au vent contre les sonorités éparses. La tête lui avait tourné après la lecture du

fameux ouvrage du marquis de Mirville ; celui-ci racontait que le berger Thorel envoyait son propre fantôme troubler le presbytère de Cideville ; et, toujours d'après ce narrateur fort imaginatif, les ecclésiastiques protestèrent en blessant la larve avec des épées qui atteignirent ainsi à distance le berger lui-même[1]... Schnebelin était obsédé encore par les hauts faits magiques d'un autre prêtre, l'ex-abbé Boullan, qui se flatta aussi de conjurer les sorts[2]. C'était Schnebelin qui avait conseillé à Lebègue l'emploi de la feuille de chou : « Faire appeler le docteur, disait-il est inutile, on peut guérir tout, même les fluxions de poitrine, par l'application de la feuille de chou. » Un médecin, lors de sa visite à Valence-en-Brie, rencontre l'abbé exterminateur de fantômes. Celui-ci ne tergiverse pas longtemps pour lui expliquer l'origine de ces désordres anormaux. Le dialogue est assez piquant pour qu'on le reproduise, tel que le donne le procès-verbal.

LE CHAPEAU IMMOBILE

L'ABBÉ. — Il s'agit d'une action à distance dont j'ai eu déjà souvent la preuve. Un jour, me trouvant à Paris, j'ai ouvert des portes chez moi, à

1. Lire le résumé de cette affaire dans le *Satanisme et la Magie*.

2 Voir encore le *Satanisme et la Magie*.

Saint-Cloud et remué des meubles, toute ma famille en a été témoin et je puis reproduire ces faits quand je voudrai.

LE DOCTEUR. — Eh bien, tout de suite, devant nous cinq; vous allez vous rendre dans le fond du jardin et remuer ici un meuble ou un objet quelconque ; si vous ne le faites pas nous saurons ce qu'il nous reste à penser.

L'ABBÉ. — En ce moment je suis trop fatigué...

LE DOCTEUR. — Je me mets à votre disposition, accompagné de témoins, où et quand vous voudrez, pour assister aux expériences dont vous venez de nous parler.

L'ABBÉ. — Je n'ai pas besoin de me déplacer, je puis d'ici agir où je veux.

LE DOCTEUR. — Eh bien, choisissez le fait que vous voudrez; ce soir, en rentrant dans ma chambre, je placerai mon chapeau sur la cheminée, et s'il est tombé de lui-même, demain matin, j'accours à Valence proclamer votre puissance surnaturelle.

L'ABBÉ. — J'accepte et vous en verrez encore bien d'autres, je guéris des fluxions de poitrine en vingt-quatre heures, je, je..., etc., etc.

Le lendemain matin, ajoute le narrateur mon chapeau n'avait évidemment pas bougé. L'abbé avait même affirmé que je serais roué de coups dans mon lit; j'avoue que depuis j'ai passé d'excellentes nuits.

Schnebelin avait d'ailleurs bien mieux à faire qu'à déranger le chapeau d'un rival savant et diplômé. Avec d'autres sorciers ses camarades,

il vidait gaillardement la cave de M. Lebègue, et il faisait bombance de toniques pour mieux tenir tête au tonitruant Wiski.

UN MYSTÈRE EXPLIQUÉ PAR LA PSYCHIATRIE

Quel était donc le mystère de Valence-en-Brie, pour employer le style des journaux d'alors?

L'*Éclair* du 27 juin 96 insinue non sans motif que la bonne est pour quelque chose dans ce grossier charivari. Mlle Alice Roland, directrice d'une école à Montereau, où elle avait servi, met le journaliste sur la piste. Voici sa déposition :

« Je me rappelle qu'un soir elle venait de poser sur cette cheminée une petite pelle et un balai avec lesquels elle avait nettoyé le foyer; mal placés sans doute, les deux objets tombèrent par terre ; aussitôt voilà cette fille qui accourt vers moi toute tremblante et pouvant à peine parler : « Il y a un homme dans la maison qui bouscule tout », me disait-elle. Elle était saisie de terreur à ce point qu'elle désirait partir. J'ai eu grand peine à la rassurer. »

La servante donna l'exemple; les maîtres suivirent, la mère, Charlotte sa petite fille de neuf ans, son frère d'une quinzaine d'année, paralytique et atrophié du côté gauche, (la figure est déformée, avec dans la face exsangue deux yeux arrondis à la pupille bleue dilatée); celui-ci

entend tout, et le phénomène le suit particulièrement et le traque... Avec de tels habitants, l'extraordinaire serait justement que la maison ne fût point hantée.

LA VOIX SANS BOUCHE

Le psychiatre, que j'ai déjà cité, est bien de cet avis ; et ses observations me semblent aussi justes que claires.

« Un sujet hypnotisant, inconscient, écrit-il, la *mère*, suggestionnant des sujets, inconscients également et agissant chacun différemment, parlant tour à tour, — on a entendu trois timbres de voix différents — démolissant tout, lorsqu'ils ne se sentent surveillés par personne, car aucun témoin n'a assisté au bouleversement des meubles, ni au bris des glaces, et perdant ensuite jusqu'au moindre souvenir des actes qu'ils ont accomplis : tout cela est bien net. Mais il reste la voix, cette fameuse voix que vingt personnes ont entendue sans jamais voir celui qui l'articule, cette voix qui beugle, menace, tempête, injurie, se moque, blasphème, crie vengeance ; cette voix qu'on entend sortir de partout, d'un mur, d'une table, du parquet, cette voix qui assourdit, persécute et qu'aucune bouche ne semble proférer.

« Eh bien, cette voix, elle a, ai-je dit, trois timbres différents, peut-être quatre ; elle est rauque comme celle d'un jeune d'homme, elle est beuglante, sourdement, comme celle de la mère qui, d'après mon enquête, poussait il y a quelques mois des cris sem-

blables *sans pouvoir s'en empêcher ;* elle est criarde comme celle de la bonne ou de la fillette. Elle est grossière, nous objectera-t-on, comme celle d'un charretier, et il n'y a personne de mal élevé dans la maison. C'est vrai, mais ne sait-on pas avec quelle satisfaction les sujets suggestionnés, même les plus distingués d'ordinaire, emploient le répertoire scatologique, et répètent avec une fidélité surprenante des mots orduriers qu'ils n'ont peut-être ouï qu'une seule fois dans la rue. »

Le Directeur de la *Revue médicale* propose, pour expliquer le phénomène de la voix *à distance*, l'hypothèse de la radiation contagieuse et extensive des forces médiumnimiques. Nous avons dit plus haut que telle était aussi la solution, probable à nos yeux, du problème des maisons anormalement hantées.

« Tout le monde connaît, avance-t-il, l'hyperexcitabilité sensorielle des hystériques, personne n'ignore qu'ils entendent, à des centaines de mètres, des sons que nous percevons à peine à quelques pas, qu'ils lisent les paupières closes, etc. Pourquoi la voix ferait-elle exception à cette règle, pourquoi ne s'extérioriserait-elle pas pathologiquement ? »

La question des maisons hantées est donc provisoirement sinon radicalement tranchée par cette formule : Il y a des maisons hantées, mais ce ne sont pas des morts ou des invisibles qui les hantent. Des vivants, malades et déséquilibrés,

causent tous les désordres par des ruses soit conscientes, soit inconscientes, — ou bien par les secousses anormales de leurs forces physiques et psychiques: sensibilité, motricité, sonorité, intelligence désordonnées, qui s'exacerbent aux fissures de tempéraments nerveux démolis et de personnalités désagrégées.

LES MERVEILLES DE L'ÉLECTRICITÉ HUMAINE

(LES PHÉNOMÈNES PHYSIQUES DU « MIRACLE MODERNE » SONT DUS A NOS PROPRES FORCES PHYSIQUES)

Je serais même assez porté à croire que certains gros problèmes de la métapsychique, tels que les maisons hantées par exemple, trouveront leur solution dernière dans la physique amusante. Défalcation faite des terreurs hallucinatoires, des illusions et des mensonges qui relèvent de la psychologie, les phénomènes les plus déroutants des « maisons hantées », ou mieux des « médiums hanteurs », apparaissent similaires aux anomalies de l'électricité animale dont les pouvoirs n'ont pas été suffisamment définis. Il est plus que probable que ces prodiges solennellement attribués tout d'abord à des esprits, c'est-à-dire à des intelligences « délivrées de la matière », ne relèvent que de la tératologie physiologique et, je le répète, des anomalies de la physique. Manifestations d'énergies incohé-

rentes, dont l'être humain n'est pas maître, mais qu'il produit dans certaines conditions, difficiles jusqu'ici à préciser.

L'histoire assez commune des femmes électriques, — les baraques foraines l'exploitent par des simulations qui correspondent à des faits réels, mais rares et épars, — est remplie de prodiges, analogues à ceux des maisons hantées. Les livres sacrés de tous les pays fourmillent d'exemples vénérés de prophètes, d'yoghis, s'enveloppant d'un feu spécial, doués d'attraction, de répulsion et de plusieurs autres prérogatives électriques. De Cornélius Agrippa jusqu'à Arago, nous possédons une série ininterrompue d'excellentes observations sur l'électricité humaine, susceptible de produire non seulement les mouvements d'objets sans contact, mais encore la lévitation ou l'élévation des corps au-dessus du plancher et de la terre.

De telles « monstruosités » je ne veux retenir que cette constatation : Les phénomènes physiques du Miracle Moderne sont dus à des forces, physiques aussi, dont notre organisme est le foyer et l'origine, — comme les phénomènes psychiques, prétendus « merveilleux » et paraissant extérieurs à nous, sont les émanations de la force psychique qui est en nous, qui est nous-même.

TROISIÈME PARTIE

LES MIETTES DES MORTS

CHAPITRE I

UNE VOYANTE AMÉRICAINE

UN NOUVEL ASPECT DE LA SURVIVANCE

Jusqu'ici ils semblent plutôt s'être envolés, s'être dissipés devant l'analyse, ces fantômes des morts, dont le spiritisme est plein. Qu'il s'agisse de maisons hantées, d'œuvres d'art médiumniques ou même de ces prodigieuses et géniales tables de Jersey, l'hypothèse d'une intervention extra-humaine est tout naturellement écartée; et à sa place s'offre solide, logique, aussi mystérieuse sans doute, mais d'un mystère plus positif, plus profond, auquel nous ont initié de préalables études [1], l'hypothèse d'une intervention « intra-humaine ».

Peut-être une certaine déception résultera,

[1] L'hypnotisme, la suggestion, les personnalités subconscientes.

pour les curieux superficiels et les imaginatifs, de ces conclusions, d'où les rêves d'un au-delà fictif sont écartés. Cependant, je tiens à déclarer que, même pour les croyants en un monde, invisible et intelligent, extérieur à l'humanité terrestre, il reste, après cette minutieuse critique, l'espoir d'une influence de même genre, cette fois plus lointaine, plus reculée, n'agissant plus du dehors, mais pouvant encore se manifester au moyen de ces forces « métapsychiques » de l'être vivant.

VIE SUBJECTIVE DES MORTS EN NOUS

Je dis *espoir* parce que je n'en sais rien, pas plus que personne au monde d'ailleurs ; il est impossible d'apporter en cette matière, d'après les faits, une négation ou une affirmation qui soit péremptoire. Nos énergies internes sont actionnées, mais par quoi, et par qui ? Par nous-même et par notre milieu ou par d'invisibles suggestionneurs qui nous inspireraient ? Il y a beaucoup de chance pour que ce soit seulement par nous et les vivants qui nous entourent.

Oui ; nous savons bien désormais que ces « esprits » — à supposer qu'ils existent et se préoccupent de ce qui se passe ici-bas, — ne sauraient agir que par nous et en nous, — et

non point indépendamment de nous, hors de nous, comme l'ont cru les spirites et les mystiques. Ils sont inséparables de nous-mêmes, ils sont nous encore ; ils n'ont d'existence accessible qu'en nous.

Que cette cause première soit l'âme des vivants ou l'influence des morts, agissant par notre âme, personne ne peut le vérifier : un voile infranchissable s'y oppose. Mais dans le vivant transparaît le mort, — surtout en certains organismes, accessibles à la désagrégation mentale, à la multiplication de la personnalité.

Nous allons aborder en cette troisième partie l'étude de quelques « sujets » étrangement affligés ou privilégiés. Ils se flattent de nous fournir des témoignages de l'identité de décédés, qui par leur canal se seraient manifestés à nous. Plusieurs années d'observation, d'expérimentation, et, je puis le dire, de méditation et de réflexion, m'ont amené aux conclusions qu'on va lire. Elles ne diffèrent pas essentiellement des principes que j'ai déjà formulés, — et les élargissent encore.

LA MORT TOTALE EST UNE ILLUSION

Oui, les morts, tant qu'il y aura des vivants, continueront à être présents au milieu de nous ; mais ce sera par l'intermédiaire des vivants eux-

mêmes. De même que nos corps sont le prolongement de leurs corps, nos âmes sont remplies aussi de leurs âmes ; nous leur devons toute l'existence, l'extérieure et l'intérieure. La mort, prise dans le sens de l'anéantissement complet, est donc une illusion.

Cette vérité, grave et réconfortante, nous pourrions l'oublier dans la fièvre des époques, qui se suivent en se transformant, et dans la multitude innombrable des humanités qui apparaissent avec des expressions rajeunies et différentes. Mais si l'on s'examine soi-même attentivement, et, surtout, si l'on prend garde à certains organismes particulièrement « transparents »[1], et que les spirites ont appelé des médiums, nous sommes bien forcés de reconnaître la présence assidue de ces absents, toujours efficace, quoique éloignée. Les défunts sont la grande réalité profonde et durable de l'humanité momentanée et qui s'écoule. Ceci, nul ne saurait le nier. Mais la personnalité elle-même des disparus, selon la faculté plastique des « automates psychologiques », peut jeter encore sa faible, sa vacillante, sa surprenante lueur, — et apparaître, comme en un excellent acteur apparaît le type qu'il représente. J'instste, pour qu'il n'y ait pas d'amphibologie sur ce point.

[1] Je veux dire que leur personnalité seconde apparait à travers les fissures et les ébranlements de leur moi normal.

LA MAISON ET LA PHYSIONOMIE D'UNE EXTATIQUE

La « Society for psychical research », en Angleterre, a eu la chance de tomber sur plusieurs excellents médiums, et, entre autres, Mrs Piper, susceptible de l'entraîner aux déductions les plus aventureuses.

Mrs Piper habite, non loin de Salem, une petite ville près de la mer où, vers 1692, une vingtaine de personnes furent condamnées à mort pour crime de magie. Cette fois, les sciences occultes n'ont pas porté malheur à la voyante, qui a autant et plus de séances qu'elle ne peut en donner, et qui reçoit pour sa peine à chaque « transe » dix dollars. Heures extraordinaires où elle dévêt sa personnalité et n'est plus que le porte-parole des « invisibles ». La gare de Salem est sans cesse envahie de visiteurs[1]. En hiver, un traîneau les attend pour les conduire à la petite maison de bois où habite la voyante. C'est une bourgeoise américaine, d'esprit cultivé et raisonnable, avec des goûts littéraires très classiques. Elle est blonde, a aujourd'hui une quarantaine d'années, et paraît déjà un peu épuisée

[1] Depuis, la S. for P. R. l'arrachant à ce métier, lui assura la vie matérielle, afin de se réserver ce merveilleux instrument.

par le sport psychologique; ses yeux sont inquiétants, aigus et fixes, comme chez certains sujets, quand ils ne sont pas somnolents et éteints. Sa transe, c'est-à-dire son profond sommeil magnétique, ne différerait pas beaucoup des phénomènes de cet ordre que nous avons pu observer en France.

Mrs Piper s'endort elle-même, sans magnétiseur; et ce procédé, qui permet généralement une clairvoyance plus étendue, est toujours accompagné de secousses plus énergiques. C'est à peu près ainsi que s' « entrançaient » Miss Florence Cook, l'ancien sujet de sir William Crookes, (aujourd'hui Mrs Corner) et Lina, avec qui j'expérimentai « l'extériorisation de la sensibilité » et les suggestions musicales.

LA TRANSE ET SES VISITEURS

Mrs Piper aime une certaine pénombre. Ayant revêtu une toilette commode, la lumière du dehors filtrant doucement par les volets clos, elle commence à se plaindre avec ces gémissements des parturitions physiques que le professeur Aksakoff, de Saint-Pétersbourg, dit avoir remarqués au moment des « matérialisations », que créait le médium Eglington. Enfin ses soupirs témoignent qu'elle a émigré dans un autre état

d'âme ; la voilà dans les profondeurs inconscientes du sommeil auto-magnétique[1]. Une autre personnalité paraît alors avoir supplanté la sienne ; et cette personnalité possède des dons divinatoires, entre en communication, s'il faut l'en croire, avec l'âme des morts chers aux assistants, quand même ces morts n'auraient jamais été connus de Mrs Piper.

Il arrive même que le défunt[2] s'introduise dans l'organisme du médium, parle par sa bouche ; que dis-je ! il peut se faire qu'il en vienne plusieurs à la fois, et je pense que ce n'est pas un spectacle banal que de reconnaître, dans le même corps dépossédé du moi conscient, jusqu'à trois entités nouvelles ; l'une envoie un message par la main gauche, l'autre par la droite, et la troisième parle, tandis que les deux autres écrivent. Alors vraiment l'hypothèse de la tromperie volontaire est difficile à accepter, car quelle comédienne pourrait sans se tromper, tenir trois rôles à la fois ?

[1] Dès 1898, par mes conférences à la *Société psychologique* et à la *Bodinière*, par mes articles au *Figaro*, au *Gaulois*, à l'*Eclair*, à la *Revue Encyclopédique*, (ils furent reproduits dans la presse entière) j'ai le premier en France, propagé, commenté, discuté le cas de cette voyante.

[2] Pour la facilité de l'élocution, je suppose comme admise l'hypothèse inexacte mais commode des spirites ; je dis « le défunt », ou « le mort », ou le nom du mort, pour désigner la sous-personnalité du médium.

PROCÈS-VERBAUX, DOCUMENTS ET DISCUSSIONS

Les procès-verbaux des séances remplissent plusieurs fascicules et renferment à peu près jusqu'ici plus de deux mille grandes pages de petit texte. J'ai mis beaucoup de temps à les déchiffrer et surtout à les classer, à les résumer et à en tirer des conclusions.

La méthode des doctes expérimentateurs pour observer ces phénomènes complexes et anormaux, est encore en formation et rencontre de graves difficultés. Leurs précautions minutieuses deviennent superflues; car le plus souvent ils laissent le médium conduire la séance ; mais leur scrupule de véracité, quoique peu efficace, mérite d'être loué. Tout se passe en conversations familières entre les assistants, le médium et les morts, en détails de vérification, en commentaires, en discussions. J'ai essayé, selon l'esprit français, de faire une synthèse succincte et claire, en triant dans cet amas énorme de notes.

M. RICHARD HODGSON « LA TERREUR DES MÉDIUMS » CONVERTI AU SPIRITUALISME PAR Mrs PIPER

J'ai conversé à Londres avec M. Richard Hodgson docteur en droit. C'est une intelligence posée,

calme, méticuleuse, un peu méfiante. Trop volontiers, il affirme que l'hypothèse d'une communication avec les morts est la seule satisfaisante et la moins absurde pour expliquer les récents phénomènes de Mrs Piper. Il m'a déclaré que la moindre apparence de fraude n'avait pu être relevée pendant plusieurs mois d'expérience. Médium unique qui ne triche pas ! « Elle a l'âme pure et simple d'un enfant », m'a-t-il dit. D'ailleurs, M. Hodgson n'a été qu'un des secrétaires de ces nombreuses séances, auxquelles ont assisté des centaines de personnes stupéfaites. Plusieurs savants notoires, tels que les professeurs Hyslop, James, Myers de Cambridge, Charles Richet, d'autres encore, les ont contrôlées.

Jusqu'alors, M. Hodgson avait été la terreur des médiums. C'est lui qui a porté à la « Société théosophique » le coup le plus redoutable, à propos d'une affaire de prestidigitation, accomplie dans les Indes par la famille Coulomb, et où Mme Blavatsky fut assez gravement compromise[1]. Eusapia Paladino ne trouva pas grâce devant lui. Le grand, le véritable, le seul médium devait venir d'Amérique. Et c'est Mrs Piper, la collaboratrice de M. Hodgson.

Aujourd'hui, le Dr Hodgson doit être, mieux

[1] Consulter les *proceedings* de la Société, passim.

pour « former la troupe ». Mais le Dr Phinuit ne l'entendit pas ainsi. Et il supplanta les autres personnages, qui durent concentrer tous leurs pouvoirs sur lui :

« Je n'ai pu découvrir aucune continuité de souvenirs, écrivait M. Hodgson, entre Phinuit et Mme Piper. Je crois que celle-ci ignore ce qui se passe pendant l'incarnation ; et Phinuit prétend être complétement étranger à ce que sait Mme Piper et aux incidents de sa vie ordinaire. Par exemple, en juin 1888, Mrs Piper fut effrayée par un coup de tonnerre subit. Quand Phinuit fut questionné à ce sujet, il parut n'en avoir aucune notion ; il s'industria même à deviner ce qui était arrivé. J'ai entendu Phinuit « barboter » et commettre des erreurs sur des points bien connus de Mrs Piper ».

UN MÉDIUM IMPECCABLE

Quoique ce soi-disant docteur lyonnais ne fût point très véridique, Mrs Piper en transe, contrôlée par lui ou non, arrivait sans indication préalable à deviner bien des faits, relatifs aux parents morts de ses visiteurs. M. Hodgson lui amena ses nombreux amis et connaissances, qui la plupart s'en revinrent abasourdis. Pourtant M. Hodgson se crut d'abord mystifié.

Tous les pièges furent tendus à la voyante; la police fut mise à ses trousses. Les observateurs, après sept à neuf ans d'enquête, durent reconnaître qu'elle était toujours aussi « pure et naïve qu'un enfant ».

Elle ne prenait de « tuyaux » chez personne.

PHINUIT, QUOIQUE SE DISANT LYONNAIS, N'EST QU'UN GASCON...

Cependant Phinuït ne put prouver son identité. Il donna même à ce propos les renseignements les plus notoirement faux et chercha, pour faire diversion, à s'attribuer d'autres noms. Il fallut admettre qu'il n'était que Mrs Piper elle-même, plongée dans un état particulier d'inconscience.

Quant aux séances, elles varièrent grandement en qualité. Parfois Phinuit n'avançait pas un fait qui ne fut vrai. Parfois aussi sa conversation ne montrait pas un éclair de réel savoir; et il pêchait des assertions plus ou moins à l'aveuglette. On essaya de l'hypnotisme qui n'a jamais réussi complètement avec Mme Piper. Le professeur James n'obtint que des demi-résultats.

Il y eut souvent une différence marquée entre

les premières minutes de l' « incarnation[1] » et le reste de la séance. D'après le professeur Myers de Cambridge, l'important était débité au début ; le reste s'affadissait en vagues généralités, en répétitions, en rêveries. Phinuit se déclarait le « facteur rural » des esprits, le porteur de leurs messages. Et il disait ne se souvenir de ces commissions que « quelques minutes après son entrée dans le médium ». Néanmoins, il ne savait s'en aller, qu'une fois son « budget » épuisé.

Il semble qu'il y ait là, comme d'ailleurs en tous les autres efforts de l'intelligence, l'affaiblissement lent d'une énergie mentale, qui dure tant que l'impulsion originelle ne se perd pas dans l'incohérence. Ces faits démontraient surtout la délicatesse et l'extension des facultés télépathiques ou clairvoyantes du sujet. Rien qui donnât jusqu'ici à l'hypothèse spirite une grande force. Tout devait se compliquer avec le nouveau personnage qui entra en lice, devint le grand favori et arriva même à supplanter Phinuit. Ce personnage-là se disait l'esprit d'un mort bien connu de la « Society for psychical research », dont il fut un membre honorable pendant sa vie.

[1] Ce terme d' « incarnation » désigne en spiritisme l'état d'un médium, en qui un « esprit » serait descendu.

Il s'appelait Georges Pellew[1]. Jamais « revenant » n'excita une telle curiosité et ne fut tenu pour authentique par autant de professeurs éminents[2].

[1] Par discrétion, les *Proceedings* le désignent sous le pseudonyme de Georges Pelham et abréviativement G. P.

[2] Les poètes aussi et en somme la plupart de ceux qui connurent le vivant. Stuart Mérill, qui fut un ami de G. P., m'a écrit à deux reprises que le caractère du mort était fidèlement reproduit par les discours du *revenant* que j'avais cités.

CHAPITRE II

LES AVENTURES D'UN REVENANT

UN DÉFUNT BIEN VIVANT

En 1892 ce jeune homme mourut. Il n'avait que trente-deux ans. Jurisconsulte de profession, il s'était consacré par goût à la littérature et à la philosophie. Il avait publié deux livres très appréciés, et il laissa un certain nombre de manuscrits. Sa mort, probablement instantanée, fut la suite d'un accident[1].

Cinq semaines après, Mrs Piper dit à Hodgson : « Votre ami Georges Pellew a quelque chose à vous dire ! » Et Georges parla, bien entendu par la bouche du médium. Il raconta qu'il avait oublié dans sa chambre, au fond d'un petit meuble, quelques lettres qui le tracassaient. A tout prix, il ne voulait pas que sa famille y jetât les yeux, et il priait son camarade Hodgson de faire disparaître cette correspondance. Hodgson, incrédule, n'en fit rien. Mal lui en prit. Avant

[1] D'après la théorie spirite, les morts qui « reviennent » le plus volontiers sont ceux qui succombent tragiquement et n'ont pas achevé leur « curriculum vitæ ».

un mois, il reçut une lettre éplorée des parents de Georges. Ils avaient trouvé les lettres en question, dont l'existence n'était connue auparavant que du mort...

Ces détails, qui m'ont été racontés par M. Hodgson lui-même, ne se retrouvent pas dans les proceedings de la société. Ils expliquent par l'étrangeté vérifiée d'un premier fait intime, l'acharnement avec lequel M. Hodgson et ses associés ont continué de longues et délicates expériences.

Je voudrais faire le portrait psychologique du plus « vivant » des morts. J'ai là sous les yeux les comptes rendus sténographiés de cinq à six cents séances ; et le personnage s'enlève vif, sans rien de triste ni de vague, avec la netteté de son caractère primesautier, qu'allègrement il traite lui-même « d'excentrique ». Il ne ressemble pas à ses autres camarades de l'au-delà, qui viennent aussi parler par la bouche de Mrs Piper endormie. Il est gai, déluré, parfois railleur ou d'un ironique sans-gêne digne d'un brave citoyen de New-York.

LE MORT PARLE...

A peine est-il descendu dans le cerveau de Mrs Piper qu'il demande à être mis en commu-

nication avec d'anciens et intimes amis, M. James Howard et sa femme. Il s'exprime délibérément.

« Est-ce vous, Jim ? Parlez-moi vite. Je ne suis pas mort. Je suis terriblement content de vous voir. Ne pouvez-vous pas me voir aussi ? — M'entendez-vous ? Envoyez mes tendresses à mon père, et dites-lui que je voudrais le voir. Je suis heureux ici, et encore plus depuis que je m'aperçois que je puis communiquer avec vous. Je plains ces gens qui ne peuvent parler... Je veux que vous sachiez combien je pense à vous. J'ai parlé à J. de certaines lettres. J'ai laissé mes livres et mes papiers terriblement embrouillés. Vous ne m'en voudrez pas pour cela ?

M. H. — Que faites-vous, Georges, là où vous êtes ?

G. P. — Je ne suis guère en état de faire grand'chose Je m'éveille seulement à la réalité de la vie après la mort. C'était comme des ténèbres. Je ne pouvais rien distinguer d'abord. Les heures les plus sombres sont juste avant l'aurore, vous savez, Jim. J'étais étourdi, embarrassé. J'aurai une occupation bientôt.

Il est nécessaire de s'arrêter un instant sur cette petite phrase : « J'aurai une occupation bientôt, » que le mort prononce avec la désinvolture d'un jeune stagiaire à qui va être confié un poste important. En vérité Georges Pellew semblait prévoir que ses communications avec ses anciens amis de la terre par l'intermédiaire de Mrs Piper devraient cesser un jour. Ce qui arriva

au bout d'un certain temps, comme si, sa mission terminée, le revenant passait à d'autres emplois, ou plutôt comme si le médium avait épuisé le thème de son rêve.

MESSAGES TÉLÉPHONIQUES DE L'AU-DELA

Mais laissons la parole au mort !

« Maintenant je puis vous voir, mes amis, je vous entends. Je peux distinguer vos voix, Jim, avec votre accent et vos articulations spéciales. Mais elle résonne comme une grosse caisse profonde. La mienne vous semblerait un tout petit murmure.

M. P. — Notre conversation alors a quelque chose du téléphone ?

G. P. — Oui.

M. H. — Ne fûtes-vous pas surpris de vous retrouver vivant ?

G. P. — Si, parfaitement. Grandement surpris. Je ne croyais pas en la vie future. C'était au-dessus de ma puissance de raisonnement. Maintenant, c'est pour moi clair comme le jour. Nous avons un fac-similé astral du corps matériel... Jim, qu'est-ce que vous écrivez maintenant ?

M. H. — Rien d'important.

G. P. — Pourquoi n'écrivez-vous pas sur tout ceci?

M. H. Je le voudrais bien, mais l'expression de mon opinion n' aurait pas assez de poids. Il me faut des faits.

G. P. — Je vous en donnerai à vous et à Hodgson, s'il s'intéresse toujours à ces choses.

M. H. — La possibilité de communication sera-t-elle généralement reconnue ?

G. P. — Sûrement. On finira par là. Les gens encore dans le corps matériel sauront tout cela avec le temps. Et tout le monde aura le moyen de communiquer... C'est seulement une question de temps.

Je voudrais que tous les camarades sussent ce qui me concerne. Nous, les garçons excentriques, nous sommes toujours mal compris dans la vie. J'étais sujet à des accès de découragement. Je n'en ai plus maintenant. Je suis heureux. Je veux que mon père sache tout cela. Mais il sera dur à convaincre. Ma mère croira plus facilement...

. . . .

G. P. — Eh bien Hodgson ! Il n'y a pas de mort, qu'est-ce que vous en pensez ?

M. H. — Vous rappelez-vous notre conversation, quand je vous développais mon hypothèse au sujet d'une base physique de la vie future ?

G. P. — Oui, je m'en suis moqué :

M. H. — Cela n'a pas été jusque-là, mais vous n'acceptiez pas mon opinion.

G. P. — Non, non, j'en riais !

M. H. — Est-ce du genre de corps que je suggérais, le corps éthéré.

G. P. — Éthérisé... et éthéré : vous aviez raison.

LE REVENANT FIDÈLE AUX PROMESSES DU « VIF »

Hodgson explique aux expérimentateurs que Pellew et lui avaient discuté ensemble autrefois sur l'hypothèse d'une enveloppe plus subtile,

composée d'éther. Elle serait insérée dans le corps grossier, pourrait lui survivre, resterait en relation avec la personnalité humaine[1]. Tous deux eurent encore de très longs entretiens sur la possibilité de la vie future. Georges Pellew, que dorénavant, pour faciliter le travail, nous appellerons G. P., maintenait que la vie future n'était pas seulement impossible à établir, mais à concevoir. Hodgson affirmait au contraire que cette hypothèse était au moins concevable. Comment trancher la question? G. P. promit en souriant que, s'il mourait le premier et continuait cependant à exister d'une autre manière, il en donnerait les preuves et rendrait les choses vivantes, *would make things lively*. Promesse platonique ; car Pellew n'avait aucune confiance en les manifestations posthumes. Quatre ans avant sa mort, il avait assisté à une séance de Mrs Piper arrangée par le « comité des phénomènes médiumniques ». Le nom des assistants fut soigneusement caché par le comité. Et il est à peu près sûr qu'alors Mme Piper ignora à qui elle avait eu affaire. Pellew, sortit de la séance sans être convaincu.

[1] C'est là, on le sait, la thèse des spirites et des occultistes.

G. P. CONVAINC DE SA SURVIVANCE SON PÈRE ET SA MÈRE

Le langage entrecoupé et en effet téléphonique du revenant G. P., j'ai tenu à en livrer des spécimens, afin qu'on se fit par soi-même une idée de ces rêves d'une inspirée qui purent passer pour le réel langage d'un absent. Langage heurté, hésitant, décousu. Le mieux est de citer plusieurs de ces conversations ou de ces témoignages, avant de tirer une conclusion quelconque. Ici les exemples valent mieux que la théorie.

En homme qui a gardé l'habitude de transcrire ses impressions, Georges Pellew tourmente ses amis, Hodgson surtout, pour qu'on cite son cas et qu'on raconte son histoire. Il promet tous les faits que l'on voudra. Il débute par obliger son père et sa mère à reconnaître son authenticité. Et cela par de menus détails tout intimes souvent vérifiés, — non par de grandes paroles creuses :

— J'ai vu ma mère brosser mes habits ; elle a retiré mes boutons de manchettes d'une petite boîte et les a donnés à mon père. Je l'ai vu les envoyer à J. H... Ma mère a rangé mes papiers dans une boîte en fer... Mon père a pris une photographie et l'a portée à un photographe de Washington pour la copier, etc., etc...

Tout est exact, jusqu'au détail de la photographie, qui fut « copiée » en effet et non agrandie. Parfois, ce mort a meilleure mémoire que les vivants. Ce qu'il avance, on le dément; il persiste, et on constate plus tard que c'est lui qui a raison...

« Tous ces faits, proclame Mme Pellew mère, sont inexplicables par une autre supposition que l'intervention directe de mon fils. » Les mères sont toujours prêtes à croire à la survivance d'un enfant cher et disparu.

Quant au père de Georges Pellew, il répondit à M. Howard : « Ce que vous avez écrit à ma femme suscite notre étonnement et des réflexions incessantes. La clairvoyance qui permet à notre pauvre Georges de surprendre les actions de ses amis restés sur terre, par un procédé incompréhensible, nous émerveille. Nos idées préconçues au sujet de la vie future ont reçu un rude choc! »

RÉVÉLATIONS EXTRAORDINAIRES, MINUTIEUSES ET COMIQUES

G. P. reconnaît trente de ses amis. Il a des étonnements typiques, par exemple à propos d'une jeune fille qui a beaucoup grandi en effet depuis qu'il ne l'a vue. A une autre qui raclait détestablement du violon, il dit avec une franchise

qui froisse la mère de la demoiselle (le procès-verbal en témoigne) : « C'était horrible de vous entendre jouer! »

Une de ses jeunes amies, miss Evelyn, le questionne. Georges répond : « Je ne vous ferai plus enrager, maintenant que je suis mort. » Et les assistants sourient, se rappelant la manie qu'avait Pellew de taquiner cette enfant!

Une lettre, écrite par la mère de Georges, est tenue à la main par l'une des assistantes, de façon à ce qu'il soit impossible au médium de la lire. Georges déchiffre la lettre pourtant et ne se trompe que sur un seul mot à propos d'une villa qu'il place sur l'Hudson quand elle est sur le Potomac.

Il n'a pas toutefois une notion exacte du temps. D'ailleurs, depuis Allan Kardec, tous les spirites avaient constaté cette lacune des « esprits ». (Je le crois bien !)

L'avenir aussi lui est fermé ; ce qui prouve que Mrs Piper dans cet état de transe ne jouit pas de la faculté des pressentiments.

Souvent, après de longues erreurs, G. P. fait un effort et donne la réponse juste. On dirait qu'après s'être reposé il comprend mieux[1].

[1] Comme ces mêmes détails démontrent que le travail est accompli par le médium.

PLATON EST LE PHILOSOPHE ADOPTÉ PAR L' « AU-DELA »

Bien des fois il s'est trompé dans ses prédictions ou dans les essais qu'il fait pour retrouver les objets perdus. Il commet même des erreurs qu'il n'eût jamais commises de son vivant. Et comme on lui en fait l'observation, il répond, non sans subtilité :

« Je ne suis pas moins intelligent maintenant qu'autrefois. J'ai plus de clarté sur tous les points que lorsque j'étais enfermé dans le corps. Pour entrer en communication avec vous, il nous faut pénétrer dans votre sphère. Voici pourquoi nous faisons des erreurs et des confusions, comme vous dites. Il me semble que tout bourdonne autour de moi, *et que je dois ramper à l'intérieur d'une ruche énorme*.

Souvenez-vous que nous gardons et aimons toujours nos amis restés dans la vie du rêve, votre vie.....

... Elle nous attirera aussi longtemps que nous aurons des amis endormis dans le monde matériel... Vous nous semblez enfermés dans une prison et comme endormis ».

Ne faut-il pas s'arrêter ici pour remarquer comme G. P. est devenu après sa mort, platonicien ? (En d'autres communications, G. P. appelle d'ailleurs Platon « grand philosophe », et Socrate « grand médium[1] ».)

[1] G. P. a maintenant les opinions métaphysiques du médium lui-même ou des assistants.

Vous rappelez-vous la comparaison devenue classique des prisonniers enfermés depuis leur naissance et pour la vie dans une caverne, les yeux tournés vers le mur où se reflètent les images de la vie extérieure? Ils n'ont vu que des ombres. C'est seulement quand ils peuvent tourner la tête, c'est-à-dire après leur mort, qu'ils aperçoivent des réalités. Dans le *Phédon*, Platon parle encore de l'âme comme étant « étourdie » et « grisée » par le corps. Dans les mystères orphiques, l'homme vivant est appelé « le mort », et le corps « le sépulcre ».

LES « ESPRITS » EXPLIQUENT EUX-MÊMES COMMENT ET POURQUOI ILS SE SERVENT DE MÉDIUMS POUR COMMUNIQUER AVEC LA TERRE

En somme, G. P. n'est pas fâché d'être dans l'autre monde. « Quand j'ai constaté que je vivais encore, j'ai sauté de joie! » Et plus loin : « Dites-leur que je ne suis pas mort, et que je voudrais les savoir aussi heureux que moi. Il n'y a pas lieu de « renverser le gril » (*Kicking up a broil over nothing* « on sort du corps et tout est dit! »

Il explique clairement sa nouvelle manière de communiquer avec ses amis de la terre.

— La pensée existe, dit-il, sans le corps ; elle continue à vivre quand il est dispersé. Elle est même plus libre ; mais, comme tout de même il faut un cer-

veau pour s'exprimer, un médium devient nécessaire. L'esprit du médium s'en va, laisse son cerveau vide ; alors, moi ou un autre, nous venons et prenons possession du cerveau.

Phinuit, à son tour, exprime en des termes encore plus pittoresques la situation respective des vivants et des morts au moment du message spirite.

« Il y a un pouvoir infini au-dessus de nous, Lodge, croyez-y fermement, un pouvoir infini et merveilleux. Un médium est pour nous comme une sphère lumineuse. Vous autres, vous êtes pour nous aussi obscurs et aussi matériels que possible ; mais nous trouvons de temps en temps quelques-unes de ces lumières. C'est comme une suite d'appartements obscurs, avec quelques bougies à une extrémité. Naturellement ce sont là des comparaisons pour me faire comprendre ; quand vous avez besoin d'une lampe vous vous en servez ; votre travail fini vous l'éteignez. Les médiums sont comme les fenêtres à travers lesquelles on regarde. Lodge, c'est une énigme. — Ç'en est une pour nous aussi, bien que nous comprenions mieux que vous. »

La simplicité de cette théorie ne saurait satisfaire les psycho-physiologistes modernes. Du moins tout semble se passer superficiellement comme le supposent G. P. ou Phinuit.

ENCOMBREMENT « D'ESPRITS » ET COMMÉRAGES

En effet, le corps dépossédé de Mrs Piper est saisi par des forces multiples et différentes. Je l'ai dit, il arrive par exemple qu'un « esprit » s'empare de la main droite de ce médium, un de la gauche (chaque main écrit en même temps un message différent); et qu'un troisième invisible s'exprime par la voix. Il faut se pencher soit vers la main, soit vers l'oreille, selon que l'on veut se faire entendre de tel « esprit » ou de tel autre. C'est Phinuit, le soi-disant médecin lyonnais, qui, généralement, conduit la troupe, même du temps de Pellew.

Parfois, sur cette scène encombrée, — j'appelle ainsi le médium endormi, — se précipitent des personnages de l'Invisible, trop impétueux et trop loquaces. C'est une cacophonie, un mélange de mots et d'idées, où il devient impossible de se retrouver. Les lettres qu'écrivent ces morts bien vivants, trop vivants même, sont morcelées, saccadées, interrompues, parfois illisibles, comme si, là-bas, ils étaient redevenus des écoliers brouillons et impatients. On dirait encore ces communications du téléphone, où plusieurs voix s'entre-croisent, ou bien des dépêches qui se chevaucheraient l'une l'autre dans l'alphabet morse. Parfois même ils se querellent amicalement. Ils

ne s'en tiennent pas, comme les esprits d'Allan Kardec, qui sont « vieux jeu », au langage pompeux des métaphysiques. La plupart du temps, ils sont bien « Américains », abondent en vues pratiques. Il y a des potins dans leur monde comme dans le nôtre. Georges Pellew, à un moment donné, « débine » son camarade de l'au-delà, Phinuit, qui, cependant, fut son introducteur dans ce monde qu'il avait quitté... Décidément, la jalousie, elle aussi, est plus forte que la mort...

— Je ne crois pas, écrit G. P. aux consultants, que vous deviez beaucoup demander à Phinuit maintenant. Il est porté à essayer trop de projets à la fois et il s'imagine entendre des choses qui ne sont pas à sa portée. C'est un bon camarade, mais il exagère un peu quand il est sombre. Ne lui dites pas que je vous l'ai dit...

ALTERNATIVES DE LUMIÈRE ET D'ERREUR

Parfois Georges Pellew apporte des révélations foudroyantes et qui annihilent tous les doutes. A la première séance, M. Hodgson lui demande de rappeler quelques-uns des souvenirs qu'eux deux seuls possédaient en commun. Georges Pellew écrit par la main de Mrs Piper, sur une feuille du block-notes, sa communication, en tête de laquelle il met : *Private*. Il détache la feuille et

la tend à M. Hodgson, qui en est tellement saisi qu'il tombe des nues. Georges Pellew aime d'ailleurs à faire allusion à d'intimes souvenirs d'enfance. Il rappelle à sa sœur que son violon, quand elle l'étudiait, le mettait hors de lui. M. X. avait l'habitude de fumer après chaque repas : « Allons, dit-il, prenez votre longue pipe. »

M[rs] Piper ne s'en est pas tenue là, malheureureusement ; et elle est tombée dans les pièges que lui tendait son propre inconscient. En état de transe, elle se crut en communication avec Stainton Mosès, l'Allan Kardec anglo-saxon et avec les esprits qui le conseillaient pendant sa vie.

Imperator, le principal de ces émissaires de l'au-delà, promit de « réparer la machine » qui s'était sans doute à l'usage un peu encrassée. Mais avec des aides *Rector* et *Prudens* (deux appellations qui, en la circonstance, ne tinrent guère ce qu'elles promettaient), il fabriqua une maladroite imposture.

Voici comment.

Stainton vivant avait confié à Myers, — et à lui seul — les noms véritables que, selon leur propre dire, ces personnages, voilés sous des pseudonymes, auraient portés pendant leur vie terrestre. Or, le Stainton Mosès, l'Imperator, le

Rector, le Prudens de Mrs Piper questionnés à ce sujet en Amérique, — tandis que Myers était en Angleterre, — se flattèrent de révéler ces noms. Non seulement ils ne le purent; mais, prétendant les fournir, ils mentirent et en donnèrent de tout différents.

Comment ne pas reconnaître, cette fois encore, les illusions de la personnalité seconde, alors que la sincérité du médium ne fait aucun doute?

POPULARITÉ DE Mrs PIPER

Mrs Piper se rattrapa avec le professeur Hyslop. Elle évoqua avec tant de vraisemblance, les parents défunts et particulièrement le père de l'expérimentateur que celui-ci déclara préférer à toute autre hypothèse, la plus simple à son avis, c'est-à-dire l'intervention directe des esprits. Il est vrai que le professeur, présent aux séances, pouvait fournir à la clairvoyance du médium toutes les ressources de la suggestion mentale et de la télépathie.

C'est par centaines que des visiteurs importants affluèrent chez Mrs Piper, en Angleterre comme en Amérique, — car « la Société des recherches psychiques » la fit venir à Londres pour l'observer. Souvent, comme pour écarter la supposition d'une transmission de pensée, ce

CHAPITRE III

POUR EXPLIQUER LE CAS DE Mrs PIPER

HOMO DUPLEX, FÉMINA MULTIPLEX

Nous n'ignorons plus maintenant les étranges dédoublements de notre personnalité. *Homo duplex*, disaient les anciens philosophes. Et les psychologues modernes le démontrent par l'hypnotisme et la suggestion. Là où des spiritualistes fanatiques veulent voir l'intervention d'une personnalité étrangère issue de l'au-delà, nous savons très bien qu'il y a seulement manifestation du médium encore, mais à l'état inconscient. Cet inconscient opère en nous par les rêves, les pressentiments, le somnambulisme. C'est la partie de nous-même, la plus importante peut-être; seulement, comme son nom l'indique, (mal d'ailleurs) « l'inconscient » échappe à notre jugement et à notre volonté, et peut faire illusion à un observateur ignorant. En effet, par un amour fatal du romanesque, cette personnalité mystérieuse enfouie en nous se plaît à faire croire qu'elle n'est pas « nous » et s'octroie des titres

d' « ange », de « démon » ou de « défunt ». C'est le jeu habituel des rêves où passent volontiers des personnages inexistants et fantastiques, c'est la magie naturelle de l'imagination et du rêve.

Cette façon d'expliquer les mystérieux visiteurs de Mrs Piper — nous y reviendrons plus tard en la complétant par la suggestion mentale et la télépathie, — ne saurait satisfaire ceux qui sont épris avant tout du merveilleux et les « spiritualistes » militants. Ils préfèrent, ils exigent l'intervention d'intelligences, comme ils disent, « désincarnées ». Laissons-les à leurs erreurs, s'ils s'y entêtent. Il serait insensé de les partager; il est utile de les exposer pour les anéantir.

LA SURVIVANCE ET LA REVENUE

Nous connaissons déjà la théorie de l'« esprit[1] » lui-même pour expliquer sa présence. Il faut la rappeler, car elle a son importance, en tant que théorie, bien entendu. Elle s'oppose au matérialisme. Matérialisme et spiritualisme d'ailleurs ne sont plus que des ombres du passé philosophique. Le *monisme* leur a succédé, — c'est-à-

[1] Quand je dis « esprit », je veux dire simplement et plus brièvement la personnalité, quelle que soit sa nature, qui se manifeste pendant que Mrs Piper entre en transe.

dire l'unité de la substance, ayant deux aspects, l'un psychique, l'autre physique.

« La pensée existe, dit G. P. avec une puérilité solennelle, sans la substance matérielle, et n'en dépend nullement, elle continue à exister, même après l'annihilation du corps. L'Ego fait un avec la pensée. L'Ego, débarrassé de l'organisme matériel, existe comme auparavant, mais plus libre. » Ainsi pensait déjà l'antique spiritualisme.

Pour se manifester aux vivants, l'Ego spirituel doit chercher, afin de remplacer son corps dispersé dans la nature, le corps vide d'un médium. Il s'habitue parfois difficilement à cette auberge, n'y a pas souvent ses aises. Et voilà pourquoi les communications sont embrouillées.

Telle est, pour expliquer les phénomènes médiumnimiques, l'hypothèse des « esprits », développée par eux-mêmes. Mais j'ai hâte d'énumérer les théories plus en rapport avec les idées en cours et les axiômes scientifiques ?

Il y en a un certain nombre. D'abord la fraude.

LES TRUCS CONSCIENTS ET INCONSCIENTS

Une femme, très rusée, bien renseignée, sait vous faire dire ce que vous allez justement lui demander; elle possède en plus cet art inné

de la comédienne, lui permettant de jouer la pythonisse. Enfin nous pouvons supposer tous les moyens illégitimes de se faire passer pour médium.

Il y a encore les trucs inconscients. Les sujets hypnotiques modernes nous montrent comment il est possible, sous l'influence d'une suggestion, ou d'une autosuggestion, de prendre, sans croire mentir pour cela, les attitudes extérieures et les façons de s'exprimer d'un individu. La professionnelle peut donc nous donner le change, pendant quelque temps du moins, surtout si elle opère avec des personnes crédules *à priori* et dont la naïveté s'offre à être trompée.

Tel pourrait être, tel n'est point le cas de M[rs] Piper. On la fait surveiller ; on lui tend des pièges ; on l'observe pendant plus de dix ans, en Amérique et en Angleterre. Rien ne permet de la soupçonner. Son sommeil est véridique. Les globes oculaires restent révulsés pendant toutes les séances qui sont épuisantes. Certains phénomènes somatiques ne peuvent être que très difficilement simulés.

Plusieurs personnalités évoquées « contrôlent », possèdent à la fois le médium, qui écrit sans regarder et s'entretient avec une autre personne. Ceci non plus ne saurait guère être joué.

L'explication par la fraude volontaire doit être

écartée. Tous les observateurs, le professeur Lud, le professeur William James, le professeur Lodge et M. Myers sont d'accord avec MM. Hodgson et Hyslop, pour certifier la sincérité d'abord, les capacités « métapsychiques » de M[rs] Piper ensuite.

LE SUBCONSCIENT OU LE SUBLIMINAL SELF (MULTIPLICITÉ DU MOI)

L'autre hypothèse, c'est qu'une seconde personnalité, une personnalité inconsciente, « subconsciente », « subliminale », selon qu'on prend les termes de M. Pierre Janet ou de M. Myers, succède à la personnalité ordinaire.

Sans cesse je reviens à cette explication qui on le sait est la mienne, mais élargie et complétée. En effet, si on l'étudie de près, on s'aperçoit que notre moi est multiple. M. Hodgson use d'une comparaison excellente, lorsqu'il nous dit que le moi ressemble à ces étoiles fixes, qui, lorsqu'on emploie le télescope, se décomposent en plusieurs étoiles. Dans le cas de M[rs] Piper, on pourrait supposer que la transe annihile la personnalité quotidienne, la plus commune. D'autres personnalités, plus subtiles, se lèvent du fond de son être, pour entrer en scène et prendre en M[rs] Piper la place de M[rs] Piper.

A elle seule, cette théorie parut suffisante

tant qu'il ne s'était agi que de Phinuit et de quelques autres comparses. Mais G. P. donne des preuves tellement spontanées et imprévues d'une personnalité, identique à celle qu'il était pendant sa vie, que l'opinion des observateurs fut ébranlée. La supposition d'une deuxième ou troisième personnalité de M[rs] Piper, croyant ou voulant être Georges Pellew, leur apparut trop étroite pour y faire entrer tous les phénomènes ; on admit la réalité d'une intervention extraterrestre. Erreur. D'autres forces, mais toutes humaines, sont en activité.

TÉLÉPATHIE AVEC LES VIVANTS

Autre hypothèse ; ou plutôt donnons à celle de la multiplicité du moi et des prérogatives de l'inconscient toute son extension. Nous n'ignorons plus maintenant la puissance de la suggestion verbale ou muette, ni la possibilité d'envoyer par télépathie à distance des images mentales et des pensées. On pourrait donc insinuer qu'il y a eu, de la part des amis présents ou lointains de Georges Pellew, suggestion rapprochée ou à distance. La deuxième personnalité du médium, si passive et si vibrante, a recueilli tous ces renseignements épars, d'une façon aussi rapide que la pensée. Elle a reconstruit avec ces documents la physionomie du mort.

Ce phénomène ressemble à l'intuition d'un historien, d'un Michelet par exemple, retrouvant par l'accumulation et l'agencement de détails biographiques, épars dans des livres ou dans des souvenirs, l'âme d'un héros ou simplement d'un personnage politique. Avec cette différence capitale pourtant que le médium agit inconsciemment et involontairement. J'avoue que, pour ma part, l'hypothèse de la deuxième personnalité avec des pouvoirs supra-normaux, jointe à la suggestion mentale et à la télépathie qui sont indéniables, me satisfait assez.

Cependant M. Hodgson fait quelques objections.

LE GÉNIE DE M[rs] PIPER

D'après cet avocat des « esprits », certaines révélations affectent un sentiment de moralité plus élevé, une tendance plus noble, faisant espérer qu'elles émanent d'intelligences, « mieux dégagées de la matière », que les assistants et leurs amis...

Je répondrai que jamais les plus belles révélations de M[rs] Piper ne dépassent les inspirations des philosophes et des poètes illustres, qui cependant ne tirent leurs phrases et leurs pensées que de leur propre fond. Les grands hommes pendant leur vie sont très supérieurs dans leurs

œuvres aux meilleures « communications » des soi-disant grands hommes après leur mort. Je ne connais qu'un seul cas, où il semble que l'œuvre médiumnimique parfois l'emporte ; ce sont « les Tables de Jersey ». Mais Hugo était là ; avec son rayonnement personnel.

Enfin, — et à l'aspect du phénomène cette objection dernière prend une certaine valeur, — ces « esprits », différents les uns des autres, ont quelque chose de « personnel » et de « vivant » que l'on sent, qui nous domine, et qu'il est difficile de rayer d'un trait de plume ou d'un raisonnement.

M. Hodgson en arrive à cette thèse, que nous avons formulée tout d'abord, en nous servant des paroles de G. P., et qu'il résume comme suit :

« Il peut très bien exister quelque communication, même à titre seulement partiel et fragmentaire, avec l'entité et la personnalité des morts. Je suis désormais pleinement convaincu que de telles communications existent actuellement, à l'aide des transes de Mrs Piper. »
RICHARD HODGSON.

Une déclaration à peu près semblable a été signée par la majorité des expérimentateurs. Il est impossible de n'en pas tenir compte à l'éloge de la puissance de « vraisemblance », que possède cette « clairvoyante ».

Pour ma part, j'en conclus que Mrs Piper possède une espèce de génie personnel. Elle est, au milieu des autres médiums comme une princesse parmi des servantes ; elle les domine, et ce qui vient d'elle porte un cachet d'authenticité et d'inspiration, tout à fait exceptionnel.

L'OMBRE PAÏENNE

Si l'on consent à admettre les expériences dont je viens de parler, quelque chose de nos amis disparus demeurerait véritablement autour de nous, comme l'arome d'une fleur persiste assez longtemps encore dans une chambre, quand nous avons arraché et détruit ses pétales.

Ce serait la IIIe partie de ce livre, comme le dit le titre de ce chapitre, les « miettes des morts ». L'ombre païenne, cette demi-réalité aurait encore des raisons d'être et, à travers la transe des médiums, nous discernerions son fugitif reflet; mais il ne s'agit que des souvenirs laissés par le défunt dans la mémoire consciente et inconsciente de ceux qui l'ont connu. Ces documents sont dramatisés par un comédien ou une comédienne — sincère parfois mais suggéré.

CHAPITRE IV

UN CHAPELET DE VOYANTES

Mlles COUESDON, Adèle MAGINOT, Louise LATEAU, la voyante de PREVORST, les démoniaques CANTIANILLE et Marie BLIN, Mrs D'ESPÉRANCE, MOLLIE FLANCHER et sa sextuple conscience, Etc.

TEL CREDO, TEL FANTÔME

Le cas de Mrs Piper n'est pas isolé, mais il est typique et mieux étudié. J'ai connu personnellement un certain nombre de voyants et de voyantes, j'ai étudié soigneusement la vie et les œuvres des autres que je n'ai pu approcher. Leur « travail » est à peu près le même, démontrant la réalité, trouble encore, des facultés surnormales, que tout être possède et développe à des degrés divers, — jamais d'une façon péremptoire l'influence « d'esprits désincarnés ».

Si je me détache des théoriciens pour qui la simulation et l'hystérie sont les seules solutions, je ne puis me rallier aux spirites. Ils affirment que le phénomène est dû aux morts ; mais, je le répète, ces entités quand elles ne sont pas selon toute évidence les illusions d'une imagination

exaltée, ne nous donnent que « les miettes » de leur vie terrestre, et l'ombre en quelque sorte qu'elles ont laissée sous la forme de souvenirs dans le cerveau de leurs parents ou de leurs amis. Ce qui reste certain et solide, c'est l'étrange faculté du médium pour recueillir, vivifier, concentrer, personnaliser ces résidus épars, — et c'est aussi quelques faits de pressentiments, de divination, assez rares, mais indéniables.

D'ailleurs, le médium, s'il n'a pas les mêmes croyances que les spirites, imagine correspondre avec des personnalités de l'invisible, qui ne sont plus des morts.

Les pythonisses, les sibylles, les pythies, ces médiums de l'antiquité, croyaient être inspirées par le dieu du temple auquel elles étaient attachées ; dans les couvents chrétiens les extatiques conversaient avec le Christ, la Vierge, les anges et les démons. Au moyen âge, où Satan est à la mode, c'est lui qui hante les sorcières des sabbats. Les apparitions et les révélations, dans les pays où d'autres religions que la nôtre dominent, sont attribuées aux dieux, aux messies, aux mystérieuses influences qui peuplent leurs cieux ou leurs enfers. Même de nos jours et chez nous, les visionnaires font varier, selon leur credo, la qualité et l'identité de leurs fantômes.

M[lle] Couesdon, aujourd'hui presque oubliée

malgré ses succès populaires comparables à ceux de Mrs Piper, était sans doute sincère en se croyant insufflée non par un défunt, mais par un ange. Son dédoublement de personnalité, (M. Charles Richet l'analysa avec beaucoup de finesse)[1] même par son origine qui fut, je l'ai dit, une « contagion psychique », rappelle le cas de Mrs Piper. Mais, comme elle vivait dans un milieu catholique et royaliste où l'exemple de Jeanne d'Arc revenait souvent, et où le spiritisme était considéré comme une hérésie, elle fit endosser à l'ange Gabriel ses éjaculations mal versifiées. Celui-ci ne me semble pas moins de la même famille imaginaire et subconsciente que le Dr Phinuit, avec cette nuance qu'il se targuait beaucoup de prophétisme[2].

CAHAGNET ET ADÈLE MAGINOT OU « LES ARCANES DE LA VIE FUTURE DÉVOILÉE »

Il est assez périlleux de se fier à des pythonisses professionnelles ; car où il y a métier et gain, donc obligation de satisfaire le client à heure fixe, comment la fraude ne deviendrait-elle pas nécessaire? Celui qui voudra construire une théorie d'après les agissements de ces

[1] *Revue scientifique.*

[2] Je traiterai de cette clairvoyance spéciale, le prophétisme, dans un autre livre : *Les Cryptes de l'âme.*

trafiquantes, bâtit sur le sable. Telle est la critique qu'il faut bien adresser au dernier chapitre d'un récent livre de M. Maurice Mœterlinck, qui aborde d'ailleurs avec une très ingénieuse perspicacité les mystères de l'avenir.

A l'instar de M. Podmore qui a écrit des ouvrages scrupuleux sur la transmission des pensées et le spiritualisme moderne, il convient plutôt de rappeler, entre autres exemples, les intuitions extraordinaires d'une somnambule française, Adèle Maginot, dont Cahagnet, magnétiseur swédenborgien, — son école existe encore et j'en ai parlé dans *Les petites religions de Paris*, — se constitua le secrétaire. Je mets de côté les promenades au pôle et dans la lune, que la brave dame, « lunatique » en effet, accomplissait ou plutôt racontait avec autant de désinvolture que de naïveté. Nous connaissons ce genre spécial de littérature, qui a pour génial modèle les divagations de Swédenborg et qui comprend la *Vie Universelle* de Louis Michel de Figanières, les *Quatre Évangiles* par Roustaing, les *Dictées médiumnimiques* de la baronne Adelma de Vay et une multitude d'autres romans automatiques; parmi ces productions il ne faut pas oublier les révélations sur la planète Mars et sur la fameuse langue martienne que M. Flournoy, professeur à la Faculté des sciences de Genève, nous transmit

d'après Hélène Smith, une spirite à incarnations [1].

Adèle Maginot pensait, comme Mrs Piper, entrer en communication avec les vivants éloignés ou avec les morts sur lesquels on la questionnait. Cette prétention n'est pas rare. La plupart des somnambules dont le nom s'étale dans les réclames des journaux, se targuent de semblables prérogatives télépathiques entre ce monde et l'autre. Mais ce qui est exceptionnel, c'est de donner aux consultants, sans fraude, et plus souvent que le calcul des probabilités ne le laisse espérer, une description exacte des lieux ou des êtres évoqués.

Cette somnambule jouissait de facultés différentes de celles développées par Mrs Piper. Elle voyait les maladies à travers les corps et même à distance et en donnait le diagnostic détaillé d'après les sensations qui à ce moment la traversaient. Ces pouvoirs dont les anciens magnétiseurs nous

[1] Flournoy. *Des Indes à la planète Mars,* étude sur un cas de somnambulisme avec *Glossolalie,* 1900 et *Archives de psychologie de la Suisse romande,* 1901 (t. I, n° 2, p. 301). La puérilité ingénieuse de ces imaginations d'ignorante à l'état subliminal est fort judicieusement analysée. Le volume est illustré par les dessins colorés d'Hélène Smith qui objective aussi ses visions. L'histoire du langage martien, fabriqué par la somnambule avec du français déformé, est typique ; elle nous éclaire sur la façon dont travaille et se manifeste l'inconscient qui tente de se faire passer pour une manifestation de l'au-delà. Sincérité du sujet le plus souvent ; mais mensonge ou plutôt invention, rêve de la personnalité seconde.

apportent de nombreux témoignages, ont impressionné le monde scientifique, grâce à un livre d'observations judicieuses, *Les Phénomènes d'Autoscopie*, par le Dr Paul Sollier dont j'ai déjà parlé.

ADÈLE MAGINOT « VOIT » LES DÉFUNTS QU'ELLE NE CONNAÎT PAS ET DÉCRIT LES MALADIES DONT ILS FURENT VICTIMES

Ouvrons *Les Arcanes de la Vie future dévoilée*, par Cahagnet. Le prèmier volume renferme 96 séances, malheureusement sans date ; dans le second, la plupart sont datées et classées chronologiquement. Des consultants importants ou obscurs certifient, en le signant, la valeur de chaque procès-verbal.

Le n° 129 est un bon exemple. On y raconte la visite de M. Pétiet qui demande son frère Jérôme.

Adèle le décrit minutieusement, jusqu'à ses pantoufles basses sans cou-de-pied. Elle explique qu'il mourut de suffocation, et elle se met à suffoquer et à tousser comme lui. Elle découvre qu'on avait dû lui appliquer dans le dos un vésicatoire ou un emplâtre, qui causa un ulcère qu'elle voit. Il n'avait cependant pas de maladie à cette partie du corps. Celui qui le soignait ne sut point reconnaître son mal...

M. Pétiet ne trouve rien à reprendre dans les détails ; il ajoute que la voyante le confirme dans son opinion quant à l'usage de l'emplâtre ordonné par un empiriste et qui causa la mort soudaine de son parent.

Cette séance, par la dernière observation surtout, semble témoigner d'une transmission de pensée. Telle était d'ailleurs l'opinion d'un spécialiste de grand talent, le baron du Potet, fondateur du *Journal du magnétisme* et qui obtint avec Adèle de frappantes personnifications.

Mais, bravant des difficultés imprévues, Adèle entre en communication avec des morts dont les visiteurs ne connaissent que les noms. Un pasteur Roustan propose Jannette Jex, que sa servante seule connaissait. Adèle voit si bien la défunte qu'elle donne des détails typiques ; sa coiffure, son dos rond, la crise dont elle périt, ses deux tumeurs, l'une au ventre, l'autre au sein gauche... Roustan reconnaît par écrit l'authencité du rapport, après l'avoir montré à sa servante.

Il est regrettable qu'Adèle Maginot n'ait pas excité alors la curiosité de psychologues moins crédules que Cahagnet; elle eût occupé une place plus importante dans l'histoire de la métapsychique[1] elle eut fait progresser l'étude de la « clair-

[1] Des expériences comme celles du pasteur Roustan ont

voyance » et de la « suggestion mentale » au lieu d'augmenter fâcheusement le chimérisme des « spirites ».

LES MALADIES DÉVELOPPENT LA CLAIRVOYANCE MYSTIQUE

Il n'est pas niable que certaines maladies, organiques ou nerveuses, favorisent le développement de ces facultés extraordinaires. Femme de génie, cœur noble et pur, activité indomptable, Térèse d'Avila plane à des altitudes magnifiques au-dessus de toutes ces étranges visiteuses de l'Inconnu ; elle n'en n'est pas moins douloureusement marquée, elle aussi, au signe de l'angoisse et de la détresse physique.

Ces « pouvoirs » seraient-ils compensés par de redoutables faiblesses ? Il faut bien le croire.

Ces organismes ébranlés ont comme des fissures, par où pénètre le mystère, ou plutôt, à mon avis, par où il s'évade ; car le mystère est en eux, comme il réside en toute l'humanité; seulement la plupart des hommes et des femmes le laissent sommeiller en des profondeurs que les agitations extérieures ne troublent pas. Il faut un traumatisme quelconque venu du dehors, ou une flamme intérieure consumante

besoin d'être renouvelées pour être prises en considération.

pour que les liens soient brisés. Alors le flot formidable déborde hors de ces digues, que la nature a prudemment fixées. A la suite d'accidents, ou pår dégénérescence native, ou par exaltation nerveuse, des capacités psychiques extraordinaires et mal définies encore se manifestent.

Je ne parle point de saintes célèbres, telles que Lidwine de Schiedam ou Catherine Emmerich, qui de leur couche d'agonie s'élancèrent mystiquement dans les régions d'un au-delà formidable et religieux. D'autres les ont décrites aussi complètement que possible; et la pureté de leur vie, la noblesse de leur martyre leur réservent une place à part loin du cortège profane des autres voyantes. La « qualité » de leurs visions est meilleure; leurs vertus et la richesse de leur imagination nous ont souvent éblouis.

Mrs Piper, nous l'avons dit, comme Eusapia Paladino, subit de préalables misères avant de se révéler. Mlle Couesdon, Adèle Maginot, nous apparaissent comme des névrosées. Cantianille et Marie Blin étaient certainement victimes de troubles cérébraux. Le cas s'aggrave avec la voyante de Prévorst et Louise Lateau, des malades au su et au vu de tous.

Qui n'a entendu parler de Mme Hauffe, la voyante de Prévorst, dont la félure hiéroma-

nique est évidente? Au dire de son admirateur et biographe Kerner, elle vivait dans une atmosphère constante de miracle. Les prodiges physiques chez elle accompagnaient les pouvoirs psychiques. Elle conversait sans cesse avec les morts. Et elle s'éteignit épuisée d'extase[1].

Je ne m'attarderai point à la très controversée Louise Lateau, qui, née en 1850, fut surtout une stigmatisée pieuse.

Je ne traiterai point ici de Bernadette et de Mélanie, qui ont donné l'élan aux pèlerinages de Lourdes et de la Salette. La genèse de leurs visions n'est pas suffisamment éclaircie et elles ont excité des débats contradictoires, d'où une certitude bien nette n'est pas résultée. Elles ont préoccupé les théologiens et les anticléricaux. Je suis plus à l'aise avec la Cantianille, dont l'abbé M. J.-C. Thorey se fit l'historiographe amphigourique et halluciné.

DEUX FEMMES DÉMONIAQUES ET L'INCUBAT SACRILÈGE

Elle est le type assez réussi de la voyante hystérique et démoniaque. Dès l'âge de deux ans, une « Belle Dame » se montre à elle toute vêtue

[1] Consulter : *La Visionnaire de Prévorst*, par Kerner, Stuttgard, 1846 (2 vol.) et les *Mystères de la vie intérieure* d'Eschenmayer, Tubingue, 1830.

de blanc, avec des rayons jaunes autour de la tête. A quinze ans elle est contaminée par un mauvais prêtre qui la jette dans la débauche. Elle corrompt des nonnes, fait un pacte avec un diable, se disant Ossian. Les hosties lacérées saignaient dans sa chambre; elle se défroque, devient institutrice, et dans un confessionnal d'Auxerre se lie avec ce Thorey qui l'exorcise. Elle va avec lui se disculper à Rome en 1865. Le pape refuse de les recevoir. Mgr Ferrari traite l'abbé d'hérétique et sa compagne d'hystérique. Thorey s'obstine et écrit deux volumes de divagations hallucinatoires où il annonce qu'il saura, grâce à sa voyante, décrire « le ciel et l'enfer tels qu'ils sont », raconter « la vie intime de Jésus et de Marie » et expliquer l'Apocalypse. Les erreurs de cet abbé hétérodoxe ont quelques affinités avec celles de l'abbé Boullan (Dr Johannès) dont nous nous occupâmes, Huysmans et moi, et qui fut grand excitateur et entraîneur de voyantes.

J'ai étudié en détail le cas d'une pauvre femme qui, sur le tard, se crut l'instrument d'une mission providentielle. Elle était à la fois mystique et anticléricale; sa manie s'aggravait d'idées et d'actes chimériques et sacrilèges. Mme Marie Blin, aujourd'hui défunte, rêva, après avoir été couturière, de devenir une sorte de Messie féminin. Elle écrivait automatiquement sous l'influence de « Mer-

cédès, fils de Dieu ». Cet étrange inspirateur, au nom de danseuse espagnole, régnait sur la planète Mercure et se targua d'être le Christ. Le Dr Baraduc m'a montré sur un cliché la forme de ce parasite fluidique, qu'il aurait obtenue dans l'obscurité, en approchant une plaque de Mme Blin assise dans le bain d'électricité statique... Cela ressemblait à un buste assez grossier du dieu Mercure[1]. Un érotisme maladif se mêlait à ces manifestations d'écriture automatique. Mercédès apparaissait d'ailleurs chaque vendredi saint au médium, qu'il appelait sa mère et qu'il possédait en la stigmatisant, vers trois heures de l'après-midi. C'était l'incubat médiéval renaissant de nos jours. La pauvre femme mourut misérable et abandonnée des siens. Les cahiers qu'elle m'a légués sont de véritables documents de psychologie anormale.

SEPT PERSONNALITÉS EN UNE SEULE PERSONNE

Dans le *Monde Invisible* j'ai tracé le portrait de plusieurs autres voyantes et somnambules, j'ai décrit leur personne, leur clientèle et leurs officines. J'y renvoie mes lecteurs[2].

Je signalerai avec plus d'insistance l'Améri-

[1] Voir le premier chapitre de la première partie.

[2] *Le Monde invisible*, 6e partie. « Les marchands d'espoir » particulièrement de la page 258 à la page 266.

caine Mrs Mary B. Flancher, née en 1848, et plus fréquemment appelée Mollie Flancher. Celle-ci est un exemple de sextuple conscience! Des chutes terribles entamèrent son cerveau; son tempérament nativement déséquilibré y aidant, sa personnalité fut morcelée et comme émiettée. On en désigna les fragents par des noms divers; car ils ne se connaissaient pas l'un l'autre; chacun était relié par des souvenirs autonomes; chacun avait même une profession et des aptitudes dissemblables.

Mollie Flancher était alternativement « Perle », « Bouton de Rose », « Idole », « Rayon de soleil », « Ruby » et enfin Mollie Flancher.

Ce cas est profondément instructif; il est moins obscurci que les précédents par des théories préconçues. Les « spiritualistes » ne semblent pas l'avoir exploitée; et elle ne servit point, comme cette pauvre Louise Lateau, de tremplin aux polémiques entre les croyants et les matérialistes. Elle convient presque à regret que pendant ses transes elle croit voir sa mère et ses amis morts, auprès de qui elle cherche à se consoler de ses infortunes. Près de trente ans elle reste alitée, ne prenant presque pas de nourriture. Elle assurait avoir parcouru effectivement, quoique en imagination, jusqu'à des distances de cent milles; de fait elle semble être allée par la pensée

jusqu'à Michigam, pour observer les actes de son ami M. Sargent. Celui-ci confirma ses dires et les reconnut exacts. Certains rapports signés témoignent qu'elle avait vu à travers les corps opaques. Réduite à la cécité, elle possédait la clairvoyance[1].

GRANDES DAMES VOYANTES

Le grand monde a produit lui aussi ses voyantes qui par leur élégance et leur luxe s'opposent au décor pittoresque et parfois sordide des somnambules populaires : par exemple la baronne de Krüdener, qui appartient plus encore au XVIII[e] siècle qu'au XIX[e], et lady Caithness, duchesse de Pomar, qui éblouit Paris par ses réceptions et ses fantaisies mystiques pendant les dernières années du siècle passé.

Dans l'*Ève Nouvelle* je me suis attaché à décrire la crise qu'à un certain moment de sa vie traversa la mondaine rassasiée du monde[2]. Ce furent les déboires de l'amour humain qui précipitèrent dans les ivresses mystiques Barbe-Julie de Wietinghoff, baronne de Krüdener. Sa piété théâtrale, son charlatanisme d'aventurière, ses

[1] Consulter le rapport du juge Abraham Daily lu au congrès psychique de Chicago en 1893.

[2] L'*Ève nouvelle*, seconde partie, chapitre I « La Genèse de la femme nouvelle », de la page 99 à la page 134.

exhibitions religieuses, ses prédictions entrecoupées d'expulsions et d'embarras d'argent composent un joli roman féminin qui n'a pas encore été écrit. Quant à lady Caithness, qui joua un véritable rôle littéraire et mystique à notre époque, j'en réserve l'histoire anecdotique et psychologique pour un autre livre : les *Cryptes de l'Ame*.

LES « ESPRITS » SE BAPTISENT D'APRÈS L'ESPRIT DU JOUR

Je crois qu'il n'était pas inutile de citer ces diverses voyantes, modernes aussi, après notre longue analyse du cas de Mrs Piper, serrée de plus près par des observateurs consciencieux.

De telles facultés, quoique rares, peuvent être reconnues dans une série d'êtres, qui, différents, trahissent cependant de profondes ressemblances de destinée et de tempérament. Mais nous constatons ce que j'avançais au début de ce chapitre : l'au-delà varie, selon la voyante, selon l'époque. Il est ange, démon, larve, farfadet, élémental, dieu, âmes désincarnées, selon la foi du médium, et, même quand il garde une étiquette identique, il diffère aisément en tendance et en caractère, s'adaptant à un esprit très incontestable celui-là, — l'esprit du jour.

Les morts de Mrs Piper, d'accord avec notre

goût de preuve tangible et notre vénération de la science, réclament des travaux positifs pour démontrer leur immortalité. Ceux de Mme Hauffe imploraient ou exigeaient des prières. Ce qui demeure c'est le médium, avec des traits constants qui permettent de le reconnaître, de le fixer. En dehors des professionnelles somnambules, hélas un peu trop sujettes à caution, nous savons, à n'en pouvoir douter, que des organismes, favorisés ou maudits selon le point de vue où l'on se place, obtiennent, — au prix souvent de quelles misères physiologiques ! — des pouvoirs étranges qui illuminent par de courtes mais vives lueurs les cavernes de notre âme à tous, sinon les abîmes de l'au-delà.

CHAPITRE III

LE TRÉPIED MODERNE

LE MYSTÈRE DES TABLES PARLANTES ÉCLAIRCI

Les exemples nous prouvent surabondamment que le phénomène ne peut être séparé de celui qui le produit. L'hypothèse de forces extérieures à lui est déchue : c'est toujours le « subliminal self » de Myers, le « moi subconscient » de M. Pierre Janet et de M. Charles Richet, qui demeure le principal acteur. Aussi les grands hommes du passé sont-ils bien faibles, intellectuellement parlant, quand ils quittent le royaume des ombres pour revenir à nous par l'organe de leurs représentants[1]. Tel médium, tel esprit.

Cependant les « esprits », par leurs truchements, protestent énergiquement en faveur de leur personnalité. Ils tiennent à leur illusion d'existence indépendante. Non seulement les oracles des tables ou des crayons, mais, nous l'avons vu, les peintures médiumnimiques de

[1] Sauf pour les tables de Jersey et en d'autres circonstances très rares où les évocateurs sont exceptionnellement doués; je dois le redire.

M. Desmoulin, les dessins de M. Sardou. Les œuvres portent régulièrement la signature, au moins d'un « esprit », quelquefois de deux, car les « esprits » collaborent. Bernard Palissy avec Zoroastre, par exemple. Je souligne ce détail, car il a son importance. Il faudra chercher les raisons de ce baptême automatique souvent imprévu, comme aussi des contradictions entre les révélations et l'état d'âme ordinaire des assistants.

Nous répondrons tout à l'heure à ces objections, en revenant sur le problème des tables parlantes, que nous n'avons encore abordé qu'avec les révélations de Jersey.

LES « TABLES » PARLANTES ET CEUX QUI LES FONT PARLER

Eugène Nus, intelligence à la fois ironique et grave, a relaté dans un livre[1], qui est à mes yeux un document plus précieux qu'on ne pense, les séances du groupe phalanstérien, rue de Beaune, à Paris. Certes, les réponses des tables n'ont pas l'envergure des vaticinations de Jersey ; néanmoins elles correspondent à une moyenne d'intelligence fort respectable.

Cette fois, c'est le tour d'esprit et la pensée de Fourier. Le guéridon est surtout philosophe

[1] *Choses de l'Autre Monde.*

et très peu spiritualiste. Il considère la mort comme la cessation de l'individualité, la désagrégation de ses éléments, le retour à la vie universelle; ce qui est assez original pour des élucubrations spirites et nous change des signatures pompeuses de Marine Terrace.

Un musicien faisait partie de la petite assemblée; la table dicte des mélodies inspirées, du plain-chant, et qu'elle consacre à telle planète ou à telle autre. Elle obéit ainsi au goût d'une époque où l'astronomie par les immensités physiques qu'elle ouvrait à l'imagination, semblait la sœur jumelle du spiritisme qui prétendait élargir de son côté l'horizon des âmes. Alors Camille Flammarion écrivait médiumnimiquement, cette *Genèse* qu'il signait Galilée et que publiait Allan Kardec. Victorien Sardou burinait les demeures des grands hommes dans les planètes et en attribuait tout l'honneur à Bernard Palissy ou à Mozart.

Une tendance au tour de force mental se décèle rue de Beaune : définitions que l' « esprit » s'étudie à formuler en douze mots, *chants stellaires* écrits avec trente-deux notes. Il s'y glisse même de l'anagramme et du rébus. A Marseille un groupe assez semblable réunissait des évocateurs positivistes ; les révélations obtenues étant apostillées du simple prénom de Jean. C'était

en quelque sorte une réaction contre l'abus des signatures illustres, qui jouent à recommander, en ce genre de littérature spontanée, les élucubrations les plus vulgaires.

D'autre part, le comte de Gasparin n'obtenait, lui, selon ses propres croyances, que de pures manifestations physiques[1].

AUCUNE VÉRITÉ OBJECTIVE N'A ÉTÉ RÉVÉLÉE PAR LES « ESPRITS »

En somme à examiner de près les faits, les évoqués se modèlent incontestablement sur les évocateurs. Nous avons déjà vérifié cette loi pour les voyantes. Jamais par exemple nous ne trouvons dans les affirmations des prétendus esprits, un document nouveau, une de ces trouvailles qu'un instrument scientifique, le microscope ou le télescope, peut nous apporter. M. Camille Flammarion, comme médium de l' « esprit » Galilée, n'était pas mieux renseigné que les astronomes de son temps, à qui Galilée ne se confiait pas. Sous la signature de ce savant posthume, il nous apprend que Jupiter a quatre satellites et Saturne huit; or aujourd'hui nous savons, et M. Camille Flammarion mieux que personne, que Jupiter en a cinq et Saturne neuf. Pourtant une intelligence,

[1] *Des tables tournantes, du Surnaturel en général et des esprits* par le Cte Agénor de Gasparin (Paris, Dentu 1854).

dégagée des conditions terrestres, serait susceptible de s'édifier sur le monde céleste par des promenades à travers l'espace et devrait recueillir un plus authentique témoignage. Si elle ne le fait pas, c'est qu'au lieu d'avoir affaire à un « esprit » comme le conçoivent les spirites, nous nous trouvons face à face avec une personnalité de rêve, un simple fantôme de notre imagination. L'auteur d'*Uranie* a été le premier à tirer de sa propre expérience, nettement et courageusement, de semblables conclusions.

Oui, tenons-le pour acquis, une vérité nouvelle objective ne saurait nous être découverte que par un effort personnel en contact avec la nature extérieure; c'est-à-dire grâce à des instruments perfectionnés et à une étude qui déborde de nous-même. Le télescope et le microscope nous apprendront et nous ont appris sur l'univers ce que les replis de notre subconscience ne pourraient jamais à eux seuls découvrir. Les aperceptions des médiums les mieux inspirés, et j'entends par là même les voyants et les prophètes, ne peuvent nous fournir que des spéculations du cerveau, ainsi d'ailleurs que les savants et les philosophes de la vieille école.

L'arsenal des laboratoires, l'induction, l'expérimentation, l'observation externes dépassent ici les capacités de la plus subtile intuition.

Cependant, grâce à la collaboration d'un groupe et à l'excitation spéciale de leur mentalité, les médiums, ces explorateurs de l'âme, peuvent nous entraîner à des hypothèses plus ingénieuses et à des aperçus imprévus. Ils sont aptes à trouver des combinaisons, auxquelles notre conscience normale ou supraliminale n'aurait sans doute pas songé. Pourtant, je le répète, il faut renoncer à espérer d'eux un document objectif nouveau et ne leur demander que des « illuminations », — j'emploie exprès ce terme, jusqu'ici trop mystique, mais qui indique bien qu'il s'agit de lueurs intellectuelles plus ou moins hautes et intermittentes, — non pas d'une connaissance méthodique, établie sur des faits nouveaux.

LOIS CONSTANTES QUI RÉGISSENT LES TABLES TOURNANTES ET PARLANTES

Quelques, lois reliant ces phénomènes complexes, peuvent être formulées.

I. Nous sommes entraînés par l'examen des faits et leur critique à croire qu'il n'y a pas intervention de forces en dehors de celles que le médium emploie et qu'il ramasse en lui.

II. L'agrégat momentané, vulgairement appelé « esprit », commence avec la communion fluidique des assistants et disparaît dès leur dispersion.

Il faut analyser le médium, pour avoir le secret du phénomène qui ne s'accomplit pas hors de lui, mais en lui. En effet éliminez-le, le phénomène s'arrête.

IV. Toutes les manifestations dites spiritiques ou psychiques, je le répète, sont *convertibles*. Écriture, art, paroles automatiques, coups frappés, hallucinations ont la même origine : les régions subconscientes ou subliminales du médium, qui, selon ses dispositions naturelles, traduit d'une manière ou d'une autre les messages perçus aux profondeurs obscures de lui-même.

V. La conscience normale du médium ne sait point directement qu'il est, lui, le créateur du prodige; et voilà pourquoi la croyance aux « esprits » a été si spontanée et si contagieuse. Elle avait pour fondement cette ignorance très sincère.

VI. Le médium puise ses connaissances bien moins dans la mémoire et l'intelligence de sa personnalité ordinaire que dans les ressources de sa deuxième personnalité, riche de maints documents, que lui-même ne connaît pas, ou ne connaît plus.

VII. Cette deuxième personnalité ne dispose pas seulement de la multitude des renseignements, oubliés ou assimilés par le moi de surface. Elle puise dans les cerveaux des assistants, avec qui elle communique selon les lois encore mysté-

par un aimant. Alors les manifestations, au lieu d'être troubles et incohérentes, se ramassent en système logique d'idées et donnent l'illusion de personnalités extérieures et vivantes. Ces conditions semblent avoir été particulièrement remplies, lors des tables de Jersey avec Victor Hugo, élément positif d'une fascination puissante, et Charles à l'imagination riche et douée, servant d'harmonieux instrument.

POURQUOI LES TABLES PARFOIS NOUS CONTREDISENT-ELLES ?

Il ne faut pas s'étonner si l'oracle du guéridon, quoique émané des assistants, leur résiste parfois et les contredit. Ne discutons-nous pas souvent avec nous-même ? N'avons-nous pas maintes opinions fluctuantes et parfois contradictoires ? D'autre part, le moi subconscient, qui domine dans cette force parasitaire peut se trouver en désaccord avec la personnalité consciente.

Nos rêves s'opposent souvent à nos idées les plus assises ; puis combien de remords et de regrets étouffés, de tentations refoulées, d'impulsions condamnées, de sentiments, exclus par la raison et la décision, montent en flots déchaînés dans les aveux de ce loquace invisible.

Cependant, je le maintiens, la contradiction entre les « esprits » et les évocateurs reste beau-

coup plus apparente que réelle. (Je l'ai déjà fait remarquer à propos des « tables de Jersey »). Les esprits adoptent généralement les idées du groupe ou du médium le plus puissant.

CRITIQUE DE LA « PERSONNIFICATION » DES ESPRITS DES TABLES ET DE LEURS RÉVÉLATIONS

Les « spirites » ont coutume d'appuyer leur foi en l'influence des intelligences de décédés : 1° sur cette apparente contradiction des réponses des tables avec la pensée et les convictions des évocateurs ; 2° sur les signatures des communiqués et sur le phénomène de « personnification » qui donne aux oracles de ces trépieds modernes l'illusion d'émaner d'êtres particuliers indépendants et ayant vécu ; 3° sur la nature des révélations qui témoignerait de connaissances supérieures à celles des assistants.

Nous venons de voir que leur première objection à notre théorie se retourne contre eux ; et nous avons déjà répondu à la troisième en démontrant que le contenu des réponses des tables, des voyants ou des voyantes, quand il semble dépasser les capacités du cercle des séances, puise des ressources dans les « souvenirs inconscients ».

Quant à la seconde objection, elle repose sur une mystification de notre subconscient. Les raisonnements, les conseils, les inventions des

médiums en trance, ou actionnant des tables et des crayons, expriment assez fréquemment nos moins bons instincts et les fantaisies déréglées d'une imagination mal contrôlée comme dans nos rêves. L'Inconscient est tentateur, menteur et dérisoire. Il raille aussi, volontiers. Les révélations les plus élevées sont diminuées par ces tares inévitables.

PIÈGE OU ILLUSION

Il n'est pas jusqu'à la signature, la personnification des messages, qui ne soit un piège ou une illusion.

« L'esprit » qui se manifeste, il est bon de le répéter, est collectif et anonyme ; car il résulte des émanations psychiques combinées que canalise et colore un sensitif. S'il se targue d'un nom connu des assistants (parent, ami ou célébrité), il veut nous en faire accroire. Remarquez que même alors le médium, en ce qui lui reste de conscience, pout rester, lui, très sincère. Mais il est l'instrument involontaire d'une duperie ; *car jamais la preuve certaine de l'identité d'un « esprit » n'a été complètement donnée* ; nous n'avons de lui que des débris, des miettes de sa personnalité la plus basse, dans les meilleures séances. Le plus souvent, on prend la larve prétentieuse en flagrant délit de mensonge brutal et de grossière mystification.

Or, tromper consciemment ou inconsciemment, même sur un seul point, c'est exciter inévitablement la méfiance et le doute.

Il faut envisager le phénomène médiumnimique, quelles que soient sa forme et sa valeur, comme une expérience de chimie psychologique — si je puis m'exprimer de la sorte — où les éléments en présence sont toujours assez mal connus et dangereux puisqu'il s'agit de pensées et de désirs contenus exhalés enfin par l'inconscient.

Il peut en résulter des précipités vénéneux, c'est-à-dire instigateurs d'illusion, de trouble, de démence ou tout au moins de vertige.

D'autre part, la « personnification » ne saurait être facilement éliminée. Le médium et même les autres assistants, plus ou moins médiums aussi sans le savoir, ont une tendance quasi irrésistible à regarder comme une intelligence « objective », indépendante d'eux, l'énergie en manifestation, — à la nommer. S'ils sont spirites de convictions, comme la plupart des évocateurs, ils favorisent de leur foi et de leurs espoirs ces fantastiques baptêmes.

L' « esprit collectif », variant avec l'état d'âme de ses évocateurs, se décomposera vite en plusieurs « esprits ». Ces projections du groupe se coordonnent, en quelque sorte fatalement,

autour d'un sentiment plus fort ou d'un souvenir plus puissant ; celui-ci attribue la communication où il domine, soit à un personnage historique, soit à un mort familier, professant des idées semblables.

LES THÉOLOGIENS APPELÈRENT « DIABOLIQUES » CES ESPRITS QUE NOUS DÉNONÇONS COMME ÉTANT LE PLUS SOUVENT LES RÊVES DE NOS PLUS TROUBLES INSTINCTS

Ces affirmations, qui pour les cerveaux faibles tirent un prestige important de leur solennité mystique et de leur caractère d'au-delà, répandent perfidement des folies et des erreurs, apothéosent maintes faiblesses. Ainsi s'explique la qualification de «diaboliques», donnée par certains théologiens à ces arrière-pensées, à ces rêves, à ces mensonges prestigieux, issus des sources les moins sûres de notre être.

C'est le piège, où le Narcisse de la fable s'est pris lui-même, par lui-même.

Mais le miroir déformateur est cette fois plus périlleux encore; car il n'est plus physique, il est psychique; donc il fascine davantage. Ce mirage, intellectuel, passionné et imaginatif, a perdu bien des crédules et des exaltés.

Ou bien, c'est le rabachage monotone et abêtissant de nos préoccupations et de nos lubies.

Rarement une fenêtre ouverte sur les lumières de l'inspiration et de la sagesse. Seules, des réunions triées avec soin peuvent donner un bon résultat.

Les suggestions, qui nous viennent de notre inconscient, ne doivent jamais échapper au contrôle de notre raison et de notre volonté réfléchie et moralisée. Sans cela, désarmés, nous nous abandonnons à de funestes caprices. Tel est le cas du médium. Au contraire le prophète, le poète, l'inspiré, l'homme de génie, le héros utilise et purifie ces magnifiques et abondantes ressources qui montent de ses propres abîmes. Il plane au-dessus de l'humanité parce que, même dans l'extase, il reste en quelque manière toujours maître de lui.

QUATRIÈME PARTIE

LES MIRACLES DE LA VOLONTÉ, DE LA PENSÉE ET DE LA FOI

THAUMATURGIE, PSYCHURGIE, PSYCHOTHÉRAPIE (LA THOUGHT-HEALING)

CHAPITRE I

LE MIRACLE AU VILLAGE

LA MÉTAPSYCHIQUE EST UNE SCIENCE HUMANITAIRE

Il sied de parler sans outrecuidance. Voilà donc, — encore mal étreintes, il faut bien le dire, par la raison autant que par l'expérience, — un certain nombre d'énergies humaines, incohérentes, capricieuses, à la fois sur les frontières de la physique et de la psychologie. Leur étude et leur emploi ont été jusqu'à ce jour trop dédaignés. Tout d'abord je n'ai guère formé que le dessein de les faire entrevoir; mais il convient de pousser jusqu'au bout notre effort.

Certainement, en ces nouveautés, tout n'est pas mystification, illusion, mensonge.

Bientôt, nous pourrons constater que plusieurs de ces forces inconnues ou méconnues ou encore trop superficiellement étudiées s'imposent cependant par des faits authentiques que l'on a crus jusqu'ici « merveilleux » ; la dernière partie de ce livre établira que ces énergies, — tout d'abord insolites et peu rassurantes, — dès les premiers essais pour les discipliner, produisent des résultats importants, dont l'exposé réconforte l'esprit et suscite l'espérance. Les individus et la société tout entière en profiteront toujours davantage.

Nous sommes assurés dorénavant que du moins de telles recherches ne sont ni superstitieuses, ni vaines.

Dans une demi-lumière, nous travaillons de la sorte au profit de l'Humanité.

Ce *point de vue pratique* et cette application sociale confirment le haut intérêt de ces découvertes. Nous avons désiré beaucoup moins souligner les fantaisies d'un apparent merveilleux qu'attirer l'attention sur des pouvoirs que tous possèdent à des degrés différents. Quelques-uns déjà les utilisent non sans efficacité et non sans bonheur.

Avant d'aborder la théorie et les exemples de la psychothérapie moderne, il m'a paru intéressant d'en décrire les tâtonnements empiriques

chez les « guérisseurs » et les thaumaturges. Ceux-ci sont généralement mystiques dans leur méthode et dans leurs doctrines, justement parce qu'ils sont à la fois ignorants et convaincus ; mais ils emploient confusément ces mêmes forces que la science analyse aujourd'hui et discipline : suggestion, hypnotisme, auto-suggestion, foi, télépathie, etc.

Ces prophètes, aussi courus que décriés, apparaissent comme les illustrations colorées et vivantes, les naïves images d'Épinal des graves sciences « métapsychiques ».

Entre les nombreux représentants modernes de cette thérapeutique très ancienne, j'ai choisi deux types caractéristiques, l'un belge, l'autre parisien. Le premier est Louis Antoine, le second est le zouave Jacob.

Je décidai de leur consacrer des visites prolongées et attentives.

« VIS MEDICATRIX »

Dans tout le Condroz, on me disait : « Allez voir Louis Antoine, c'est le plus grand guérisseur de la Belgique. Il fait des miracles comme les thaumaturges les plus fameux. Il n'a aucune science, sauf celle qui vient de son instinct ou, comme disent les spirites, de son « guide. » — J'ai, pour ma part, une certaine faiblesse pour

les guérisseurs. Ils sont généralement persécutés par les médecins, leurs rivaux, font souvent autant de bien qu'eux; puis, n'ayant pas de diplôme, ils sont moins pédants et plus pittoresques. J'ai beaucoup connu le zouave Jacob, qui eut des moments de gloire étourdissante. J'ai récemment assisté, à Lyon, aux exercices magnétiques de M. Bouvier, à qui il arrive de soigner des centaines de malades par jour, et, il y a deux ans, à Paris, je me faisais initier à l'art d'un bizarre Américain portant le pseudonyme de Saint-Paul et dont la main, réduite à trois doigts laissait couler des torrents fluidiques, après tout bienfaisants.

Comment expliquer l'action très réelle des « guérisseurs » sur leurs malades?

Je me rappelle un discours de William Crookes le grand chimiste, à l'Académie royale de Londres : « Quels que soient les mérites, disait-il, de la médecine actuelle, tout ce qu'elle peut faire, c'est de réveiller dans le malade ce que j'appellerai la *vis medicatrix*, c'est-à-dire la force de se guérir, ou mieux, la volonté de vivre. Personne donc ne guérit personne, mais le malade se guérit lui-même et le médecin n'a été qu'un aide, celui qui a réveillé la *vis medicatrix* assoupie. »

Cette théorie, dûe à un savant remarquable,

me paraît la bonne; elle excuse ces prétendus charlatans, qui, renonçant à la pharmacie et à la chimie, s'adressent directement à la force vitale, l'appellent, l'exaltent et, en influençant l'élément psychique, commandent à l'organisme, remédient dans la mesure du possible à ses infirmités.

A JEMEPPES-SUR-MEUSE

Quand, venant de Liège, je descendis à la petite station de Jemeppes-sur-Meuse, je demandai au chef de gare : « Connaissez-vous Louis Antoine? — Si je le connais ! dit-il, on parle de lui dans toute la Belgique : il habite à deux cents mètres d'ici, et cet après-midi vous le trouverez au milieu de ses consultants. »

Derrière la barrière j'aperçus Léon Foccroule, le président des spirites de Poulseur[1]. Je n'avais donc plus à chercher un cicerone. Foccroule est un ami de Louis Antoine. Ses yeux ronds, sous ses paupières plissées, brillaient de finesse et de bienveillance. Louis Antoine est pour lui une sorte de saint, un curé d'Ars laïque, qui travaille avec un désintéressement absolu pour le bonheur de l'humanité. Je compris aussitôt que Foccroule espérait que je serais non seule-

[1] Voir Le *Monde invisible* (Un village spirite.)

ment étonné, mais converti à leur évangile. C'est que les spirites sont, là-bas, des apôtres; conquérir une âme leur donne certainement autant de joie que de gagner le gros lot. J'étais ce jour-là le gros lot. Nous marchâmes dans la fumée des fabriques, au milieu des rails de trains à vapeur, sur une terre noire, le long de rues populeuses; parfois passaient des femmes lentes avec, sur leurs épaules, une gaule d'où pendent contre leurs hanches de grands seaux. Le soleil s'était voilé, les cheminées d'usine augmentaient la tristesse et le brouillard. La spirituelle parole du socialiste belge, M. Demblon, me revint à l'esprit : « Le mysticisme, m'avait-il dit, naît la plupart du temps dans les villes où il y a trop de fumée. » Voilà pourquoi cette Belgique si pratique, passablement sensuelle et gourmande, voit son borinage infecté de fantômes.

LA MAISON DU GUÉRISSEUR

Au coin d'une traverse, une maison d'aspect presque officiel, rappelant une clinique ou une petite mairie. La porte est ouverte. Foccroule cause en wallon avec quelques hommes attablés à un estaminet adjacent. La gueuze-lambic permet aux nombreux pèlerins d'attendre paisiblement l'heure où chacun, à son tour, sera reçu.

Dans la salle d'attente, une multitude de femmes. Les clientes rassemblent les types les plus différents, depuis l'épouse du contre-maître, déjà bourgeoise, en chapeau, et dont le corset, sous la robe, s'accuse comme une armure, jusqu'aux plus humbles ouvrières avee leurs châles à gros pois, leurs sabots, leurs cheveux filasse, dont le manque d'éclat atteste les longues privations. Elles serrent contre leur poitrine flétrie par l'allaitement, des chiffons secoués par les palpitations de la vie. Elles viennent là, moins pour elles-mêmes que pour leurs petits. Sans doute le médecin a désespéré, ou il demande trop cher, ou il n'a pas inspiré confiance; alors elles sont allées vers celui que ses adversaires nomment le Charlatan, que la foule appelle le Guérisseur. Elles sont venues, portées par leur foi, exaltées par l'amour maternel, suppliant le Dieu des mères, de toute leur âme. Le silence n'est même pas troublé par le cri des enfants; quelques vieilles se sont endormies sur leur parapluie, réveillées en sursaut quand la porte du fond s'ouvre pour laisser sortir quelque miraculé et entrer un autre douloureux.

J'ai passé par les coulisses de l'officine magnétique. C'est un corridor étroit où bée, pour tout ornement, un tonneau à épluchures.

Ce corridor conduit à la hutte qu'habite Louis

Antoine. Une chambre seulement, bien pauvre et bien nue, où sa femme prépare le repas du soir.

Se confessera-t-il à moi ? Me livrera-t-il son âme susceptible, superstitieuse de mystique ? Foccroule lui a dit sans doute une phrase bien sentie dans leur patois ; car il m'accueille avec sympathie. Et puis, que quelqu'un soit venu de ce grand Paris pour le voir, cela le flatte secrètement, tout de même.

COMMENT ON DEVIENT THAUMATURGE

J'ai deviné que Foccroule m'avait présenté comme un quasi-adepte. Louis Antoine s'apprivoise. C'est un microcéphale, les cheveux coupés très ras, une barbe de l'avant-veille, et je ne sais quelle teinte grisâtre sur toute sa personne, provenant sans doute de l'âge, qui a décoloré ses cheveux et ses regards, de cette fumée aussi qui remplit tout Jemeppes, habille les êtres et les choses. Il parle avec une certaine difficulté, soit que le français ne lui serve pas de langage habituel, soit que sa nervosité, toujours en éveil, donne un tremblement à ses paroles.

— Faites excuse, me dit-il, je ne pourrais vous répondre qu'après *L*'avoir consulté. Je ne fais rien sans *Lui*.

Louis Antoine parle ainsi mystérieusement

de ce guide dont il ne sait pas très bien le nom, qui est tantôt pour lui l'âme du curé d'Ars, tantôt celle du docteur Demeure, dont les portraits au crayon pendent aux murs de la salle d'attente, à côté de placards contre l'alcoolisme. Cet « esprit » ne me fut sans doute pas hostile; car presque aussitôt le guérisseur, sachant que j'avais à prendre le train suivant, me reçut dans la chambre des miracles.

— *Il* m'apparaît, me dit-il, comme un nuage lumineux, lorsque je dois réussir ma cure; mais quand ceux qui viennent à moi n'ont pas la foi, mon guide s'en va, je « deviens seul »... je puis si peu de chose par moi-même.

— Vous n'êtes donc pas magnétiseur?

— Si; mais je ne suis devenu vraiment Louis Antoine que lorsque je « m'ai acquis » la foi. C'est la foi qui nous guérit. Si nous croyons que nous allons cesser d'être malades, la maladie s'en va. Nous sommes guéris selon notre foi. Plus j'ai réussi, plus j'ai eu confiance; et par conséquent plus j'ai réussi encore.

LE LANGAGE IGNÉ DE LA FORGE

Louis Antoine m'explique qu'il était ouvrier lamineur. Le feu où dansent les païennes salamandres, la fumée qui forme la corporalité des fantômes influencèrent lentement cette âme,

ignorante mais en correspondance avec l'universelle nature, qui aime chuchoter à l'oreille des simples ses secrets.

Il me conta la chose de sa voix grise aussi, voilée, avec des arrêts brusques et des intermittences.

— Quand on rentrait chez soi en revenant de la forge, on avait quelquefois le souvenir de toutes ces étincelles dans les yeux. Pendant la nuit, en dormant, elles ressemblaient à des étoiles. Ces étoiles me disaient : « Ecoute bien, Louis Antoine, et comprends. Le feu de la forge rend le fer malléable et alors l'homme en fait tout ce qu'il veut. Ton âme est un feu aussi. Nous lui donnerons le pouvoir de repétrir la matière, la chair des autres; et les sourds entendront et les boiteux marcheront. »

GRANDES CONSULTATIONS ET PETITS PRODIGES

Une mère et son enfant pénètrent. Le petit a les jambes torses, le corps couvert de taches rouges. Chétif produit d'une existence sans hygiène et d'ancêtres dégénérés.

Louis Antoine pose sur ces membres déformés sa main rédemptrice : le petit tressaute de temps en temps comme sous une brûlure. Puis le thaumaturge lui ordonne de marcher, de courir même. Il marche, il court en effet avec ses

misérables jambes tordues. Réellement il va mieux, il rit, il saute dans les bras d'Antoine, par cette sorte de reconnaissance instinctive qu'ont les enfants pour ce qui leur fait du bien. Il n'est pas guéri, certes, mais électrisé. Sa mère pleure de joie. L'atmosphère est propice au miracle entre ce thaumaturge qui affirme : « il guérira, savez-vous, il courra comme un lapin », cette femme en larmes et cet enfant galvanisé par la volonté de l'opérateur et par la foi vague des tout petits inconscients de la gravité de leur mal.

Vient une consultation sur la nourriture. Antoine défend le porc, ne permet qu'une pomme de terre avec du beurre, sans graisse. Ces détails culinaires sont écoutés avec religion, comme s'ils tombaient de la bouche d'un dieu.

Maintenant c'est le tour d'une vieille. Louis Antoine lui touche le front. Une des prérogatives dont se targue le thaumaturge, c'est de lire les maladies dans les corps, par intuition. Cette consultante détient la foi totale. Sous la coiffe noire, le visage s'accentue, têtu et docile, crédule. Au bout d'une minute, Louis Antoine profère son diagnostic. Il a découvert avec assez d'exactitude les souffrances de la brave femme et leur emplacement. Celle-ci en est tout émue ; chaque fois que le guérisseur dénonce quelque infirmité,

son enthousiasme grandit; et elle s'écrie avec son accent rude de paysanne :

« C'est ben comme ça, c'est ben comme ça! » Mais Louis Antoine insiste : « Il faut dire la vérité, si c'est bien là ce que vous sentez... Nous ne devons pas propager le mensonge... la vérité nous soutient. »

UN PERSÉCUTÉ BIENFAISANT

Le train de banlieue qui doit me ramener de Jemeppes-sur-Meuse à Liège siffle déjà au loin ; il faut finir. Je demande à Louis Antoine ce qu'il pense des médecins, ses grands confrères et ennemis. Il ne m'en dit aucun mal. Ce magnétiseur a l'âme chrétienne : « Dans les maladies, ils soignent les résultats ; moi, je m'attache aux causes », dit-il avec une certaine fierté. Louis Antoine est un philosophe. « Ils ont signé à cent cinquante une pétition contre moi : ma mission les gêne. Je n'ai été condamné pourtant qu'à quelques francs d'amende, et conditionnellement encore. On sait que je ne demande pas d'argent ; et comme je ne donne pas de remède, que peut-on me reprocher ? »

La vieille a jeté quelques sous dans la tirelire sur la cheminée. C'est tout ce qu'accepte ce philanthrope mystique.

— Avant de partir, prenez mon journal.

Louis Antoine est allé dans la chambre basse et obscure, où sa femme prépare le repas du soir. De nouveau, je suis dans le corridor étroit, encombré par le tonneau d'épluchures. Le thaumaturge revient avec l'imprimé qui a comme titre : *Connais-toi*. Je jette un regard sur ce papier rempli de ces phrases ampoulées, dont les doctrinaires spiritualistes ont le secret. Ce ne doit pas être là une élucubration de Louis Antoine. Je le soupçonne d'écrire comme il parle, c'est-à-dire difficilement. Ses gestes, son milieu, son attitude, ses paroles, voilà ce qui m'a plu en lui. Une grande simplicité, de la naïveté même et de l'illuminisme; mais un brave homme, un brave homme vraiment, qui a la double chance d'être à la fois un ignorant et un croyant.

C'est peut-être pour cela qu'il fait des espèces de miracles...

LA FOI QUI GUÉRIT

Me revoici dans les rues fumeuses de Jemeppes, sur les chaussées noires en route vers la gare. Léon Foccroule me jette un regard désolé. Il avait rêvé un long après-midi apostolique, où il m'aurait professé la philosophie d'Allan Kardec, que je connais aussi bien que lui... — Je m'échappe déjà...

Le train siffle de nouveau. Je lui serre les mains en hâte; ses bons yeux sont émus. Il m'a fallu aller en d'obscurs villages de Belgique pour trouver cette foi. Et je me dis que Louis Antoine dispose d'une force incalculable. Charcot, à la fin de sa vie, comprit les limites de cet hypnotisme qu'il avait, en quelques sorte, fait sien, et qui est seulement le rite préliminaire du Mystère métapsychique. Des empires s'étendent au delà.

Charcot écrivit, dans une revue anglaise, une étude devenue fameuse, intitulée : *The faith healing* — la foi qui guérit. Ce génial observateur envoyait à Lourdes des malades désespérés, quand il leur découvrait cette faculté de « croire ». qui est vraiment un don efficace, et que les rites religieux, le pèlerinage, le contact avec d'autres convaincus aiguisent et exaltent. Elle a ses réservoirs dans notre subconscience. La foi soulève les montagnes, a-t-on dit; elle peut rendre surtout la santé, étant elle-même une source secrète de la vie.

CHAPITRE II

LE ZOUAVE JACOB

UNE COUR DES MIRACLES A MÉNILMONTANT

Malgré les éclipses d'oubli que traverse sa gloire, le zouave Jacob n'en reste pas moins le plus pittoresque thaumaturge de l'époque. Bien des gens se demandent, n'ayant pas oublié qu'il fit fureur sous le second empire : « Le zouave Jacob ? mais il est mort ! » Non, le zouave Jacob n'est pas mort ; il supporte même allègrement sa vieillesse et boit son absinthe, comme autrefois. Il s'intitule médium guérisseur, et perche au sommet de la rue Ménilmontant, près de l'ancien temple Saint-Simonien.

C'est là que je suis allé le rejoindre, une après-midi, non sans peine. La séance n'ayant lieu qu'à trois heures et demie, il flânait, son trombone sous le bras, au seuil de sa porte, la tête et les épaules prises dans cette cagoule de flanelle blanche, qui est son uniforme « théurgique ». Devant lui, son petit parc s'étendait, jonché de feuilles mortes ; et, au centre, un bassin en rocaille, presque desséché, mirait la

pâleur du ciel automnal. Nous causâmes sous les arbres dépouillés, tandis que de la rue arrivaient clients et clientes, à démarche hésitante, en costume pauvre et triste. On s'imaginerait transporté dans une moderne cour des miracles, aux malades geignants et dont la jambe traîne, aux enfants à béquilles, aux vieilles aveugles trébûchantes. Le zouave est bon enfant; il supporte gaiement les persécutions des concierges et les embûches des propriétaires. Ce sont les inconvénients de la célébrité, pense-t-il. L'âge adoucit l'œil de l'ancien militaire, qui fit le siège de Sébastopol, mais prit quelque repos en Angleterre, pendant la guerre de 1870. Ce visage coloré et violent, tel que, du moins, les anciens bustes et les premiers portraits du zouave nous le montrent, a pris des rondeurs de prélat ou de vieille douairière. Les prunelles sont d'un vert trouble, la barbe s'épointe, les cheveux, encore abondants, s'allongent, plutôt pareils à ceux des rapins qu'à ceux des guerriers.

UN « THÉURGE »

Une certaine corpulence achève de rendre bénévole le fascinateur, et son sourire indulgent atténue la tristesse du nez long. Son accent étrange combine l'autorité du « théurge » avec

un zézaiement presque enfantin. Car, il ne faut pas l'oublier, le zouave est « théurge ». Si vous le traitiez d'hypnotiseur, de médecin, de magnétiseur ou de spirite, il n'aurait jamais assez de mépris pour vous. Il garde une dent contre les pèlerinages de la Salette, de Lourdes, et « autres lieux de même facture, » comme il dit; car ils lui enlèvent du monde. Quoiqu'elle se perde un peu dans les dédales de l'orthographe et de la grammaire, sa science s'étonne, chaque jour davantage, de l'ignorance de ces pauvres chrétiens, qui croient encore à l'Ancien et au Nouveau Testament, alors qu'il est si simple d'avoir le concours « des esprits au fluide blanc ». Ce n'est pas moi qui guéris, ce sont les esprits, déclare volontiers le zouave. Depuis plus de trente ans, il a conscience de ses pouvoirs. Tout d'abord il guérissait, ne s'en doutant guère, comme M. Jourdain faisait de la prose. C'est au camp de Châlons en 1866, qu'il se révéla.

Tandis que nous nous promenions, à travers les allées, le zouave s'arrêta, ouvrit ses bras, levés comme pour étreindre des multitudes : « Il en vint plus de dix mille, monsieur! c'est quand j'entrai dans la musique des zouaves de la garde, que les esprits « se sont mis avec moi ». Voilà pourquoi j'ai toujours gardé quelque chose de ce costume. »

LES VARIATIONS D'UN ZOUAVE

A Paris, où la suggestion n'était encore ni connue, ni scientifique, il eut un succès égal, chez les ignorants et chez les lettrés. Il guérit le comte de Châteauvillers, le fameux législateur du duel, et fit marcher le maréchal Forey, perclus de rhumatismes, frappé aux bras et aux jambes d'une paralysie crue incurable. Ces dons étranges gênaient passablement le chef de musique, qui se plaignit à son colonel de ce trombone guérisseur, mais embarrassant. Cependant, ses chefs lui furent beaucoup plus doux que les médecins, plus tard, lorsqu'il leur fit concurrence; d'ailleurs, le zouave avait la presse pour lui, aussi bien que le menu peuple. « On raconte qu'après demain il doit ressusciter un mort, disait M[me] Pipelet aux petites bonnes qui lui rendaient visite. — Ah ça, c'est donc le bon Dieu, que ce zouave ? — Ma foi, mes enfants, je n'en sais rien, mais, c'est presque aussi *pire.* »

En Angleterre, tournées triomphales ! mais au retour, notre zouave ne sut jamais bien, si ce fut comme trombone ou comme médium, qu'il eut le plus de succès, auprès des belles ladies spiritualistes. Réussit-il peut-être tout simplement parce qu'il était bel homme ?... Il a fait tant de métiers qu'il les brouille un peu dans sa tête :

acrobate, excellent cavalier chez les hussards, puis lancier, puis forain, puis professeur d'équitation pour singes savants, au cirque Soulié à Nîmes, puis aéronaute à Marseille, — enfin zouave-médium.

L'OFFICINE A MIRACLES

L'heure de la séance approchant, nous entrâmes dans la salle des malades. Elle présente le plus pittoresque aspect. Un triple rang de banquettes chargées de monde, forme, avec les visiteurs accroupis contre le mur, un quadrilatère humain. Le recueillement règne, comme à l'église, sur cette foule d'au moins cinquante personnes, de tout âge, de tout sexe, mais non de toute condition, car le pauvre abonde. Il est passé, le temps où Quatrelle montrait, dans la « Vie Parisienne », les névrosées les plus à la mode, s'exhibant devant le thaumaturge en de tentatrices poses. Ces modestes femmes du peuple viennent là, parce qu'il n'y a pas de pharmacie à acheter... Le « docteur » y coûte seulement les quelques sous que l'on veut bien lui donner. Ces clientes n'ont rien de très « parisien, » ni de très ensorceleur. Ce sont de vraies douloureuses. Avec foi, elles ont apporté leur linge et des bouteilles d'eau, afin que le « fluide blanc » du zouave les pénétrât de sa bienfaisante force.

Le voilà enfin en personne, le zouave Jacob !

FAKIRISME DE FAUBOURG

« Ne causons plus, dit-il. » Le silence est tel qu'un bâillement, un soupir paraissent des choses énormes. Une odeur de linge douteux plane. Le zouave enjambe les bancs, se place au milieu de l'assemblée, joint les mains, se concentre, et tourne sur lui-même lentement, la tête un peu baissée et de côté, comme un coin qu'on enfonce. Les yeux se troublent de plus en plus ; le capuchon rabattu donne l'illusion d'une sorte de moine, qui tiendrait beaucoup du fakir. Etrange minute qui s'écoule, dans cette pénombre, entre ces murs caca d'oie. Sur un buffet hétéroclite, le buste du zouave jeune s'érige, entre les bouteilles apportées par les fervents. A un des murs, sur une étoffe, ces deux mots : *Jésus Chrisna*, avec un cœur de cuivre piqué. En effet, d'après le zouave, son esprit guide serait le Messie indien, dont la légende se rapproche tant des récits évangéliques, — le dieu des bayadères et des fakirs, le voluptueux conquérant des âmes. Cependant quelques enfants se sont endormis : un gros homme a clos un œil ; des femmes d'ouvriers, en caraco du dimanche, prunelles baissées comme à l'église, attendent l'invasion des fluides, le bénévole

déluge des « esprits ». Un quart d'heure, à peu près, se passe.

BOUSCULÉS ET GUÉRIS

Le guérisseur, les mains sur le ventre, a viré maintes fois. Enfin, il s'arrête. Et s'adressant à une voisine : « Eh bien, avez-vous mal encore? vous sentez-vous quelque chose de chaud dans le dos? » Le zouave lui rabotte l'épine dorsale avec un poing énergique. Elle pousse de petits cris étouffés. « Et maintenant vous ne sentez plus rien? — Non. » Un vieux grogne : « C'est les boyaux qui me cuisent. » Le zouave lui secoue le ventre, jusqu'à ce qu'il se déclare guéri. C'est ainsi pour chaque malade. A peu près tous avouent la défaite du mal, mais pas du premier coup. Il faut que Jacob les décide, les persuade, du geste et de la voix. Il leur impose la main ou même le pied, quelquefois, quand ce sont les parties basses du corps qui souffrent. Les gestes las et suppliants implorent le miraculeux contact, d'où émane le fluide, invisible panacée devant laquelle la maladie la plus incurable, abandonnée des médicastres, s'enfuit!

Quand chacun s'est rasséréné, le zouave commence son prône. Ah! certes, il est bien simple. Ne pas boire du lait surtout, parce qu'il croit que cela fait du fromage dans l'estomac. Il a

une haine spéciale contre le lait. « Ne buvez pas trop, ne mangez pas trop. » La viande saignante ne lui plaît pas. Il recommande de l'eau, le dîner léger, le vin pas drogué, et pas de café. Et voilà tout. Et vous allez guérir. Et vous reviendrez dans huit jours.

LE TROMBONE APRÈS LE FLUIDE

Alors on chuchotte, on s'étire. Le zouave distribue les brochures de « théurgie », et les quotidiens les plus récents, où l'on parle favorablement de lui. Les clients prouvent leur reconnaissance, par un peu de monnaie de cuivre, la monnaie difficile et âpre des pauvres qui ne gagnent pas toujours leur vie. Puis, chacun plie son linge, remporte sa bouteille et les fidèles s'écoulent vers la rue. Le zouave, sur sa porte, l'air martial, embouche son trombone ; il accompagne le défilé, au son de « la Pie voleuse » ou au grand air de « Sémiramis ». La théorie des malades guigne de l'œil avec envie l'homme au fluide, qui interrompt sa musique par de petites instructions familières, tout en poussant par les épaules une grosse dondon geignante, à qui il reproche de trop manger.

UN INTÉRIEUR PITTORESQUE

Je reste seul, avec le maître de céans, dans le salon où les bustes de Platon, de Beethoven, de Voltaire, de Dante tiennent compagnie au sien. Aux murs, des cors de chasse très compliqués. Un harmonium fait vis-à-vis à un piano. Sur une chaise s'étale, décroché en mon honneur, le glorieux trombone d'argent, offert par les mêmes ladies spiritualistes.

Nous visitons la maison démeublée, avec des lits aux draps rejetés, en des chambres nues, dénuées même de tout papier au mur.

En m'ouvrant son appartement, le zouave m'ouvre son cœur. « C'est pour le samedi, me dit-il. Quand on vient faire de la musique, on reste coucher, et le lendemain on mange une omelette. » La salle, où dort et travaille le zouave, donne aussi cette impression délabrée, avec ses rangées de livres, qu'il montre d'un geste un peu dédaigneux, « car à l'exemple du philosophe grec, il porte toute sa science en lui », sa table encombrée, le lit toujours défait, et, à côté, sur une chaise, des brochures, un verre et des morceaux de vieux citron desséchés. Sur la cheminée, adossée à une fenêtre à vitre unique, une bizarre pendule immobilise son ressort mort. Ah ! si elle marchait, quel prodige !

elle indiquerait tout, depuis l'heure, le jour, le mois, l'année, jusqu'à la position des planètes, celle du soleil, de la terre et de la lune. Et si les petites roues entraient en mouvement, les disques d'un planisphère mobile nous montreraient en miniature l'évolution des astres, dans le ciel. Je regarde, au-dessus de la mystérieuse pendule, Paris, là-bas, plus mystérieux encore, avec ses ondes de toits qui s'estompent dans la brume.

LE GESTE DE LA MOUQUETTE

Comme tous les génies bienfaiteurs de l'humanité, le zouave a un peu la manie des persécutions. Il croit être en butte à des inimitiés sourdes et impitoyables. Récemment, il fut condamné à six jours de prison et à deux cents francs d'amende. Ce fut, il est vrai, parce qu'il avait abandonné le geste du magnétiseur pour celui de la Mouquette d'Émile Zola. Comme dit l'Ecclésiaste, il y a temps pour tout. Mais, le zouave avait mal choisi son temps. (Les voisins étaient aux fenêtres.) Aussi les témoins des deux sexes s'acharnèrent contre lui, devant les tribunaux.

Je ne résiste pas au désir d'extraire quelques lignes des débats.

... « Et c'est dans ce même parc, poursuit M. le président Lefresne, que vous vous êtes montré,

en plein midi, dans une posture que je n'ai pas à décrire.

Le prévenu. — Monsieur le président, je me croyais caché par deux arbres extrêmement touffus qui sont au pied de mon mur, et je n'ai commis aucune inconvenance. J'ai été pris d'un malaise si subit que je n'ai pu regagner ma maison. Je n'ai même pas eu le temps d'enlever mon chapeau à haute forme.

M. le président. — Ce n'est pas votre chapeau que la prévention vous reproche d'avoir enlevé. (Rires.)

Le prévenu. — Mais je me suis trouvé positivement malade! J'étais en train de causer avec l'employé de la Compagnie des eaux, venu pour inspecter mes conduites. (Nouveaux rires.)

« La vérité, c'est que je suis en butte à la jalousie de mes voisins, qui ne me pardonnent pas d'être célèbre dans les cinq parties du monde. »

UNE ENTORSE OUBLIÉE

L'après-midi finissant, il fallait quitter la rue Ménilmontant. Le zouave me raccompagna en m'annonçant ses mémoires. « J'en suis, maintenant, au moment de décrire l'entrée des Dardanelles, quand je partis pour la Crimée. Je crains de me tromper, je dois avouer que j'ai peur de ne

pas être très exact... Il y a si longtemps! Heureusement, j'ai pris des notes. »

En descendant, nous traversons un parterre de chrysanthèmes et de dalhias, orgueil de la demeure. Et, comme je demande à Jacob si parfois ses exercices de fakirisme ne le fatiguent point : « Jamais je n'arrête, me répond-il ; et, quand je suis malade, je travaille à guérir les autres avec encore plus d'empressement, car ainsi je me guéris moi-même. C'est comme cela que je me suis débarrassé d'une entorse : je l'ai laissée, au milieu de mes fidèles... je l'ai oubliée dans la séance. »

Je rentrai dans Paris et je me retrouvai parmi les ordinaires hommes.

CHAPITRE III

LES MIRACLES DE LA FOI RELIGIEUSE

LA « FAITH HEALING » IDÉAL A ATTEINDRE EN THÉRAPEUTIQUE (L'AVIS DE CHARCOT)

Nous voici arrivés à un des plus passionnants chapitres, celui où il faut traiter des miracles que produit la foi religieuse de nos jours. Nul ne songe plus à les nier, mais personne ne les a analysés complètement.

« La question n'est pas de celles qui puissent me laisser indifférent, écrivait Charcot[1]. Elle intéresse d'ailleurs tout médecin[2], le but essentiel de la médecine étant la guérison des maladies sans distinction dans le procédé curatif à mettre en œuvre. Dans cet ordre d'idées, la *faith healing* me paraît être l'idéal à atteindre, puisqu'elle opère souvent lorsque tous les autres remèdes ont échoué. »

Et Charcot, qui se servait du mot « miracle » en la circonstance, ajoutait qu'il n'attachait à ce

[1] *Revue hebdomadaire*, 3 décembre 1892.

[2] Et j'ajouterai tout malade, tout le monde en somme.

terme aucune autre signification « que celle d'une guérison opérée en dehors des moyens dont la médecine curative semble disposer d'ordinaire. »

TOUT HOMME PEUT RESSENTIR LES BIENFAITS DE LA « FAITH HEALING »

Les miracles, accomplis dans le sanctuaire, près des sources sacrées, ceux de Lourdes par exemple, Lourdes, dont la vogue est toujours considérable, me semblent exprimer d'une façon éclatante cette faculté *surhumaine*, magnifiquement efficace, dont l'humanité dispose sous certaines conditions. Elles sont, ces conditions, si délicates qu'elles ont échappé jusqu'ici à l'observation de la plupart des psychologues. La théorie qui prévaut encore est que « il faut à la *faith healing* des sujets spéciaux et des maladies spéciales, de celles seulement justiciables, dit-on, de l'influence que l'esprit possède sur le corps. »

Telle est du moins l'opinion de Charcot et de ses successeurs. Je découvre dans cette formule une nuance de disqualification, que je ne puis approuver. Il n'y a pas que l'*idée fixe* pour influencer la santé ; il y a aussi l'*idée forte*. Il est injuste de prononcer aussitôt ce mot d' « hystérie », auquel on attribue une valeur magique pour expliquer tous les phénomènes que l'on ne comprend pas.

Allons, ne retombons pas dans une superstition à rebours, et avouons qu'en plus des maladies nettement nerveuses — et il n'est pas nécessaire d'être hystérique pour les subir — la mentalité a sur le corps en toute occasion, même pour les maladies dites organiques, une action limitée sans doute, mais beaucoup moins qu'on ne le croit d'ordinaire et en tout cas indiscutable. — Tout être intelligent est suggestible; il relève donc de la *faith healing*. Élargissons le domaine du miracle — aussi bien du laïque que du religieux.

L'AVIS DE M. J.-K. HUYSMANS

A ce propos prenons une consultation de M. J.-K. Huysmans qui a étudié Lourdes, le sanctuaire et les pèlerins avec l'œil averti d'un romancier qui fut naturaliste. Sa réponse est d'autant plus intéressante pour nous que l'anecdote, citée par lui, et qui lui paraît la plus frappante, n'est pas extraite des catalogues de prodiges enregistrés à Lourdes. Je donne en propres termes le texte de la lettre personnelle qu'il m'a adressée.

UN MIRACLE DE LOURDES ACCOMPLI A OOSTACKERS

« Pierre de Rudder, ouvrier à Jabbecke (Belgique), a une jambe écrasée par un arbre qu'un

autre ouvrier abat. L'os est cassé à 0^m,09 au-dessous du genou. On lui remit la jambe et on lui appliqua un appareil. Cinq semaines après, une grande plaie se forma au pied et l'os se corrompit. Trois médecins échouèrent à le guérir. Il garda le lit, une année, enfin il put se traîner sur deux béquilles.

« Cela dura ainsi huit ans et deux mois.

« Il voulut aller à Oostackers-lez-Gand où la Vierge opérait des guérisons. On refusait de l'emmener ; la partie inférieure de la jambe tenait faiblement à la supérieure, le pied tournait dans tous les sens, les deux parties de l'os cassé étaient distantes l'une de l'autre de 0^m,03 et se montraient à travers les chairs ; une grande et profonde plaie était là, en continuelle suppuration.

« Le 7 avril 1875, il part envers et contre tous, se trouve à la station de Jabbecke, prend le train pour Gand.

« Arrivé à Oostackers, il se traîne, accompagné de sa femme qui l'a suivi à la grotte (imitation de celle de Lourdes) et à moitié mort, tombe sur un banc, supplie la Vierge de le guérir, est guéri subitement, jette ses béquilles et s'agenouille. Sa femme s'évanouit, lui marche, fait trois fois le tour de la grotte. Sa jambe est guérie, les deux parties disjointes se sont rappro-

chées, *les plaies ont instantanément disparu*, à peine une petite marque bleue indique la fracture.

CRÉATION INSTANTANÉE DE TROIS CENTIMÈTRES D'OS

« Les quatre médecins qui l'ont soigné avouent n'y rien comprendre. Pendant trente-deux ans les médecins l'ont en quelque sorte surveillé, depuis ce miracle rien n'est revenu.

« Il allait faire son centième pèlerinage à Lourdes même où il venait en reconnaissance tous les ans quand il mourut d'une pneumonie le 22 mars 1898.

« L'autopsie de la jambe eut lieu :

« Elle a démontré que les os de la jambe gauche jadis fracturée sont absolument égaux à ceux de la jambe droite. Or il y avait eu dans la plaie, en permanente suppuration, des fragments éliminés; les os étaient à une distance de 3 centimètres le uns des autres, il a donc fallu une création instantanée d'os.

« En quelques secondes, tout est remis, les muscles atrophiés fonctionnent comme auparavant, la jambe a été remise comme par le plus habile chirurgien; Rudder ne boite même pas.

« Il est certain qu'on peut discuter sur une guérison de paralysie, de phtisie; mais qu'une plaie se ferme instantanément, qu'un organe atro-

phié pendant des années refonctionne d'un coup, toutes les suggestions du monde n'arriveront pas à produire cela.

« La nature met un temps à fermer une plaie, cela est sans exception, pas un médecin au monde ne saurait le nier.

POUR M. J.-K. HUYSMANS LE MIRACLE A LOURDES N'EST PAS DOUTEUX, MAIS PERSONNE N'EST SÛR D'EN AVOIR VU UN.

« L'on dit : l'eau froide agit par le saisissement. Mais il y a des malades qui guérissent sans se baigner. L'on dit : la foule détermine de pareils phénomènes par ses cris.

« Il y a des malades qui guérissent loin des foules ; beaucoup, loin de Lourdes même.

« L'autosuggestion ? mais sur des enfants de trois à quatre ans qui pleurent et n'ont qu'un but, sortir de l'eau froide ?

« Comment expliquer que des malades non guéris à Lourdes et qui s'en reviennent n'y comptant plus, le sont brusquement dès leur retour chez eux ?

« Le miracle pour moi n'est pas douteux ; mais il faut, pour se prononcer, attendre une année au moins, afin de voir si la guérison persiste.

« On peut dire que l'on a vu à Lourdes

— celui qui y est de passage — des choses extraordinaires, des apparences de miracle, mais on ne peut absolument affirmer qu'on en a vu un[1]. »

PUISSANCE DE LA SUGGESTION
OU DE L'AUTOSUGGESTION RELIGIEUSE

Je suis tout à fait de l'avis de M. J.-K. Huysmans. Ce document, qu'il m'apportait avant que parut son livre, est excellent pour ma thèse. Lourdes et la source ne sont pas indispensables pour le miracle de Lourdes. Dans les *Foules de Lourdes* l'auteur insiste ; il nous apprend que dans le faubourg de Férikeuï, à Constantinople, une chapelle des Pères Georgiens contient un autel, voué à l'Apparition qu'eut Bernadette, avec une statue semblable à celle de la grotte ; et on a fait venir de l'eau de la fontaine miraculeuse. Les guérisons furent très nombreuses ; la Vierge, nous dit J.-K. Huysmans, se souciant fort peu de l'axiome « hors de l'Église point de salut », rendit la santé à des mahométans, à des juifs, à des schismatiques. Ces observations ont une véritable importance, car nous pouvons établir ainsi, grâce à cette disposition que même

[1] Toujours l'équivoque sur ce mot miracle! Donnons lui la plus large extension, comme faisait Charcot, et nous serons très d'accord. Seul un théologien a le droit de se montrer difficile.

pour ces sortes de prodiges, c'est l'individu lui-même qui, actionné par la foi, les produit. L'eau, l'enthousiasme des foules, l'auto-suggestion ne sont en somme que des moyens pour la « vis medicatrix » de s'exprimer. Et le miracle ne persiste que si l'organisme a en lui assez de ressources pour l'emporter définitivement sur la maladie, après cette première victoire qui l'a réconforté.

En somme, si, à Lourdes, les miracles sont plus considérables qu'autre part, lieux de pèlerinages ou cliniques, c'est que la foi y est plus favorablement excitée par l'ampleur des cérémonies, l'affluence des croyants, les excellentes dispositions du décor, le prestige qui y est attaché. L'enthousiasme religieux réveille jusqu'aux énergies ancestrales; il remue profondément les idées-forces de terreur, d'amour, de désir, de confiance, de mystère; non seulement il agit sur notre inconscient, mais il y habite, il y règne pour la majorité des cas. Je le répète, l'atavisme et l'éducation sont avec lui. Il n'est pas de levier plus puissant au miracle[1].

Bien entendu, ici comme ailleurs dans tout ce livre, uniquement psychologique, je me borne à étudier le mécanisme du miracle sans chercher sa cause première, métaphysique; ce qu'il fallait démontrer en l'occurrence, c'est que tel ou tel lieu, telle ou telle eau, tel ou tel rite ne sont pas indispensables.

LES CURES DANS LES ANCIENS TEMPLES

Aussi la guérison auprès des sanctuaires se perd dans la nuit des temps ; le dieu importe peu, c'est la foi qui importe. Rappelons-nous le distique de Tibulle, qui semble écrit pour les lieux sacrés d'aujourd'hui, alors qu'il s'adresse à l'antique déesse :

Nunc, dea, nunc succurre mihi ; nam posse mederi
Picta docent templis multa tabella tuis [1].

C'était, comme aujourd'hui, la grotte sombre et la fontaine sacrée, la neuvaine (dont abusent les grimoires), les théophanies, c'est-à-dire les apparitions du dieu ou de la déesse. La grotte, le σιτομα γης (la bouche de la terre) proférant l'oracle guérisseur, et la déesse, au nom modifié par les siècles, mais qui fut tout d'abord Κορη, la vierge de l'Hadès, Perséphone, Proserpine, Isis.

Vers cette grotte consacrée à la déesse, se pressait la foule des fidèles en « panégyries », sortes de processions qui tenaient du pèlerinage et de la foire. Et je ne parle pas de croyances moins typiques, comme celles de l'Esculape d'Epidaure, de Cos, de Pergamos. Là aussi pendaient les ex-votos des deux côtés de l'édifice.

[1] « Maintenant, déesse, maintenant viens à mon secours ; car beaucoup de tablettes peintes (ex-voto) apprennent que tu peux guérir dans tes temples. »

M. Paul Girard, d'après de récentes découvertes nous a décrit l'*Asclépiéion* d'Athènes, qui reproduit en somme les plus antiques sanctuaires de l'Égypte. La statue miraculeuse d'Esculape se confonde n effet avec la figuration de Sérapis, le guérisseur des temps pharaoniens. Des prêtres médecins étaient attachés au temple ; ils enregistraient et secondaient les miracles à la manière du bureau médical de Lourdes. Rien n'est nouveau, tout recommence. Sous les portiques de l'Asclépiéion, grouillaient les « intercesseurs », dont la fonction consistait à représenter des malades absents, restés en des villes lointaines et pour lesquels ils priaient l'idole bienfaisante. Je connais dans le Poitou maintes vieilles femmes qui exercent aujourd'hui encore le même métier et remplacent près du tombeau miraculeux de Sainte-Radegonde, leurs clients qui n'ont pu se déplacer.

Devant le temple d'Esculape coulait la fontaine purificatrice, où se plongeaient les suppliants ; ceux-ci passaient la nuit sous les portiques du temple. S'ils étaient guéris, ils en ornaient les parois d'hymnes votives, de peintures que nous avons perdues, et de jambes, de bras, de seins en matière précieuse, symbolisant les membres malades reconstitués par l'intervention du Dieu. Il en est de même aujourd'hui. Ces

ex-votos figurent généralement la guérison de maladies convulsionnaires.

Rome, sceptique, corrompue, décadente, avait pourtant son *Asclepiéion*. Un ex-voto nous montre l'aveugle Gaïus qui touche l'autel, puis ses yeux, et qui voit. Un autre, le phtisique Lucien, guéri par les cendres du feu des sacrifices mêlées au vin sacré.

LA SOURCE SACRÉE COULE TOUJOURS

Le privilège de guérir, je l'ai dit, était partagé par maints autres héros ou demi-dieux : Héraklès, Trophonius, Amphiaraus, qui encore ?

Les sépultures des fakirs, des yoghis, des marabouts, des personnages vénérés fabuleux ou réels de tous les pays et de toutes les religions, les tombeaux de saints comme Louis IX[1], de saintes comme Radegonde[2], d'hérétiques comme le diacre Pâris[3], ont aussi des spécialités secourables. Et on comprend que l'idée si haute, si pure, de Marie, de la Vierge Mère, ait été très efficace

[1] Voir les miracles de saint Louis, dans la basilique de Saint-Denis (*Littré* un fragment de médecine rétrospective. *La Philosophie positive*, 1869, tome V, p. 103).

[2] A Poitiers, sainte Radégonde, dans l'église qui lui est consacrée, guérit encore près de son tombeau.

[3] Cf. *Carré de Mongeron*. La vérité des miracles opérés par l'intercession de M. de Paris et autres appelants. T. I. Cologne 1747. Septième démonstration.

sur les déshérités de l'âme et du corps.

Toutes les railleries, tous les scepticismes tombent devant ces émotions ineffables. La bonne femme, à qui Carion, le valet de la Comédie d'Aristophane, raconte les aventures de Ploutos, a beau s'écrier :

« Le grand bonheur pour un vieillard d'être trempé dans l'eau froide ! »

... « Les siècles ont passé, répond Charcot[1], mais la source sacrée coule toujours. »

MERCANTILISME ET HIDEUSES COHUES.

Oui, la source coule aujourd'hui encore. Et même elle n'a jamais suscité plus d'enthousiasme. Il faut avoir assisté aux processions pyrénéennes, pour se rendre compte de la puissance et de la popularité de la *faith healing*.

Malheureusement notre époque démocratique n'a pas su embellir par l'art et l'attitude ces pèlerinages émouvants. Nous ne pouvons en trouver de description plus pittoresque et plus exacte que dans *Les Foules de Lourdes* de J. K. Huysmans. Je ne crois pas que le Dogme ait jamais été ébréché ou même estafilé en la moindre phrase de ce livre ; mais quelle satire des hideuses cohues, quel dédain des horribles bibelots de cette

[1] Article déjà cité.

mystique à la grosse, quel recul à ce mercantilisme et devant ces « gens qui se gaudissent et mangent et boivent sur l'herbe, comme un dimanche à Clamart ! » De temps en temps, le raffiné des Esseintes se réveille en Durtal et ce sont des exclamations cinglantes dans le genre de celle-ci : « O ces « m'as-tu vues » de la piété ! » Voici, avec ses marchandages, son tumulte, sa population, son paysage et même ses cris et ses odeurs, la ville illustrée par Bernadette :

Le spectacle, auquel on assiste du bord de cette terrasse, est plus amusant, plus varié que celui de n'importe quel café des boulevards ; tout le cosmopolitisme de Lourdes défile devant nous et l'on n'entend même plus parler le français. Des vagues de foule déferlent, de la chaussée sur le trottoir. Les tramways dont la station est en face de l'hôtel, roulent dans un bruit de ferrailles, sonnent des coups de timbres, sans arrêt, pour dégager les rails ; un bureau télégraphique que l'on a provisoirement installé dans ces parages, est envahi ; c'est un va-et-vient de gens empressés qui entrent et qui sortent. Tout autour de nous flotte une odeur de poussière et de vanille ; des montagnards empestent Lourdes, du matin au soir, en promenant des paquets de vieilles gousses, aux sucs épuisés par les pâtissiers et les parfumeurs et fallacieusement ranimées par quelques gouttes d'essence ; des marchands de peaux de mouton, de tapis, de fourrures, auxquels manque sur la tête le fez des Juifs algériens de la rue de Rivoli, se glissent entre

les tables du café et essaient d'écouler leurs marchandises aux femmes, et, dans un brouhaha de toutes les langues auxquelles se mêle le patois des Pyrénées, l'on a le tympan percé par les notes stridentes du chalumeau d'un homme qui amène un troupeau de chèvres et vend du lait chaud à la tasse.

Des gamins courent, criant : le *Journal de la Grotte ! lisez les derniers miracles !* des fillettes aux yeux effrontés essaient de carotter aux passants des sous ; des religieuses filent, les paupières baissées, en récitant leurs chapelets ; des prêtres de province hasardent un regard de côté sur les prêtres étrangers qui fument ; et voilà qu'un tramway descend bourré de femmes ; c'est un premier départ d'Espagnoles qui vont rejoindre la gare ; et elles hanchent, braillent des vivats, poussent des cris de bêtes fauves, agitent des mouchoirs.

Ces multitudes pieuses semblent des kermesses méridionales. Pour les décrire le romancier naturaliste se sert du pinceau d'un Callot ou d'un Téniers.

Il va de soi qu'il est impossible d'approcher de la grotte, de la fontaine et que, si l'on veut prier et se recueillir, le plus simple est de rester chez soi.

Déjà, les pèlerins hébergés dans le village remplissent l'esplanade ; on fait queue comme aux abords d'un théâtre, devant les secourables cabines, et c'est autour d'elles une pestilence de boue humaine et d'urine ; des gens rapportent de la ville du pain, du saucisson, du vin et des familles installées sur les pelouses de gazon, cassent la croûte, on se croirait

un dimanche au bois de Vincennes, avec les tessons de bouteilles et les papiers gras.

LES DÉVOTES A LOURDES

J. K. Huysmans se transige pas sur les laideurs inhérentes à ce culte démocratique ; il bafoue les pieusards et les cagots, — les cagotes surtout, — car il renonce pour sa part à tourner le robinet d'eau tiède du style des sacristies :

. . . .

Il y a là des cagotes de province inouïes ; elles errent, jabotent, remuent ainsi que des juments leurs gourmettes, leurs rosaires ; c'est à qui en récitera le plus, c'est à qui lampera le plus d'eau, à qui fera le plus de chemin de croix. Les dévotes, qui sont déjà une engeance redoutable dans les chapelles de Paris, deviennent effrayantes à Lourdes. Elles sont déchaînées depuis hier soir. Elles ont aperçu un évêque de trente ans qui a des cheveux longs et sales lui tombant dans le dos, une barbe de Christ et des mains tatouées de bleu, comme un lutteur ; et elles se précipitent sur ses traces en criant : Qu'il est beau ! c'est Notre-Seigneur Jésus même ! — et lorsque le bruit se répand que ce prélat serait un évêque de Terre Sainte, c'est un délire !

LE MIRACLE EST FACILE A OBTENIR POUR UN CHRÉTIEN, D'APRÈS J. K. HUYSMANS.

Le narrateur esquisse parfois un petit sourire

qui se refuse à être dupe devant certaines contorsions d'hystériques :

— C'est bien, reprend le Dr Boissarie, nous examinerons ce cas plus tard.
Et il hausse les épaules.
— Maigre butin ! lui dis-je en le quittant.

Cependant, M. J. K. Huysmans, disons-le tout de suite, est loin de se montrer rébarbatif au miracle. Son mépris du rationalisme et de l'esprit scientifique s'avère, intrépidement, en la circonstance. Je pense que son avis ne doit pas différer beaucoup de celui d'un M. Dupont qu'il nous cite sans façon :

— Le miracle ! répondait M. Dupont à un curieux qui lui exprimait son ébahissement des guérisons qu'il obtenait par l'huile de la lampe allumée devant la Sainte Face. Mais, monsieur, le miracle n'est pas plus difficile à obtenir pour un chrétien qu'un plat de petits pois chez la marchande du coin ; il suffit de le demander...

« DIEU NE JOUE PAS LA DIFFICULTÉ » COMME AU BILLARD

Cette façon un peu sommaire de comprendre la *faith healing* creuse naturellement un abîme entre les affirmations plutôt simplistes du romancier catholique et les analyses ingénieuses et circonspectes des psychiâtres.

Depuis sa conversion qui fut très sincère, la sensibilité raffinée de l'hagiographe de Sainte Lidwine s'allie volontiers à la foi du charbonnier. Je me rappelle nos conversations dans la maison charmante qu'il habitait près du cloître des Bénédictins de Ligugé.

Le soleil déclinait davantage. Un peu d'ombre accusait le visage vigoureux de l'oblat J. K. Huysmans. Il fumait. Au-dessus des maisons basses du village et de l'usine, le clocher de l'abbaye montrait le ciel. Je songeai que la mystique déclinait aussi comme ce soleil, et que le crépuscule du doute enveloppe l'âme moderne.

— Lorsque vous avez écrit la vie prodigieuse de Lidwine, devant les miracles stupéfiants relatés par les bollandistes, n'avez-vous pas été troublé par les objections de la science contemporaine, qui parle volontiers à ce propos d'hystérie et de suggestion ?

— Je m'en suis peu préoccupé, car ces prodiges rentrent dans le cadre de la mystique et y sont fréquents. Hystérie, suggestion... il ne faut pas être dupe de ces expressions récentes, par lesquelles on croit expliquer, en les nommant, des phénomènes toujours mystérieux. Dieu ne change pas, d'ailleurs, la nature de ceux qu'il influence. Qu'un saint ou une sainte soit nerveuse, hystérique même, qu'importe ? Il se servira,

pour se manifester, de cette susceptibilité heureuse en la circonstance. Il prend, en effet, les chemins les plus directs.

Et Huysmans, froissant encore de ses doigts minces le papier d'une nouvelle cigarette ajouta, en souvenir de ces « cafés » qu'il a supérieurement décrits :

— Dieu ne « joue pas la difficulté » comme au billard...

J.-K. HUYSMANS ET LES PSYCHIATRES

Le soir tombait ; la cloche du jardin sonna. L'auteur de *Sainte Lidwine* rentrait chez lui, après être allé à Poitiers faire sa visite à son relieur et à quelques vieilles églises.

— Ah bien ! si vous croyez à la bonne foi des prétendus savants, vous vous trompez étrangement, s'écria-t-il en roulant de ses doigts fuselés et minces une cigarette. Tenez, prenez Paul Richer. Il tranche le cas de Louise Lateau, la stigmatisée, avec une légèreté qui frise l'inconscience. Il assimile cette miraculée aux vulgaires hystériques à crises qu'il a examinées dans sa clinique et ne tient nul compte des faits par lesquels elle les distance. Tout ce qui le gêne, il le supprime. Ainsi, Louise Lateau distinguait, sans la voir de ses yeux, l'hostie dans le custode, et savait si elle était consacrée ou non. Cette expérience a été

faite maintes fois et a toujours réussi; mais l'hypnotiseur l'omet.

La critique et les réserves des psychiâtres sont aussi sincères à mon avis que l'indignation de M. J.-K. Huysmans. Celui-ci croit en la mystique; il l'admet comme une science positive. Les psychiâtres ne voient en ces phénomènes qu'autosuggestion ou hystérie. Leurs points de départ sont opposés, leurs mentalités différentes. Ils n'arriveront pas à se rencontrer. Le grand écrivain les malmène; cependant ils ne peuvent interpréter certains prodiges que d'après leurs connaissances qui sont surtout cliniques. Il est vrai que les mystiques en savent plus que les cliniciens; il y a des états d'âme familiers à ceux-là et qu'ignoreront toujours ceux-ci. Les psychiâtres ont eu le tort d'être parfois irrespectueux pour des figures vénérables du passé; ils ont pris un ton décisif pour résoudre les problèmes dont ils n'avaient pas toutes les données. Ecoutez les objurgations que J.-K. Huysmans leur adresse avec verve et sans ménagement.

... N'en déplaise à ces caciques de la psychiatrie et à ces barbacoles entendus qui, ne pouvant rien expliquer, classent sous l'étiquette de l'autosuggestion ou de la démence, les phénomènes de la vie divine qu'ils ignorent, la Mystique est une science résolument exacte; j'ai pu vérifier un certain nombre

de ses effets et je n'en demande pas davantage pour croire; cela me suffit.

LA GUÉRISON DU LUPUS

Si, à mon avis, l'auteur des « Foules de Lourdes » a raison de déclarer que les formules de la psychopathie moderne ne suffisent pas à englober les moments supérieurs de la mystique, je crains qu'il ne s'abuse sur le caractère des guérisons de Lourdes. Plus frappants, plus théâtrales, elles ne rentrent pas moins dans la catégorie des autres prodiges et ne s'opposent à aucune des lois qui régissent la *faith healing*.

M. J.-K. Huysmans dédaigne de soumettre à une critique objective les preuves intérieures qu'il prétend avoir reçues. Sa défense du miracle physique antinaturel n'est pas non plus péremptoire. Il se base surtout sur l'instantanéité des guérisons et l'occlusion des plaies; maintes cliniques nous en montrent autant.

« Maigre butin », pourrions-nous dire, nous aussi. Il est vrai que Lourdes, même pour les catholiques, n'est pas un article de foi.

Là ne réside pas, d'ailleurs, le principal mérite de J.-K. Huysmans. Ce peintre merveilleux, ce caricaturiste du verbe, produit des miracles incontestables, ceux-là, en brossant des tableaux, en creusant des eaux-fortes d'une vision sincère,

brutale, comique, originale, imprévue et où il laisse sa marque, si bien que lui seul, même s'il ne signait pas, pourrait être désigné comme l'auteur responsable et admirable. A côté de ces pages ultra-savoureuses, Zola apparaît fade et banal.

Savourez cette guérison d'un lupus.

Ce que l'on a tenté pour entraver la marche de cet ulcère est incroyable ; on a saccagé la mâchoire de la malheureuse, en lui arrachant les dents, on l'a cautérisé sans mesure et le lupus n'en a pas moins continué de la dévorer vive et de répandre une odeur si nauséabonde que personne n'osait plus la panser. La figure était devenue quelque chose d'effrayant. Le nez et la bouche confondus s'ouvraient en un rouge cratère d'où coulaient des filets de lave couleur de soufre ; les joues étaient percées de deux trous de l'épaisseur d'un petit doigt et qu'il fallait boucher avec des tampons de ouate lorsque la pauvre femme s'apprêtait à manger ou à boire, de peur que les aliments et la boisson ne sortissent par ces ouvertures.

Arrivée devant la grotte, elle prie, puis baigne ce qui lui sert de visage à la piscine. Le lendemain, elle recommence à s'imbiber la face avec une éponge et sans plus de succès ; ce même jour, honteuse, se sentant un objet de dégoût pour tout le monde, à quatre heures, au moment de la procession du saint Sacrement sur l'esplanade, elle ne veut pas se mettre sur les rangs des malades et elle se cache dans le Rosaire, vide à ce moment-là, derrière le grand autel.

Elle lisait, agenouillée, ses prières dans un livre de messe quand, la procession étant terminée, Mgr de Saint-Die, qui avait tenu l'ostensoir, rentre, pour le déposer, dans le Rosaire. A ce moment le bandeau qui lui voilait la figure, se défait et tombe sur son livre qu'il macule de sang et de pus. Elle le rattache solidement avec un double nœud et, intimidée par la foule qui rentre à la suite de l'évêque, dans l'église, elle s'échappe et s'en va à la fontaine pour y prendre un peu d'eau. Elle était penchée sur le robinet, lorsque le bandeau se détache encore ; un peu surprise, car elle était certaine de l'avoir très fermement noué, elle le rajuste et retourne à l'hôpital où elle se plaint qu'il ne tienne pas et demande qu'on le lui applique avec plus de soin. On l'enlève et les deux personnes qui l'ont ôté poussent un cri : Vous êtes guérie ! Elle n'y croyait pas ; il fallut qu'elle se vît dans une glace pour se convaincre qu'en effet le lupus avait disparu, comme par un coup de baguette, en une seconde. Le visage s'était réparé, le nez s'était restauré tant bien que mal, les trous des joues et du palais ouverts étaient bouchés, les chairs s'étaient reconstituées d'elles-mêmes, spontanément.

C'est violent, bizarre, cru. On dirait ces imageries de missel gothique, où demeure le souvenir des sabbats, mais où perce tout de même une âme de primitif — qui aurait collaboré aux *Soirées de Medan*.

Oui, comme l'a écrit Charcot, ce ne sont pas seulement des « convulsions, des contractures, des paralysies » d'origine hystérique que résout

l'eau de la piscine ; « elle guérit soudainement les ulcères les plus rebelles », des tumeurs aussi ; mais ces maux sont justiciables de la *faith healing*, c'est-à-dire de l'influence de l'esprit sur le corps, multipliée par la foi.

OPINION DES DISCIPLES DE CHARCOT ET D'ANATOLE FRANCE SUR LES « MIRACLES » DE LOURDES (IL N'Y A PAS DE SURNATUREL)

Nous en arrivons donc aux réponses, que font les disciples de Charcot et d'Anatole France aux affirmations de J.-K. Huysmans et aux procès-verbaux du docteur Boissarie, qui découvrent en certaines guérisons des manifestations particulières du Surnaturel.

Voici les arguments des incrédules, tels qu'ils peuvent se ramasser en quelques paragraphes :

La très grande majorité des miracles connus sont de tous points comparables aux cas de guérison subite observés à la Salpêtrière. Fréquemment sous l'influence d'une émotion, d'une douche, de la suggestion, cessent des maladies datant de plusieurs années, cécité, surdité, paralysies névropathiques. Pour quiconque n'est pas du métier, et même pour beaucoup de médecins peu familiarisés avec ce genre de maladies, ces guérisons seraient inexplicables autrement que par un miracle.

Mais les croyants font cette objection :

La science actuelle n'est-elle pas impuissante à expliquer un certain nombre de faits prodigieux, qui ne relèvent pas de la pathologie nerveuse, la guérison des phtisiques, par exemple ?

Les septiques répondent : Les observations sont d'ordinaire bien superficiellement, bien hâtivement prises par les médecins chargés de constater les miracles. Le diagnostic est loin d'être précis. A notre connaissance, on a noté comme tuberculeux guéris des malades simplement atteints de *toux ferrine*, de congestion névropathique du larynx, ou bien de vrais tuberculeux améliorés pour huit jours ; ils reprenaient de l'appétit et des couleurs, leur toux se calmait un peu, mais leurs lésions pulmonaires n'étaient en rien modifiées.

Pour que la conviction fût irrésistiblement entraînée, il nous faudrait autre chose que ces trop explicables prodiges qui nous sont offerts ; il faudrait un miracle, vraiment miraculeux et tel que l'intervention divine puisse seule le produire. Parmi les miracles qu'on nous rapporte, pourquoi n'est-il jamais question d'une jambe coupée qui aurait repoussé subitement dans la piscine ? On dirait que Dieu ne daigne pas faire de miracle trop éclatant, qu'il entend se borner — un Dieu qui se borne, quels mots contradictoires ! — à des

demi-miracles, pour donner plus de mérite à ceux qui croiront. Mais, au total, c'est le démon qui bénéficie de cette manière. Et il a beau jeu le Malin, quand il nous met en parallèle les miracles de toutes les religions présentes et passées, quand il nous insinue que, de tous temps, les foules ont été avides de surnaturel, de mystère ; car au temple d'Esculape, par exemple, se produisaient des cures semblables à celles que nous voyons à Lourdes. C'est le même Malin, je pense, qui nous parle par la bouche de son ami Renan, quand celui-ci nous dit : « *Ce n'est pas d'un raisonnement, mais de tout l'ensemble des sciences modernes que sort cet immense résultat : il n'y a pas de surnaturel* ».

« LE RESSUSCITÉ A TROIS JAMBES ! »

Dans une étude sur les *Foules de Lourdes*, j'avais particulièrement souligné cette bizarrerie d'un miracle prudent et limité. Jamais de jambe qui repousse, par exemple. Une véritable économie dans le prodige ; des guérisons douteuses ou attribuables aux soubresauts du système nerveux. Mais l'éminent écrivain n'est pas embarrassé pour si peu. Il me répliqua par des arguments imprévus, où la jovialité enveloppe une foi vigoureuse. J.-K. Huysmans est, transplanté dans la vie moderne, un grand artiste du moyen âge. Il en a

les convictions, il en a aussi le style savoureux, le mysticisme pittoresque; à côté d'un saint il sait tordre une gargouille; et il évoque, en plaisantant, le ressuscité à trois jambes !

Paris, 17 octobre 1906.

Mon cher ami,

Que je vous remercie de votre article, si vibrant et si net, et de toute la sympathie d'artiste qu'il m'exprime. Ce n'est pas peu de chose que de ne point faiblir dans de si copieuses colonnes, et vous y parvenez; ce qui est un permanent tour de force.

Pourquoi, diable! voulez-vous qu'une jambe coupée repoussât dans une piscine? La Vierge ne fait pas l'inutile. Deux jambes, mais c'est du luxe! On peut très bien vivre et marcher avec une jambe de métal ou de bois. Il n'est donc pas nécessaire du tout d'en avoir deux en viande, pareilles. Beaucoup d'aveugles sont guéris, mais, à ma connaissance du moins, pas de borgnes. Attendu qu'on peut très bien voir avec un seul œil.

A un point de vue plus rigolo, l'homme qui aurait une nouvelle jambe qu'en ferait-il, à la résurrection? Ça lui en ferait trois !!! un tripède. Il n'aurait qu'une ressource, ce serait de faire un « portez arme » au Juge, avec l'une des trois!

Non, mais, sans rire, je crois que de simples infirmités avec lesquelles la vie et le travail sont possibles, ne seraient jamais guéries à Lourdes, comme le sont des maladies mortelles ou des maladies telles qu'elles rendent l'existence à gagner presque impos-

sible. Pas de luxe dans le miracle. On va, Là-Haut, je crois, au plus pressé.

J.-K. Huysmans.

L'auteur d'*A Rebours*, de *Là-Bas* et d'*En Route*, peu importe d'être de son avis ou non, est un incomparable artiste. Il a une façon de s'expliquer qui horrifie aussi bien M. Homais que les sacristains. Mais les architectes inconnus des cathédrales gothiques l'approuvent et, dans son langage, il a su combiner les manières si diverses de Memling et de Callot.

FAUT-IL FERMER LOURDES?

Thèse : Tolérons Lourdes, le mensonge qui aide à vivre. » *Antithèse* : « *Lourdes est un péril et une déraison.* »

M. Jean de Bonnefon, dans un livre intitulé *Lourdes et ses tenanciers*, que complète un numéro spécial des *Paroles françaises et romaines*, entièrement consacré à des réponses de médecins, pose cette question : « Faut-il fermer Lourdes ? » Le résultat de ce referendum, c'est, prononcée par plus de mille lettres très documentées, la condamnation du sanctuaire — qui crée, il faut bien le dire, une concurrence, mais où les conditions de l'hygiène sont déplorables, et qui favorise souvent de funestes exaltations.

L'idée de reprendre pour Lourdes, l'arrêt célèbre qui s'appliquait aux convulsionnaires de Saint-Médard :

> De par le Roy défense à Dieu
> De faire miracle en ce lieu,

a été présentée par Zola dans les dernières pages d'un copieux et vigoureux roman, mais sous la forme d'une discussion intérieure, d'un débat intime.

La « thèse » d'abord : « Tolérons Lourdes, le mensonge qui aide à vivre ! »

> Non, non ! ce serait un crime que de fermer le rêve de leur ciel à ces souffrances du corps et de l'âme, dont l'unique apaisement était de s'agenouiller, là-bas, dans la splendeur des cierges, dans l'entêtement berceur des cantiques. Où était donc l'homme dur qui aurait eu la cruauté d'empêcher les humbles de croire, de tuer en eux la consolation du surnaturel, l'espoir que Dieu s'occupait d'eux, qu'il leur réservait une meilleure vie dans son paradis ? L'humanité entière pleurait, pareille à une malade désespérée, condamnée, que seule pouvait sauver le miracle.

Mais « l'antithèse » ne tarde pas : « Lourdes est un péril et une déraison ! ».

> Cette religion de la souffrance humaine, ce rachat par la souffrance, n'était-ce pas encore un leurre, une aggravation continue de la douleur et de la misère ? Il est lâche et dangereux de laisser vivre la

superstition. La tolérer, l'accepter c'est recommencer éternellement les siècles mauvais. Elle affaiblit, elle abêtit, les tares dévotes que l'hérédité lègue font des générations humiliées et craintives, des peuples dégénérés et dociles, toute une proie aisée aux puissants de ce monde. On exploite les peuples, on les vole, on les mange, quand ils ont mis l'effort de leur volonté dans la seule conquête de l'autre vie. Dès lors ne vaudrait-il pas mieux avoir tout de suite l'audace d'opérer l'humanité brutalement, en fermant les Grottes miraculeuses où elle va sangloter, et de lui rendre ainsi le courage de vivre la vie réelle, même dans les larmes?

UN DESTRUCTEUR DE LA LÉGENDE DE BERNADETTE

C'est « l'antithèse », pour employer encore ce terme hégélien, qu'a reprise M. Jean de Bonnefon, avec la fougue d'un Polyeucte anticongréganiste.

Son livre est curieux, plein de précipices et de documents : le narrateur ne semble pas en avoir tiré un suffisant parti littéraire, lui qui, pourtant est un écrivain, de fière envergure. D'ailleurs, une brève préface nous avoue que ce volume « n'est pas un livre, mais un rapport sec et gris ». Il est permis, surtout puisque M. Jean de Bonnefon en est l'auteur, de le regretter.

Les intentions du pamphlétaire — il faut fermer Lourdes, sa grotte et ses magasins, prohiber sa source microbée, — sont évidentes dès la dédi-

cace : « Aux confrères de la *Petite République* et de la *Dépêche* (de Toulouse), qui firent loyale alliance avec la Religion pour ce combat contre les boutiques du sanctuaire. »

Nous lisons plus loin :

On aurait gardé le silence encore, si l'histoire de Lourdes n'était qu'une légende posée sous l'opale du ciel, contre le mur des Pyrénées, au bord du Gave qui rit en sautant. Mais ni poésie ni légende ne sont ici : le mensonge des apparitions a été dicté par la plus basse et la plus détestable des passions, celle de l'or. Il est exploité par des hommes casqués et masqués sous casque et masque de piété.

Les documents sont très piquants en grande partie et neufs. On y voit « comment l'abbé Ader, l'abbé Pomian suggestionnent Bernadette, sous la direction de Peyramale. » Le miracle aurait été connu d'avance et prédit par un magistrat. Là où M. J.-K. Huysmans voit l'aboutissement d'un long effort du Surnaturel pour se faire jour dans un paysage après avoir longtemps rôdé et tâtonné tout autour, M. Jean de Bonnefon constate un complot politique et réactionnaire. L'empereur aurait été complice d'une supercherie. Ses ministres résistent d'abord, puis ils cèdent. « La faiblesse du préfet, nous avertit la table des matières, se complique de la fourberie de l'évêque ».

LE VRAI MIRACLE : NOTRE GRANDEUR INTIME

M. Jean de Bonnefon, qui a beaucoup d'esprit, nous raconte le joli apologue de cette petite fille qu'un tour de prestidigitateur avait charmée. Mais l'homme qui la conduisait se pencha vers elle et lui expliqua ce qu'il pensait être le secret du « miracle ». Alors, l'enfant pleura, maudissant celui qui « lui avait dit la vérité ». Je n'ai pas contrôlé les « pièces », que nous apporte M. Jean de Bonnefon. Mais elles m'ont fait rêver aux dessous trop « humains » des choses qui ont une apparence « divine ». Le monde est ainsi fait. Pourtant je n'ai guère été déçu ; car, à Lourdes, ce qui m'intéresse n'est pas certes l'entreprise financière ni les visions médiocres de Bernadette, prétexe puéril, — c'est l'éternelle souffrance que peut apaiser la force mystérieuse qui en nous espère et veut. Le grand, le vrai miracle pour moi se résume en notre grandeur intime ; elle trouve les motifs les plus simples, les plus naïfs pour éclater.

LE MÉCANISME DU MIRACLE DE LOURDES (7 CONDITIONS)

Le mécanisme du miracle de Lourdes (j'englobe sous cette appellation les prodiges dûs à la foi religieuse) commence donc à être perçu sans

rien préjuger de son mystère initial, insondable comme la cause première de toute chose.

En voici quelques lois :

1° Dans l'ordre de la « faith healing », le sanctuaire, la source, le rite n'ont d'autre valeur que celle que leur accorde le pèlerin. Ils ne sont que des *excitants* pour le miracle, des *instruments* pour le thaumaturge intérieur, que tout homme porte en lui.

2° Le miracle résulte de la constitution physique et psychique du sujet, de ses aptitudes à *emmagasiner* l'idée de la guérison, et à l'*utiliser* pour le retour à la santé. La physiologie et la psychologie collaborent et se prêtent appui.

3° C'est par l'*inconscient* que passe l'action miraculeuse et curative, comme celle aussi extraordinaire de l'inspiration, du pressentiment, de la télépathie. Voilà pourquoi elle est imprévue et surprenante.

4° Une période d'*incubation* est nécessaire : rappel des prodiges antérieurs, méditation sur les bienfaits de telle ou telle source, sur la puissance de la foi, etc. Cet entraînement mental a souvent lieu sans qu'on s'en doute. Avant de quitter son chez-soi pour se rendre près du Gave, même si l'on est sceptique, on interroge, on s'intéresse, on se décide enfin. Ensuite se succèdent le pèlerinage, les cantiques en commun, les voi-

sinages contagieux de croyants, la neuvaine, etc. Pendant ce temps l'idée mûrit et se prépare à devenir force irrésistible. Le plus souvent l'éducation religieuse de l'enfance aux racines perdurables porte là sa fleur. Qu'importe que cette foi primitive ait été oubliée, éteinte. Elle survit dans la personnalité seconde où justement s'élabore le miracle [1].

5° Les prières, les rites religieux, le bain froid qui précipitent l'éclosion du miracle, créent le *traumatisme* nécessaire.

6° Le triomphe de la *vis medicatrix* intérieure, de la *volonté de vivre* qui déborde de l'inconscient au conscient, des centres à la périphérie.

7° La persistance du miracle, due à la solidité foncière de l'organisme.

RÉPONSE AUX OBJECTIONS

On objecte : mais des gens ont été rétablis à Lourdes qui ne croyaient pas ou croyaient peu.

Je réponds : ils croyaient ne pas croire. Si vraiment ils n'avaient pas cru, ils ne seraient pas venus.

On objecte la guérison d'enfants, et pourquoi? Ils rentrent tout à fait dans les conditions déjà exprimées. L'inconscient de l'enfant est beaucoup

[1] Tel est le cas de Gargan, examiné par Ludovic Naudeau dans sa brillante enquête sur Lourdes parue au « Journal. »

ces réalités encore un peu confuses, en les séparant du mysticisme, du charlatanisme et de l'illusion. Ainsi la théurgie, la psychurgie des anciens et des récents thaumaturges aboutissent à la psychothérapie et à l'orthopédie mentale. Le miracle n'est plus le caprice d'une intervention étrangère, mais le lot espéré de ceux qui veulent avec persévérance et croient avec ardeur.

Tout d'abord, quel sujet d'étonnement que ces possibilités imprévues appartenant à tout le monde, au lieu de rester le privilège de quelques-uns ! Nous sommes en route vers de telles nouveautés depuis un siècle, qu'il faut s'attendre à des révélations profondes, non seulement sur les rouages de notre physiologie, mais jusqu'en l'organisation de notre personnalité et de nos destinées. De tels faits sont plus extraordinaires que nouveaux. Les annales de l'ancien miracle en débordent : seulement les exemples étaient le plus souvent absurdes, inconscients et fugitifs. Nous voulons maîtriser et conduire, autant que faire se pourra, ces manifestations incohérentes. Le miracle moderne devient, deviendra surtout rationnel, conscient, volontaire et — lâchons le mot — démocratique.

Époque étrange et passionnante que la nôtre, où tout est remis en question. On élimine et l'on reconstruit. L'impossible est réalisé par les

sciences physiques, l'inespéré va être accompli par les sciences psychiques et « métapsychiques ». Dans le monde extérieur combien de forces imprévues et merveilleuses, domestiquées enfin, ont transformé et transformeront davantage encore la terre ! De même, le monde intérieur, les profondeurs du moi sont explorés et vont être exploités pour l'avantage de tous. Du moins maints chercheurs excellents s'y essaient, et ils ont réussi jusqu'à un certain point. Des facultés, telles que l'imagination, la volonté, la foi, et surtout la pensée considérée comme force et image, (non plus abstraitement et du seul point de vue théorique), vont être utilisées dans la vie pratique, devenir, pour tous, des moyens de régénération et de grandeur.

DE L'IDÉE FIXE A L'IDÉE BIENFAISANTE OU « THOUGHT HEALING »

Les idées naissent et se combinent dans le cerveau de la plupart des hommes spontanément et sans méthode. On laisse la nature agir. Mais les maladies mentales, étudiées avec soin, montrèrent par le processus des « idées fixes », quelle initiative d'impulsion possèdent en nous ces êtres réels, nos pensées, qui sont hiérarchisées, classées et maîtrisées par la conscience à l'état sain. Le mal fit chercher le remède. On comprit

que la pensée, autant que la foi, est un moyen de guérison. Il s'agit là non seulement d'une cure physique (la pensée agit en effet sur le corps), mais aussi d'une réforme intérieure qui intéresse tous les malades d'abord, puis tous les hommes à des degrés divers. Le miracle, de la sorte, se moralise et s'élargit.

Chacun de nous a besoin en effet de volonté, de décision ; notre plus haut état de liberté et de bonheur est celui où nous savons, selon la circonstance, user du *frein* ou de l'*élan*. Or, si nous n'avons pas ces facultés, indispensables pour l'ordonnance d'une vie normale, il est possible de les acquérir. Tel est le but de la *Thought healing*[1]. Aujourd'hui elle commence à être étudiée comme un instrument utile pour le perfectionnement de la santé, du caractère et de la destinée.

Orientons-nous donc vers cette nouvelle voie.

PEUT-ON RÉFORMER SON CARACTÈRE ?

C'est l'hypnotisme qui forme le premier chapitre de cette thérapeutique de l'âme, l'hypnotisme, grâce auquel l'idée agit en quelque sorte irrésistiblement et visiblement.

[1] Je propose ce nom de *Thought healing* (la pensée qui guérit) inusité encore mais synthétique et calqué sur *Faith healing* (la Foi qui guérit) appellation adoptée depuis que Charcot l'employa.

L'hypnotisme est surtout utile aux débilités incapables de se relever par eux-mêmes. Son instrument miraculeux s'appelle la suggestion. Mais ne nous en tenons pas là. Manié délicatement, il permet de regarder dans notre moi et d'en surprendre les intimes ressorts, afin d'en régler de nouveau le mécanisme.

« La suggestion hypnotique, écrit dans les conclusions de son livre [1] le professeur Jules Liégeois, soit pendant le somnambulisme provoqué, soit à l'état de veille, présente un moyen d'investigation pour l'étude de l'esprit humain. Elle permet de faire naître des pensées, des volontés, des sentiments, de les modifier, de les étendre, de les annuler, de les faire varier à l'infini, de produire tous les troubles possibles, de la pensée, de la mémoire ou de la parole. Les savants ont en elle un véritable *procédé de vivisection morale et intellectuelle.* »

Le Dr O. G. Wetterstand de Stockholm, après plusieurs milliers d'expériences qui l'ont placé parmi les psychologues les plus adroits, a conclu à la puissance encore mal délimitée de l'action mentale :

« Dans toutes les maladies où la volonté est

[1] De la suggestion et du somnambulisme dans leurs rapports avec la jurisprudence et la médecine légale. (Octave Doin, édit.).

affaiblie et où il est important de lui rendre sa vigueur, le traitement psychique offre de grands avantages. J'appellerai également l'attention sur les effets de ce traitement en ce qui concerne *la réforme du caractère*, fait démontré par Liébeault, Bernheim, Forel, aussi bien que par moi. » (*L'hypnotisme, ses applications à la médecine pratique.*) Et Durand de Gros écrivait : « Le rachitisme de l'intelligence, les déviations du caractère trouveront dans l'hypnotisme leur orthopédie[1]. »

L'HORLOGERIE DU « MOI »

Avant d'indiquer les méthodes pour agir sur notre moi, des explications sont nécessaires, afin de bien définir ce que nous entendons par ce « moi ». Qu'est-il véritablement, d'après les observations, que l'expérience, — et non une prévention métaphysique ou mystique, — nous permet d'enregistrer.

Quand M. Taine, lumineux synthétiste des tra-

[1] Oui, cette psychologie « appliquée » a ses racines dans le passé le plus lointain. La magie, les sciences occultes, sous leurs apparences superstitieuses et malgré de chimériques ambitions, renfermaient les principaux éléments de la psychothérapie et de l'orthopédie mentale. L'humanité, — ou du moins une élite — a toujours vu plus ou moins clairement le parti qu'elle pouvait tirer de ses ressources intérieures. Ce que j'avance ici sommairement, je le démontrerai en un livre où je publierai avec commentaires des fragments importants de vieux grimoires.

vaux psychophysiologiques de son temps, dans son livre l'*Intelligence*, démonta notre « moi » comme une horlogerie complexe, en désigna les rouages et précisa la fatalité des mouvements, il nous rendit un service énorme. Il détruisit à jamais les rêveries autrefois en cours sur la mentalité, considérée comme une entité existant d'une vie imaginaire, abstraite, indépendante de notre organisme qui, est son point d'appui.

Cependant ses conclusions furent dépassées et mal comprises. Notre conscience, réduite à être un faisceau de sensations et d'idées, construction de la vie extérieure et de notre corps, sembla vouée à l'esclavage des milieux et à la fantaisie des circonstances. Enlisée par l'atavisme, composée par les événements quotidiens, elle n'était plus qu'une résultante trop prévue et comme le précipité inévitable d'une combinaison chimique. Dès lors une grande tristesse gagna l'élite, puis pénétra lentement et par contre-coup les foules. Un découragement d'une sorte nouvelle, un découragement *a priori*, pour ainsi dire, mina les volontés. Ce fut un fâcheux renouveau de l'antique résignation bouddhiste, avec l'idéal et l'espérance en moins ; les âmes doutèrent de l'héroïsme, de l'effort et de ses résultats. Je me les rappelle ces tristes heures que traversa notre génération.

On voulut nous persuader que nos hésitations,

nos tares, nos impuissances, nos incertitudes sont irréparablement « nous même » ; il apparaissait inutile de réagir, puisque, victimes d'un passé fatal et d'un milieu tenace, nous ne nous changerions pas. Oui, ce mal particulier, toute la jeunesse contemporaine l'a subi. Il aboutit chez beaucoup au doute sur soi-même, au dégoût de la vie ; il rétrécit l'horizon du vouloir. Il éteignit toutes les fois et surtout la foi en nous-même. Taine, de ce point de vue, fut plus funeste que Schopenhauer ; car celui-ci, par sa doctrine de volonté à outrance, volonté dans l'univers aussi bien que dans l'homme, nous préparait, quoique en la combattant, une philosophie de l'énergie et de l'espoir.

Une meilleure compréhension de nos propres capacités devait se faire jour enfin. La robe de notre « moi » est en effet tissée avec l'étoffe que nous fournirent l'ambiance et les ancêtres, à qui nous devons notre constitution même. Mais il y a une force neuve sous ce vieux vêtement, une force permanente sous ce vortex de phénomènes, une personnalité derrière ces éléments impersonnels qu'elle coordonne. La petite horloge peut être démontée, puis remontée ; elle ne marquera l'heure que si elle possède l'impulsion secrète qui fait graviter les astres, germer les arbres, penser et aimer les hommes.

L'EXERCICE DE LA VOLONTÉ DÉTRUIT LE CAUCHEMAR FATALISTE

Cette force — qu'elle soit une cause ou une résultante, peu importe pour l'instant — existe au dedans de nous. Elle agit sans cesse sur l'organisation qui la manifeste et réagit sur les autres organismes. La conscience pourra utiliser ce dynamisme, si les expériences de la « Thought healing » sont, comme je n'en doute pas, véridiques. Les abîmes de notre être possèdent, même chez les plus pauvres en apparence, des ressources incalculables. Et il est possible de puiser en ces greniers. Voilà une grande découverte. Nous l'avons dit, c'est l'hypnotisme qui tout d'abord nous y a initiés, par l'observation de faits multipliés et incontestables.

Quelles que soient donc les théories en cours sur le déterminisme de nos actes, la fatalité de notre caractère et de notre destinée, il est possible de corriger une mentalité, de l'augmenter ou de l'émonder et ainsi de transformer notre conduite et nos mœurs. Notre mentalité est « phénoménique » et changeante. Taine ne s'est pas trompé. Mais elle n'est pas seulement modifiée fatalement et comme en dehors de nous. Notre vouloir peut agir sur elle, trier les pensées, les sentiments qui la composent, séparer le bon

grain de l'ivraie. Il importe peu que certaines philosophies se refusent à admettre cette puissance autonome. Au sophiste qui prouvait par des raisonnements l'impossibilité de se mouvoir, Socrate répondit silencieusement en se mettant à marcher devant lui[1].

De même, les prodiges de l'hypnotisme, de la suggestion et de la « Thought healing » affirment par des exemples, au milieu de tant de discours contre la liberté, la possibilité de nous surmonter nous-même. Le cauchemar fataliste qu'une demi-science avait fait peser sur nous va donc cesser grâce à des réalités vivantes et à des faits concrets qui se rient des critiques et des contradictions, aussi gratuites les unes que les autres.

LES PAUVRES DE VOLONTÉ ET LES NAUFRAGÉS DE LA DESTINÉE

La psychothérapie a mis en pratique sur une échelle étendue les principes de la « pédagogie suggestive » et de « l'orthopédie mentale ». Elle est issue des expériences et des doctrines de

[1] Je ne saurai recommander assez un livre admirable et excellent de M. Jules Payot, « l'Éducation de la volonté » (Félix Alcan). Tout homme, décidé à équilibrer sa vie et à la rendre laborieuse et féconde, doit s'en rapporter à ce livre. La psychothérapie et l'orthopédie mentale démontrent d'une manière irrésistible combien cet écrivain, ce penseur a vu juste.

Charcot, de Braid, de Liébault. Elle a même retenu quelques méthodes de nos bons vieux magnétiseurs en simplifiant les théories des devanciers, et en prenant à chaque système ce qu'il a d'excellent.

Daus ces cliniques, où l'antique psychurgie semble renaître, se déroulent mille drames, susceptibles de passionner à la fois les romanciers mondains et les moralistes austères. Salles studieuses, machines électriques, étagères remplies de cerveaux ; çà et là quelques instruments propices au sommeil ; les plâtres ou les photographies des maîtres de la psychologie moderne et de remarquables « sujets » ; un canapé, quelques bancs et des chaises, encombrés par les naufragés de la destinée, — ce qui revient à dire, la plupart du temps, par les victimes d'un caractère trop ingrat ou d'une constitution trop nerveuse.

Dans ce laboratoire hospitalier, j'ai vu affluer pauvres et riches, qu'égalise la douleur, — enfants vicieux et dégénérés, femmes névropathes, hommes qu'une passion misérable et incoercible a en quelque sorte excommuniés du monde, morphinomanes, joueurs, ivrognes, voleurs, pervers, et parfois les disgraciés, où l'idée du crime s'éveille. On pourrait les rassembler tous sous la même appellation. Ce sont, je l'ai dit, « les pauvres de volonté. »

On a beaucoup parlé des pauvres de cœur et des pauvres d'esprit, on a oublié les plus infortunés, « les pauvres de volonté. » Ceux-ci sont les pires des malheureux. Ils souffrent et font souffrir, traqués par des impulsions irrésistibles ou arrêtés par d'inexplicables inhibitions. Ils n'ont ni la force de s'élancer au moment nécessaire, ni la faculté de s'arrêter quand il le faut. De la paresse et de l'inertie, ils passent à une coupable agitation, à laquelle il leur est impossible de surseoir.

Pour beaucoup d'entre eux, à qui l'exercice du raisonnement et les pratiques de l'hygiène physique et mentale ne suffiraient pas pour guérir, la suggestion et même l'hypnose deviennent utiles, sinon nécessaires, au début de la cure du moins.

LES NOUVEAUX THÉRAPEUTES

Que l'aspect de l'hypnotisme et de l'hypnotiseur a changé ! Nous avons tous le souvenir du terrible prestige d'un Donato, suivi par son cortège automatique de « sujets », dont le regard semblait rivé au sien; et le décor nous est resté dans l'œil, de ces fameuses leçons de Charcot à la Salpêtrière, avec ces femmes en arc de cercle, secouées par les crises classiques de la grande hystérie. Aujourd'hui l'hypnotisme n'en est plus

à ces brusqueries et à ces éclats. Cet appareil et cet apparat ne pouvaient être pardonnés qu'à une science commençante, ayant besoin de frapper les imaginations avant de convaincre les esprits. D'ailleurs, lorsque l'on rencontre les Drs Bérillon, Raymond, Pierre Janet, Maurice de Fleury[1], Voisin, on sent vite que l'on n'a pas affaire à ces dangereux gaillards que furent les premiers hypnotiseurs. Ce n'est plus du fameux « fluide » qu'il s'agit et de ses foudroyants effets, mais bien des contagions, des radiations bienfaisantes de la volition et de la pensée. Le thérapeute, en effet, se penche affectueusement vers ces déshérités de l'énergie ; la voix est rythmique, basse, et quand il passe dans la pénombre de la salle, parmi son peuple d'endormis, dont les têtes vacillent et dont les bras s'abandonnent, — n'était cette suite d'aides en tabliers blancs, de visiteurs, d'infirmiers, — on dirait volontiers d'un prêtre qui console ou d'un avocat qui persuade sans bruit.

L'ORTHOPÉDIE MENTALE

Ne croyez pas pourtant que le moderne hypnotisme soit moins rigoureux que l'ancien : il est

[1] M. Maurice de Fleury a exposé dans un livre remarquable la *Médecine de l'Esprit* son traitement qui est plus corporel et mécanique (piqûres de sérum, par ex.) que psychique.

au contraire plus méthodique, plus précis, ingénieux, mécanique, dénué de mysticisme. Il règle et adapte l'imagination au lieu de l'affoler. Comme toute vraie science, il est d'abord physique.

Précisément il utilise le sommeil provoqué. Il sait sans danger réduire l'organisme à l'état de machine obéissante. A cet effet on impose au sujet endormi des exercices rotatoires des mains et des pieds qui établissent l'automatisme. Cette docilité mécanique est la promesse d'une sûre suggestibilité mentale. On dédaigne les exercices de parade, les contractions, les crises, tout ce qui prédispose à l'hystérie.

Cette psychologie pratique est vraiment originale. D'abord elle s'appuie sur des procédés physiques ; puis, au lieu d'annihiler la conscience et l'initiative comme l'hypnotisme ancien, elle les réveille et les exerce. C'est mécaniquement et mentalement l'ébauche d'un art, sinon d'une science de l'imagination et de la volonté.

Prenons des exemples ; on nous comprendra mieux.

Nous avons, nous-même, coopéré à ces études expérimentales, que dirigeaient des praticiens de l'hypnose et de la suggestion.

LA CURE DE L'IVROGNERIE [1]

Pour que la pensée insufflée s'inscrive profondément, on cherche à imposer un geste, qui naturellement dans la vie accompagne cette pensée [2].

Souvent des alcooliques, dont l'intelligence n'est pas encore irréparablement oblitérée par leurs vices et que tourmente le remords, vont à la clinique comme d'autres vont à l'autel miraculeux.

« Donnez-nous le moyen, disent-ils, de résister à notre penchant; nous ne nous en sentons plus la force, mais nous désirons ardemment être libérés, tant cette funeste habitude nous pèse. »

On a remarqué que les alcooliques sont très rapidement endormis; mais dans ces cerveaux mal dirigés, il est difficile de graver durablement une idée assez puissante pour endiguer la vieille et tenace accoutumance. Il faut longuement insister. Non seulement l'ordre impé-

[1] Consulter l'*Hypnotisme et l'orthopédie mentale* et *les Principes de la pédagogie suggestive* par le Dr Edgar Bérillon qui est le psychothérapeute le plus ingénieux de ce temps pour le maniement de l'hypnotisme. Les exemples dont je me sers ici sont observés à sa clinique rue Saint-André-des-Arts.

[2] Procédé essentiellement « magique », prostitué par les grimoires, ennobli par les cérémonies du culte.

rieux, mais le raisonnement ; non seulement le raisonnement, mais quelques inhibitions adroitement choisies.

J'ai assisté à une véritable lutte de ruses entre la patience de l'hypnotiseur d'une part, et de l'autre le vice d'un hypnotisé. On sait la crédulité d'un sujet endormi. Devant l'ivrogne mis en transe, le docteur traça sur le parquet avec de la craie une raie blanche. « Vous voyez ceci, lui dit-il, c'est la porte d'un marchand de vin ». Aussitôt notre homme fit le mouvement d'enjamber le symbole du seuil tentateur. Mais un commandement du docteur l'arrêta : « Vous ne pouvez, lui affirma-t-il avec autorité, aller au delà de ce signe ». En effet, la suggestion paralysait l'élan de l'ivrogne. « De même, continua le thaumaturge, lorsque vous serez éveillé, il vous sera impossible de passer la porte d'un marchand de vin. »

On pouvait croire que la tactique était bonne ; mais l'impulsion dépravée de boire, l'idée de l'alcool la déjoua. Notre ivrogne revint quelques jours après, plus délabré encore. Quand il fut réendormi, tout s'expliqua. Sentant l'impossibilité d'entrer dans la buvette, il se comprit lié par une suggestion. Son mauvais génie lui conseilla de se faire servir à la terrasse les poisons qu'il ne pouvait plus boire sur le zinc.

Même il y mit une certaine malice et quelque acharnement. Par esprit de contradiction il but davantage... Il fallait donc trouver autre chose. Cette fois le vice serait pris de front. Dans la main droite de l'alcoolique, fut placé un verre d'eau; on l'avertit que ce verre contenait de l'absinthe, sa boisson préférée. — De nouveau le malheureux se hâta d'approcher le verre de ses lèvres. Le docteur l'arrêta encore, en lui immobilisant le bras par un ordre impérieux. Plongé dans le sommeil provoqué, malgré son vice, ce Tantale d'un nouveau genre était bien forcé d'obéir. Il lui fut naturellement ordonné de subir le même arrêt à l'état de veille, quand il serait devant un verre d'alcool. J'étais là ; je me plaisais à suivre l'étrange expression de la physionomie dépitée et le léger tremblement du bras en catalepsie.

« Ecoutez-bien, lui dit l'hypnotiseur, je crée en votre cerveau, grâce à cette paralysie momentanée, la possibilité de vous contenir et de réduire votre penchant, à l'état de veille. Cette faculté de se dominer qui fait réellement l'homme, je vous la rends; lorsqu'un camarade vous offrira un verre, votre bras tout à coup ne vous obéira plus. Mais cela ne suffit pas. A cette inhibition, que votre volonté affaiblie ne saurait vous fournir, mais que je viens de créer en

vous artificiellement, j'associe toutes les idées morales que vous avez oubliées. Vous songerez à votre femme que désolent vos absences, à vos enfants qui manquent de pain à cause de vos libations, à votre santé que vous ruinez ainsi..., et peu à peu, de votre propre initiative, vous reposerez votre verre sur la table, sans y avoir touché. N'ayant pu le boire par force, vous y renoncerez par raison. »[1]

Au bout de quelques séances, l'ivrogne parut s'améliorer. Il fut si content de mieux travailler, de se porter bien, et d'avoir la paix chez lui, qu'il revint plusieurs fois à la clinique pour servir dans des séances publiques de démonstration vivante aux bienfaits de l'hypnotisme[2].

[1] On a depuis créé des hôpitaux où les ivrognes sont soignés par l'hypnotisme, le sommeil et la suggestion.

[2] Il faut veiller avec beaucoup de soin aux suggestions données. Une jeune peintresse, Mme B..., de la clinique du Dr Bérillon, avait pris la mauvaise habitude de sucer ses pinceaux et s'empoisonnait ainsi lentement. Elle reçut, endormie, l'ordre de ne plus pouvoir les porter à la bouche. La suggestion fut exécutée trop à la lettre. « Quand l'envie malencontreuse vous viendra, lui avait-il été dit, votre bras sera immobilisé. » Il le fut si bien que la jeune artiste ne pouvait plus peindre ; son bras restait contracté ; elle dut revenir à la clinique pour en retrouver la liberté. Le Dr Liébault, dans « les Confessions d'un hypnotiseur », (*Revue de l'Hypnotisme*) a très loyalement fait part des difficultés inhérentes à l'exercice de cette thérapeutique et quelle prudence, quel art véritable elle nécessite.

CONTRE LA KLEPTOMANIE

C'était un garçon âgé sans doute de treize ans. Sa famille paraissait modeste et honorable et l'accompagnait avec une mine désolée. « Croyez-vous, me dit sa mère, nous trouvons dans ses poches des objets de toutes sortes qu'il vole dans les maisons où il va ». — « Et il n'a aucune excuse, ajouta son père. Nous ne sommes pas riches, mais nous lui donnons tout l'argent nécessaire pour acheter ce dont il a besoin ». Il fut vite endormi devant nous. On plaça sur une table, près de lui, une montre en or : « Vois-tu cette montre? lui dit l'opérateur. — Oui, répondit l'enfant; et il la mit dans sa poche avec un geste rapide, où il y avait du singe et du pick-pocket. — C'est ce que tu as l'habitude de faire, continua le docteur; eh bien, tu vas maintenant restituer cette montre ». L'air dépité, le kleptomane obéit. — Tu agiras toujours ainsi. S'il t'arrive de succomber à la tentation, tu auras honte aussitôt d'avoir volé; et tu t'empresseras de remettre à sa place l'objet que tu auras pris... »

Et les mêmes raisonnements qu'il avait tenus à l'ivrogne pour réveiller sa conscience, le docteur les tint au petit kleptomane, pour former et

rectifier la sienne. Naturellement il adaptait ses arguments à l'intelligence de cette pauvre cervelle fruste.

Ces discours, à l'état de veille, l'enfant ne les aurait même pas écoutés. Mais le sommeil hypnotique déblaie le sol de la pensée, unifie la mentalité, oblige à la plus passive attention. Seulement, ne croyez pas que la suggestion soit facile à déposer en ces cerveaux, enfin obéissants, mais toujours ingrats, et que le sommeil ne rend pas plus compréhensifs. Il faut choisir les graines à jeter dans ces jachères trop infécondes, ne présenter les idées que l'une après l'autre, employer les expressions les plus claires, les moins difficiles, être circonspect et prévoir les moindres erreurs.

La semaine suivante, le psychologue usa d'un autre procédé, physique toujours. Il plaça à la portée du kleptomane une pièce de cent sous. Mais par suggestion il rendit cette monnaie imprenable. L'enfant avait beau vouloir l'extirper du sol : cet écu semblait ne pouvoir en être arraché. Bientôt il se dégoûta de ses vains efforts. Il laissa la pièce tranquille. « Il en sera de même pour tout objet que vous voudrez voler, ajouta le thérapeute. Et heureusement ! Car ainsi vous ne craindrez plus les gendarmes, vous ne ferez plus de peine aux vôtres et vous

deviendrez un honnête enfant, un élève appliqué et plus tard un bon citoyen. »

Au bout d'un mois, j'eus l'occasion de retrouver à la clinique le jeune « sujet ». Il me parut tout autre, l'air moins sournois, la figure plus éveillée. Non seulement sa vilaine passion le quittait, mais, avec son amour-propre, s'était développée son intelligence. Sa conscience était moins atrophiée ; et il devint un des premiers de sa classe.

LA DÉLIVRANCE

Derrière le lorgnon qui bouge un peu, les yeux vifs du thaumaturge pétillaient de contentement :

« Vous savez, me dit-il, c'est notre triomphe, ressusciter le sens moral là où il semble aboli. Autrefois l'hypnotisme se plaisait à étaler les excès d'une fascination immorale ; avec nous, il est devenu le point de départ d'une réforme individuelle et sociale.

— Je me souviens en effet, répartis-je, d'une expérience bien étrange, que suggéra Pikmann à un de mes camarades de collège, le plus probe garçon qui fût. Il le fit voler à un étalage. Rien n'est plus dangereux que de telles expériences. Elles peuvent laisser dans un cerveau faible des traces ineffaçables.

— Autrefois on cherchait surtout à étonner,

maintenant on s'efforce de faire quelque bien. Quelle est la cause de tant de fautes et de la plupart des crimes? L'impossibilité d'arrêter à temps une impulsion devenue plus forte que notre raison, une idée funeste, parvenue à nous dominer. Alors justement la conscience est abolie ou du moins très diminuée. Quand elle existe encore, elle n'est plus qu'un témoin triste qui regarde sans pouvoir intervenir. Eh bien, cet hypnotisme, que l'on accuse d'attentat à la liberté, devient, au contraire, un obstacle à la fatalité d'une funeste habitude. il intervient non pour rendre asservi un être libre, mais pour délivrer d'un esclavage invétéré une volonté affaiblie. »

LE RESPECT DE LA LIBERTÉ INDIVIDUELLE

Je me rappelai les dieux d'Homère, venant secourir l'homme qui succombe à un destin aveugle et méchant : tel est un peu le rôle du psychothérapeute. Il aide une initiative qui, réduite à ses propres forces, serait vaine, lui fait remporter la victoire qu'elle aurait perdue sans lui. Et, ce qui est mieux, peu à peu, le capital naturel d'énergie augmente; le malade apprend à se passer du médecin qui a rétabli l'ordre en cette personnalité où l'anarchie avait tout ravagé; le gouvernement du bon sens et la stabilité de l'équilibre reviennent. Est-ce nuire

au libre arbitre et à la conscience, ou les servir? La réponse n'est pas douteuse.

L'onycophagie, la triste manie de se ronger les ongles, la morphinomanie sont extirpées au bout de quelques séances; les paresses vigoureusement secouées, la pusillanimité et les terreurs calmées; les perversités criminelles endiguées; le doute, l'anxiété, la timidité, le trac des acteurs, et cette impuissance toute nerveuse, que les vieux grimoires appelaient pittoresquement « le nœud de l'aiguillette », sont très souvent guéris...

L'un de ces « radoubeurs d'âmes » me contait avec vivacité l'historiette suivante et en tirait avec esprit de vaillantes conclusions :

« Ah ! par exemple, il m'est arrivé l'autre jour d'entrer dans une réelle colère; imaginez-vous que des parents étaient venus me demander de suggérer à leur fils de ne plus aimer une jeune fille! Il voulait l'épouser et eux s'y opposaient — parce qu'elle était pauvre. La vie indépendante de celles qui gagnent elles-mêmes leur pain les effrayait. Comment ose-t-on supposer que nous allons faire servir notre art à des intérêts égoïstes et vils ! La liberté individuelle doit être largement respectée quand elle ne porte pas atteinte à celle des autres... Nous poussons le scrupule à ce point que nous deman-

dons à nos malades les plus intelligents de formuler eux-mêmes les suggestions dont ils ont besoin. Dans ce cas, c'est nous qui sommes les automates et les simples truchements de leur désir. — Ce que nous préparons, voyez-vous, je le répète, c'est l'ébauche d'une science de l'imagination et de la volonté. »

LA SUGGESTION ET LE SOMMEIL NATUREL

Malgré tout, l'hypnotisme rencontre encore une certaine prévention chez quelques savants et chez la plupart des profanes.

Les anciennes démonstrations théâtrales de la Salpêtrière avec sa troupe d'hystéro-épileptiques l'ont propagé, mais lui ont laissé une auréole d'effroi. La suggestion est sa sœur ou sa fille souriante. D'ailleurs il ne lui est point absolument indispensable, il la facilite seulement.

Le Dr Bernheim, par exemple, est tout près d'éliminer l'hypnose. Que l'on dorme ou que l'on ne dorme pas, peu lui importe[1]. La suggestion seule existe pour lui. Il ne veut pratiquer que la suggestion. Je crois, par expérience, que la suggestion, en effet, peut être excellente à l'état de veille : mais, comme le prétendent le Dr Bérillon et son école, pour certains malaises

[1] *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie* (Octave Doin, 1903).

et quelques vices très profondément enracinés, quand la personnalité vagabonde sans contrôle, l'état de sommeil hypnotique préalable devient une sage précaution. Il rend plus pénétrante la suggestion. Cependant le public a encore peur de l'hypnotisme, je l'ai dit, et pour des raisons qui ne sont pas les bonnes. Le Dr Paul Farez a donc eu l'idée d'utiliser le sommeil naturel, surtout pour les « petits ».

Certains enfants refusent de se laisser hypnotiser ; parfois, malgré leur bonne volonté, ils présentent trop de dispersion, trop de mobilité dans les idées pour que les pratiques hypnotiques aient aussi prise sur eux. Parfois même les parents manifestent des appréhensions invincibles.

On choisit dès lors l'heure paisible, où de son propre gré l'enfant dort. On lui parle, on tâche de se faire écouter de lui, tout en évitant de le réveiller. La technique est délicate, comme il est aisé de le prévoir. Il faut saisir l'instant favorable à la persuasion, la diriger à l'insu du petit malade, lorsqu'il est naturellement désarmé, malléable, réceptif.

Plusieurs rapports sur cette nouvelle orthopédie mentale ont été lus au Congrès de l'Hypnotisme, en 1900. Des médecins l'ont déjà employée avec succès; elle effarouche moins que

le sommeil provoqué, car le traitement consiste en quelques paroles adressées à voix basse à un enfant pendant qu'il dort paisiblement dans son lit.

PLUS D'ORGANISME, DAMNÉS SOCIALEMENT

Que d'améliorations pourrait apporter aux conditions sociales la psychothérapie ! Et les excellents discours qui furent prononcés dans la section d'hypnotisme au Congrès de psychologie de 1900 me reviennent à la mémoire. Oui, la suggestion habilement employée sera un des meilleurs agents de civilisation. Au lieu de maisons de correction, où les dégénérés et les impulsifs découvrent les uns chez les autres des stimulations et des exemples pernicieux, nous aurions de calmes hôpitaux psychiques. Les funestes penchants y seraient redressés; les individualités détraquées et malfaisantes deviendraient à la longue des citoyens utiles et normaux. Au lieu d'admettre, comme autrefois, selon un fatalisme barbare, des organismes *damnés* socialement, il est doux de songer que rien n'est à jamais perdu, qu'il existe *un salut scientifique.*

CHAPITRE V

LES PROFESSEURS DE VOLONTÉ

LE LIEN OCCULTE ENTRE LA VOLONTÉ ET LA SANTÉ

Il devait être donné à l'Amérique de pousser plus loin encore cette utilisation de la pensée thérapeutique.

Bien entendu, il s'agit cette fois d'hypothèses et d'essais aventureux. La science orthodoxe n'a rien à faire, — ou presque rien pour l'instant — avec ceux de qui je vais parler et avec leur méthode. Cependant, leur prétention est trop intéressante pour qu'elle ne trouve pas sa place, en marge des guérisons par la pensée.

Ils semblent d'ailleurs s'appuyer sur cette affirmation hardie du Dr Liébault qui à propos des stoïciens et de leur doctrine : — la douleur n'est pas un mal — a écrit : « Ce n'est pas de leur part une fanfaronnade, c'est une vérité en ce sens que nier le mal, c'est réellement le détruire, puisque c'est cesser de l'alimenter[1] ».

Je ne ferai que citer la « christian science »

[1] *Thérapeutique suggestive*, p. 23 (Octave Doin, 1891).

et sa fondatrice, Mrs Eddy, l'auteur désormais célèbre de *Science et Santé*. Depuis 1866, ce livre a eu 150 éditions, et comme l'exemplaire coûte 20 francs, on peut aisément en induire que l'auteur n'a pas dû s'appauvrir. Le principe fondamental de la « christian science » n'est pas aussi ridicule qu'il le paraît dans les phrases solennelles et comminatoires de l'illustre fanatique.

VÉRITÉS ENCORE DANS LA GANGUE

Les sectateurs de cette petite Église, innombrables en Amérique, en Angleterre et même à Paris, pensent que la négation de la maladie et la pensée de la guérison suffisent pour donner et garder la santé ! Il y a là, confusément et parmi de monstrueuses erreurs physiologiques, une vérité que l'on aurait tort de perdre de vue : l'organisme, même affaibli, même en danger, n'en dépend pas moins de cette force mystérieuse et profonde, qui en nous est en même temps la racine de la pensée, de la décision, de l'amour, de la foi[1]. On peut la supposer une émanation, une individualisation de cette énorme et formidable volonté de vivre qui soutient tout l'univers. Le courage, l'activité et la patience prolongent sûrement la vie. Dans les maladies nerveuses que l'on appe-

[1] Nous citions plus haut une phrase éloquente et profonde de William Crookes à propos de la « vis medicatrix ».

lait autrefois « imaginaires[1] », la foi au médecin et le désir de se bien porter suffisent le plus souvent pour guérir. L'espoir n'est pas un vain mot; c'est une nourriture positive. M. Jean Finot écrivit, dans la *Philosophie de la Longévité*, que l'idée de la mort — on a le tort de l'accepter à partir d'un certain âge — donne une vieillesse plus rapidement caduque et hâte l'arrivée des derniers instants. A mon sens, il a vu juste; il a formulé un des principes de la « Thought healing ».

CHIMIE MÉTAPSYCHIQUE

Cette réaction du moral sur le physique aurait même des conséquences chimiques qu'il serait possible de constater...

Les fantaisies de laboratoire, dûes à M. Elmer Gates, professeur de psycho-physique à l'Institut national Smithson à Washington, voilà le grand cheval de bataille de nos Don Quichotte de la santé universelle. Il faudrait en déduire que *la pensée et les sensations peuvent changer la composition chimique du corps.*

« Maintes expériences, dit le professeur Elmer Gates, m'ont démontré que la respiration humaine passant dans un tuyau auparavant refroidi

[1] L'Argan est de Molière un type parfait du neurasthénique.

avec de la glace (ce tuyau doit recueillir le précipité des substances volatiles, contenues dans la respiration), ne laisse aucun résidu si on mélange à ces produits condensés de l'Eodid Rhodopsin. Mais, lorsque l'individu, avec lequel j'expérimentais, était dans un état d'irritation, j'obtenais un précipité tirant sur le brun. Ce mélange, absorbé par des personnes et des animaux, réagit comme un stimulant et produit en eux une certaine agitation. Une grande douleur, la perte d'un enfant par exemple, donna un précipité gris, le remords produisit un dépôt rosé. Les sentiments désagréables ou tristes fabriquent des produits chimiques nuisibles et capables d'engendrer des maladies, alors que les sentiments bienveillants et joyeux réalisent des précipités salutaires, pouvant agir comme des remèdes.

« Ces produits se retrouvent aussi dans la transpiration et les autres sécrétions. J'ai découvert plus de quarante bons produits et autant de mauvais; et j'ai conclu que tout sentiment de malveillance ou de tristesse, opère dans les tissus un changement chimique correspondant, qui réagit comme un poison et déprime. En revanche, les sentiments de bienveillance et de joie apportent des changements favorables, l'augmentation de la vie et de la santé. »

Cette conclusion arrive à la rescousse des

tâtonnements vitalistes de Paracelse, de Van Helmont, de Swédenborg et des métaphysiciens thérapeutes de l'école de Montpellier.

Cette chimie psychique n'est, bien entendu, à l'heure actuelle et pour nous, qu'une rêverie ingénieuse, car la science n'admet définitivement que des expériences soigneusement répétées et contrôlées, *qui ne peuvent laisser aucun doute.* Or, quand il s'agit de phénomènes biologiques, tant de causes différentes sont en jeu, qu'une opinion décisive ne devient possible qu'après une longue série d'essais et l'épreuve du temps[1].

Il n'empêche que nous sommes sur la voie d'une vérité scientifique qui ne trouve aucune objection *à priori*, dans les systèmes philosophiques les plus contradictoires : matérialisme, spiritualisme, idéalisme, monisme. Que l'on sépare le corps et l'esprit, qu'on les assimile, qu'on les admette parallèles ou que l'on suppose l'un ou l'autre illusoires, rien ne s'oppose à ce que l'on admette une influence *positive* de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme. Cela est vrai et nous le sentons, car l'expérience nous y ramène quotidiennement. La science, qui va lentement

[1] Ce qu'il peut y avoir d'important dans la découverte encore hypothétique de M. Gates, nous est suggéré par l'observation du Dr Charrin. Celui-ci a remarqué que chez les nouveau-nés dégénérés les sécrétions sont beaucoup plus toxiques que chez les nouveaux-nés normaux.

du tangible à l'intangible, de l'analyse des corps bruts à la découverte des plus subtiles radiations, nous a déjà démontré que le corps agissait sur l'âme. Puisque la réciproque est vraie aussi, elle en fera la preuve un jour chimiquement. Nul ne pourra plus douter par exemple des fameux apophtegmes de l'Écclésiaste : « La tristesse en a tué plusieurs et elle n'est utile à rien. — L'envie et la colère abrègent les jours; et l'inquiétude fait venir la vieillesse avant le temps. »

Elles seront vérifiées aussi, même dans notre organisme, ces nobles pensées que Platon formule dans le Phédon. « Ce qui est divin, c'est ce qui est beau, vrai, bon et tout ce qui possède les qualités analogues ; et c'est aussi ce qui nourrit et fortifie les ailes de l'âme ; et toutes qualités contraires, comme la laideur et le mal, les flétrissent et les font dépérir. »

CHARLATANS ET PRÉCCRSEURS

Je n'ai pas à dissimuler ma très vive sympathie pour les efforts américains de la « Thought healing », (la pensée qui guérit). Cette doctrine part de la suggestion et de l'hypnotisme, tous deux certains, pour aboutir aux entreprises encore aventureuses de l'auto-suggestion méthodique et de l'influence à distance.

Elle apprend à évoquer en soi des forces

supérieures. Par la modification du caractère et des mœurs, elle achemine à la transfiguration de la destinée...

Dans mon livre la *Philosophie de l'Espérance*, couronnement de mes études sur la métapsychique, je développerai cette double thèse en m'appuyant sur des faits.

Tout ce qui nous fait espérer davantage, nous arrache à la routine, augmente le sentiment de nos capacités, doit être encouragé au plus haut point. Je suis persuadé que l'Europe et la France spécialement, qui ont regardé jusqu'ici avec dédain cette campagne « idéalistique » de la jeune Amérique, feront mieux que de s'y intéresser; elles lui donneront sa forme réellement positive et créeront une méthode claire et pratique, susceptible de faire rendre à la « Thought healing » ce qu'elle contient d'heureux et de substantiel.

Paracelse, Van Helmont et Mesmer sont souvent encore traités de charlatans. Cependant Charcot ou Pasteur, qui mirent au point ces brumeuses et géniales trouvailles de leurs devanciers, sont salués, eux, comme des messies scientifiques. Qui sait si à son tour quelque « Curie » de l'avenir ne tirera pas un jour une découverte féconde, des prétentions et des exercices des « professeurs de volonté »? Citons les plus

connus qui pourtant, en France, sont à peu près ignorés. Mrs Baker Eddy, Mrs Ursula N. Gestefeld, l'ingénieux et idéaliste C. B. Patterson, fondateur de la *Bibliothèque de la santé* « The library of health », M. Prentice Muhlford, qui mourut sur son propre yacht pour la cause de la méditation, et surtout ce si raisonnable et si industrieux Henry Wood qui donne à ses procédés une publicité courageuse.

LES « PROFESSEURS DE VOLONTÉ » COMBATTENT L'HYPNOTISME

Malheureusement la plupart d'entre eux, enivrés de leurs trouvailles, tirent sur leurs camarades à diplômes et font par exemple la guerre à la thérapeutique officielle et à l'hypnotisme.

C'est regrettable et très humain ; car l'hypnotisme et la pharmacie, c'est, croient-ils, la concurrence, alors que ce sont en réalité d'utiles collaborateurs.

Parmi ceux qui ont proposé un idéal acceptable de cure mentale, il faut citer en première ligne C. B. Patterson de New-York. J'eus l'occasion de discourir avec lui à Londres où il faisait une promenade pastorale et utilitaire. Ce guérisseur par télépathie est aussi un philosophe et un homme d'esprit. Il me fit avec vigueur le procès

de l'hypnotisme. Hélas ! rien n'est parfait. L'hypnotisme non plus.

« Vous savez bien, — me dit-il, et votre science européenne et française, — Charcot et le Dr Babinsky en tête, — fut la première à le reconnaître, — hypnotiser quelqu'un, c'est le rendre sûrement hystérique, ou du moins provoquer en lui l'hystérie qui y couvait. Un homme hypnotisé n'est plus autonome, c'est un organisme déchu et détraqué. Les guérisons hypnotiques sont réelles, parce qu'elles mettent en jeu cette force de la pensée dont nous nous servons aussi ; mais elles sont brèves et suivies de graves rechutes, parce que leur influence est restée artificielle. Elles infligèrent à la plante psychique une greffe qu'elle n'a pas longtemps supportée. La « synthèse mentale » en revanche, « l'unité du moi » ont été irréparablement entamées; le lien de la personnalité, déchiré. Tout au plus si l'hypnotisme, ce procédé violent que l'on pourrait appeler la « chirurgie psychique », est applicable à des cas extrêmes. Et encore nous croyons, nous autres, que la conscience, c'est-à-dire « le divin en nous » n'a jamais entièrement disparu... Pour éviter la paresse de la volonté et profiter de la suggestion acquise, il faut soi-même avoir fait l'effort, avoir tiré de soi-même le remède. »

LA GUÉRISON TÉLÉPATHIQUE OU L'ENVOUTEMENT BIENFAISANT

Naturellement je donne un corps et une formule à ces critiques beaucoup plus vagues chez M. Patterson qui est un mystique. Il a raison quand il dit que nous ne profitons bien que des acquisitions faites par un effort personnel. Je ne discutai pas avec lui les mérites du nouvel hypnotisme qui a prévu certaines de ses critiques, par exemple l'abolition de la conscience, que l'on s'exerce au contraire à reconstituer. Je me contentai d'insinuer :

— Mais, si la force de vouloir par nous-même nous manque?

— Je m'attendais à votre objection, me répondit gravement M. Patterson ; et voilà où notre rôle commence. Au lieu de réduire nos malades à l'état de passivité absolue, comme le font les hypnotiseurs, nous leur demandons seulement de se recueillir et de s'entendre avec nous, pour établir un courant de sympathie et fixer des heures où nous penserons ensemble. Je ne dois pas vous le cacher : nous croyons que l'intelligence de chacun a sa source dans une intelligence universelle. L'espace n'existe pas pour les âmes; la pensée est, et opère, là où elle veut se diriger. Ces courants réguliers et constants, établis entre

le professeur de volonté et son élève, ne sauraient jamais être malfaisants et ils apportent aux nerfs affaiblis, à l'âme défaillante, un réconfort que rien, aucun remède physique surtout, ne saurait remplacer. »

Je quittai M. Patterson, avec la persuasion que je venais de découvrir une profession nouvelle, à laquelle Jérôme Paturot n'eût jamais pensé : « le télépathiste guérisseur » ou encore « l'envoûteur bienfaisant ».

Cependant elle n'est point méprisable, car elle demande une certaine philosophie, de la confiance en soi, et la croyance en quelques grands principes sur lesquels la plupart d'entre nous hésitent encore, par exemple l'âme universelle cosmique et par elle l'intercommunication entre les âmes individuelles. Ensuite, — et, en Amérique plus qu'ailleurs, ce détail est important, — elle rapporte de quoi nourrir son homme. Comme il me vint à l'esprit de demander au factotum de M. Patterson qui me raccompagnait, combien le « professeur de volonté » réclamait par séance, il me répondit sans sourciller : « Mille francs, Monsieur ! »

Ce chiffre me fit réfléchir tandis que je me replongeai dans le brouillard des rues de Londres. La somme est un peu forte, peut-être ; mais elle doit faire corps avec la suggestion... Quand la

télépathie revient à ce prix, un malade, surtout s'il est économe, ne saurait se décider à ne pas guérir...

Mais arrêtons le sourire qui vient naturellement aux lèvres : à cause de la désinvolture du thérapeute. Cette harmonie pré-établie des cerveaux, ce mimétisme psychologique produisent en effet des résultats certains de synchronisme. Ainsi opère la force de l'éducation ou de l'exemple. L'influence du maître dans l'enseignement asiatique ressemble à celle du suggestionneur. Le « gourou » hindou sait si bien discipliner son élève qu'après cette cohabitation mentale, le lien persiste, même malgré la distance ; et de loin les âmes se rejoignent, donnant le conseil ou l'appui et les recevant.

« DIS-MOI CE QUE TU PENSES ; JE TE DIRAI QUI TU ES. »

M. Patterson pratique en somme un hypnotisme innocent et lointain. M. Henry Wood nous apprend l'auto-suggestion pure. Elle peut remplacer la prière pour ceux qui, ne croyant pas, ont cependant besoin de quelque chose de supérieur qui les entraîne et qui les console. Quant à ceux qui restent attachés à une religion particulière, ils trouveront en l'auto-suggestion

une alliée, non un obstacle au rituel de leur foi; car ils savent qu'il ne suffit pas de prier pour être amélioré. Toute Divinité exige de ses fervents un effort de tous les jours.

C'est par la pensée et sur la pensée que l'autosuggestion doit agir.

Nous devenons tels que nous vivons mentalement, affirment les partisans de cette méthode. Cela revient à prétendre : « Dis-moi ce que tu *penses* et je te dirai qui tu es ». Cette formule est plus profonde qu'on ne le croit tout d'abord. Nous avons l'habitude de juger les hommes d'après leurs actes ; mais tout acte est déterminé par une foule de causes, étrangères souvent à celui qui agit. Nos pensées, au contraire, sont tout à fait nous-mêmes. Celui qui verrait nos pensées nous verrait tels que nous sommes et non point tels que nous apparaissons. Shakespeare a dit : « Nous sommes fait de la même étoffe que nos rêves. » Et nos rêves ne sont pourtant que les enfants incohérents de nos impressions et de nos pensées.

Dans l'étude de ces phénomènes clairs-obscurs se cache, beaucoup plus que dans les circonstances extérieures, la clef de notre bonheur et de notre malheur. En nous-même se trouvent nos meilleurs amis et nos pires adversaires, qui, les uns et les autres, sont nos propres pen-

sées. Dans nos chambres mentales il n'y a pas seulement des locataires honorables et de bonne compagnie, mais aussi des visiteurs étranges, des trouble-fête, toute la série des craintes indéfinissables, des visions, des remords, des impressions troubles et morbides; ils passent, sur ce théâtre intérieur — notre cerveau, — comme des fantômes dans les maisons hantées.

Les plus forts ont connu ces étrangers malfaisants et envahisseurs. Flaubert, dans sa correspondance, nous a laissé le témoignage de sa lutte avec ces ombres, duel que tous les poètes antiques ont représenté allégoriquement. En 1857 il écrit à Mlle Leroyer de Chantepie : « J'ai souvent senti la folie me venir. C'est dans ma pauvre cervelle un tourbillon d'idées et d'images, où il me semblait que ma conscience, que mon moi sombrait comme un vaisseau sous la tempête. — Mais je me cramponnais à ma raison, elle dominait tout, quoique assiégée et battue. Et d'autres fois, je tâchais par l'imagination de me donner facticement ces horribles souffrances. J'ai joué avec la démence et le fantastique comme Mithridate avec le poison. »

LES MAXIMES MIRACULEUSES

Flaubert avait donc expérimenté la cure et l'empoisonnement intellectuel. Il aurait été certai-

nement intéressé par les petites imageries, évocatrices d'idées, que fabrique M. Henry Wood. C'est le plus subtil et le plus net de ces professeurs de la pensée, qui souvent ne veulent pas livrer « leur truc » dans son ensemble et à tous, parce que, sans doute, ils ont plus de profit à le vendre fragmentairement à chacun en particulier...

Avant d'expliquer le procédé des « cures idéales », quelques commentaires préliminaires sont attendus.

Je me rappelle avoir lu, dans les *Annales des sciences psychiques*, une observation médicale très pittoresque qui, relatée dans la *Revue des Revues*, frappa Francisque Sarcey. C'était intitulé à peu près : « Lourdes chez soi. » Il s'agissait d'une malade trop affectée pour pouvoir faire un voyage jusqu'aux Pyrénées. Ce voyage fut remplacé par une série de suggestions habiles : la construction, dans son parc, d'une grotte semblable à « la grotte miraculeuse », et la convocation des paysans des environs, pour simuler les processions de Lourdes. Ainsi on sut si bien persuader la malade, qu'elle se crut effectivement dans la ville de Bernadette et guérit brusquement.

Avec M. Wood, ce n'est plus Lourdes chez soi, mais dans sa poche. Un petit livre suffit pour

nous guérir. Oh! le bon grimoire! Sur chaque page de gauche vingt-cinq lignes à peu près de méditation. Chaque page de droite, que ferme le liseré d'un tableau, enserre la maxime bienfaisante en un léger encadrement, comme pour empêcher la pensée de s'échapper ailleurs. Au centre, en caractères longs et gras, les trois ou quatre mots de la formule idéale, que, selon la parole du maître, il faut « absorber ».

MÉTHODE PRATIQUE, (PHYSIQUE ET PSYCHIQUE) POUR « ABSORBER » LA MAXIME QUI GUÉRIT

Voici les recommandations que j'ai traduites textuellement de l'anglais :

« 1° Retirez-vous chaque jour dans un appartement tranquille et demeurez seul dans le silence. — 2° Prenez la position la plus reposante possible, dans un fauteuil commode, par exemple ; respirez profondément et plutôt rapidement pendant quelques minutes, puis laissez se détendre votre corps, car, par analogie, il rendra votre esprit plus facilement passif et réceptif. — 3° Fermez la porte de vos pensées au monde extérieur et aussi écartez toute sensation physique et toute idée d'imperfection. — 4° Appliquez votre esprit à la méditation qui est sur le côté gauche de la page et, par une lecture attentive et répétée, absorbez la vérité qu'elle con-

tient. Ensuite placez à une distance convenable des yeux la suggestion qui est sur la page de droite et fixez-la pendant dix à vingt minutes. Vous ne devez regarder autre part que lorsque vous vous êtes *donné pleinement à cette idée*, et si elle remplit tout le champ de votre conscience. — 5° Fermez les yeux pendant vingt ou trente minutes au plus ; gardez devant l'œil de l'esprit la formule suggestive, afin qu'elle pénètre tout votre organisme. — 6° Appelez-la dans votre mémoire à chaque heure de veille pendant la nuit. — 7° Si les désordres à combattre sont chroniques et tenaces, il ne faut pas se décourager de la lenteur du progrès, ni quand il y a des hauts et des bas.

« Absorbez les formules idéales avec constance tant qu'il en est besoin. La cure n'est pas magique et instantanée, mais se développe et croît selon les lois naturelles. Les formules « idéales » se réaliseront en leur temps.

« *Nota.* — Quand le pouvoir de « focaliser » l'esprit sur les idées est développé (quelques semaines suffisent pour cela), l'usage des textes visibles ne sera plus nécessaire. Ils servent pour l'éducation de la faculté de concentration. »

Il est seulement regrettable que les anglo-saxons ne puissent séparer cette psychologie pra-

tique du mysticisme protestant. L'usage médicinal de l'Ancien Testament, avec ses maximes extraites des psaumes ou bien des affirmations comme : « Guérir est biblique » (Healing is biblical). « Je le veux, sois pur » (I will be thou clean). — « Je suis l'enfant de Dieu » (I am god's child) — laisserait complètement indifférent ou même dégoûterait vite un malade un peu positif.

La force et la nouveauté de cette méthode d'exaltation supérieure, c'est d'être laïque. Sinon autant retourner à l'ascèse des théologiens et aux « exercices » de Loyola.

NOS PENSÉES, NOS SENTIMENTS SONT DES NOURRITURES OU DES POISONS

Quelle est la base biologique de ces curieux exercices ? La voici, telle du moins qu'elle nous est donnée par ces praticiens d'une métaphysique qui se rapproche beaucoup de notre « métapsychique ». Je la recueille à la fois dans le *The Metaphysical Magazine* de New-York et dans la substantielle étude du professeur P. Braun, *Le Nouvel Enseignement métaphysique et son application pratique*, paru en Allemagne dans le *Métaphysische Rundschau.*

Sous un autre aspect, elle rappelle la doctrine de M. Elmer Gates.

M. Paul Tyner assure qu'en dernière ana-

lyse le corps humain est composé d'oxygène et d'azote, combinés à l'état normal selon des proportions déterminées. S'il y a augmentation d'azote ou diminution d'oxygène, le déséquilibre commence et il en résulte la maladie ou la mort. Non seulement les proportions d'azote et d'oxygène fixent l'état physique, mais elles déterminent l'état psychique, c'est-à-dire le caractère et l'état d'âme. Or, chaque bonne pensée augmenterait la quantité d'oxygène, et invigorerait le corps, tandis que la pensée « mauvaise », augmentant l'azote, débiliterait l'organisme.

Par « bonne » pensée, on entend en la circonstance toute pensée affirmative, dilatante, évoquant des impressions de bienveillance et de bonheur. La pensée « mauvaise », au contraire, comprend toutes les idées de tristesse et de découragement, de colère, de haine, de doute, — tout ce qui nous déprime et nous diminue.

CONFLIT ENTRE LES MÉDECINS ET LES PROFESSEURS DE VOLONTÉ

Ces braves gens oublient que les cogitations, dites par eux « mauvaises », sont souvent, par la faute de notre tempérament et du milieu social, les plus excitantes et les plus dynamogéniques. Ainsi, est-ce le dépit, l'envie, la colère, le désir de revanche, qui réveillent le mieux l'énergie

et suscitent parfois les plus heureuses impulsions... Le doute, le découragement, la tristesse sont en revanche et dans la plupart des cas de véritables ennemis.

Hélas, tout novateur est un iconoclaste. Il faut surveiller les mouvements de celui qui apporte dans le panthéon humain un dieu nouveau. Si on le laissait faire, ce Polyeucte ne se contenterait pas de nous imposer son cadeau, il voudrait détruire toutes les grandioses et utiles acquisitions du passé! Ces psychothérapeutes américains tonnent contre les docteurs en médecine qui, d'ailleurs, s'obstinent à ne leur rendre aucune justice. Il ne faudrait pas pousser trop loin M[rs] Baker Eddy, la fondatrice de la « christian science » ; elle en viendrait à nous avouer qu'elle doute non seulement de l'efficacité des pilules, mais de la réalité des poumons ! « Les traités d'anatomie, de physiologie, d'hygiène, écrit-elle, sont les causes génératrices de la souffrance et de la maladie... »

Il y a pourtant, sous cette énormité insensée, un grain de bon sens : en effet, pour les ignorants dont les imaginations se « frappent », ce n'est pas un petit danger que de s'initier sans préparation et incomplètement à la description des maladies.

M. C. B. Patterson témoigne d'une sérénité

exquise dans ses ostracismes. « Les gens à préjugés, à intelligence bornée, auront des cors aux pieds, des oignons et autres infirmités ». Et il ajoute, gravement : « J'ai connu un homme dont l'esprit était tellement étroit, que ses pieds étaient remplis de cors. » — « Tout est bon, dit un autre sophiste, la matière n'est rien, l'âme d'une chose, — arbre, ou homme, — est cette chose. »

Le Dr Loyd-Tuckey, de Londres, cite le cas d'un homme, à qui mal en prit de ne pas croire à l'existence de son corps. Quoiqu'il ressentît des douleurs dans l'abdomen et un malaise général, il fit avec un ami « scientiste » une excursion à bicyclette. Il tomba épuisé au retour. On découvrit qu'il avait une péritonite et que l'exercice violent l'avait aggravée. Il ne recouvra la santé qu'après une longue et pénible maladie.

Un autre oracle de l'école, un certain Dr Magendie, qui habite, paraît-il, Paris, et n'est connu qu'en Amérique, ne se gêne pas avec ses confrères. « Je sais, écrit-il, que la médecine est appelée une science, mais c'est une blague (humbug). Les docteurs ne sont que des empiristes, quand ils ne sont pas des charlatans. » Et n'étant pas même poli pour lui-même, il reprend : « Nous sommes les plus ignorants des hommes. La nature et l'imagination font beaucoup. Les

docteurs font diablement peu, quand ils ne font pas du mal. Les malades se prétendent négligés quand ils ne sont pas drogués, les imbéciles! » (Cette dernière observation n'est pas si sotte.)

Un autre, qui signe Dr B. Ruch, prétend que « la dissection convainc journellement les médecins de leur ignorance et les fait rougir de leurs ordonnances. » De là à traiter les gens d'empoisonneurs, il n'y a qu'un pas. — Vous pensez qu'il ne peut guère y avoir de fraternité entre la Faculté et les nouveaux guérisseurs.

Un magnétiseur français, fort ingénieux, M. H. Durville, adoptant le terme américain de « magnétisme personnel », a écrit une étude très documentée sur ces problèmes, que résoudra sans doute l'avenir, mais que le charlatanisme d'outre-océan a déjà compromis. On prétend nous donner la méthode infaillible « pour être heureux, fort, bien portant et réussir en tout! » MM. Turnball et Arkinson paraissent les inspirateurs de certaines prescriptions qui reluisent, si j'ose dire, de puérilité et d'outrecuidance. M. Durville n'en a pas moins eu raison de nous tenir au courant de ces excentricités psychologiques; et son apport personnel est des plus intéressants.

AVENIR DE LA « FAITH HEALING » ET DE LA « THOUGHT HEALING » UNE FOIS ACCORDÉES AVEC LA THÉRAPEUTIQUE TRADITIONNELLE.

Je l'ai dit déjà, il y a encore trop de mysticisme, trop aussi de « métaphysique, de platonisme et disons le mot, d'ignorance crasse » dans l'affaire des psychothérapeutes américains. Ils ont ainsi rebuté les intelligences sérieuses, qui trouvent que Dieu devrait être laissé tranquille quand il s'agit de rhumatismes ou d'humeurs noires. De plus, je le répète, leur affirmation outrancière de la santé, du bonheur, de la toute-puissance de la volonté humaine, peuvent dégoûter un malade d'esprit posé et réfléchi, qui se comprend assez exactement comme une pauvre petite épave, emportée par les forces mystérieuses du vaste monde. Si l'on est découragé ou affaibli, le mieux est de se rendre compte de son état, afin de courageusement en sortir, au lieu de s'abuser volontairement et de s'offrir une ivresse d'illusions, dont le réveil sera lamentable.

Enfin, il est inutile d'insister sur l'insuffisance des diverses méthodes, dûes jusqu'à ce jour aux professeurs de volonté. Chez ceux-ci, une méconnaissance présomptueuse des lois de la physiologie et de l'hygiène serait dangereuse, si elle n'était pas si évidente.

Souhaitons un essai de conciliation entre la médecine dite mentale et la médecine dite pharmaceutique. Elles sont toutes deux nécessaires et doivent s'entr'aider.

Nous avons une personnalité psychique qui n'est pas plus à dédaigner que notre organisme lui-même. Si celui-ci, réconforté, la réconforte à son tour, elle est susceptible d'admirables impulsions, dont notre corps profite et auxquels nos organes obéissent, au grand étonnement parfois de notre bon sens médiocre et de notre science encore petite. La « Faith healing », qui a si bien aidé par ses prodiges à l'avènement de tant de religions, nous l'a déjà appris ; la « Thought healing » nous le démontre et nous l'explique, en faisant jouer utilement quelques-uns des rouages intérieurs que la force vitale conduit.

UNE HUMANITÉ NOUVELLE

Nous avons vu les énergies mystérieuses de notre être s'agiter, s'irradier, se condenser, faire explosion, — intelligence et activité, — pour produire dans notre ambiance le phénomène dit télépathique, spirite, magnétique, hypnotique, suggestif; nous avons compris qu'il n'y avait là rien de merveilleux, ni de mystique, rien aussi d'arbitraire et d'extérieur à notre humanité. Nous avons constaté que le miracle a ses lois,

qu'il est, à son origine saisissable, un état d'âme plus profonde, un état d'âme subconsciente — et que nous pouvons nous y préparer et l'attendre.

Quel progrès le jour où nous pourrons nous diriger, corps et âme, avec une raison supérieure une science sûre et une conscience avertie! Ce jour-là nous aurons trouvé enfin le moyen de lutter contre la fatalité de nos vices, intellectuels ou physiques, hérités ou acquis; nous remédierons à nos douleurs et à nos faiblesses; nous nous créerons des habitudes bienfaisantes à la place des néfastes qui nous oppriment.

Et nous nous avancerons d'un pas moins hésitant vers notre vraie destinée et notre bonheur.

La première partie de ce livre tend à faire pressentir les forces inconnues et radiantes, dont nous sommes dépositaires. La seconde et la troisième partie par des exemples initient aux jeux encore capricieux et déroutants de ce subconscient, dont les bonds, les soubresauts, les lueurs, mal étudiés et peu contrôlés, enfantèrent tant de superstitions illusoires ou dangereuses.

Ici enfin nous avons montré l'efficacité individuelle et sociale de ces énergies, que nous dispensent la volonté, l'imagination, la pensée, la foi, l'intuition, exaltées et éduquées, le moi humain, total cette fois, subliminal et suprali-

minal, inconscient et conscient... Mais la méthode est encore presque tout entière à créer. Nous n'en possédons que des bribes.

Nous avons traité de ces émouvants espoirs sous leur forme empirique et pittoresque avec les guérisseurs, sous l'aspect religieux avec les sources sacrées. Puis nous les avons envisagés, ces espoirs, tels que la science commence à les réaliser par ses procédés de suggestion et d'hypnotisme encore un peu étroits. Enfin voici les développements ultimes que nous promettent des temps prochains, si l'on perfectionne les doctrines et les expériences d'aventureux pionniers. De plus en plus, nous avons cherché et trouvé en l'homme ces puissances du miracle, qu'il crut longtemps, par une erreur d'observation, indépendantes de lui et extérieures à lui, comme le soleil bienfaisant ou la tempête.

Mais il importe d'affirmer que nous devons à la France la première application sérieuse de la cure mentale, grâce au sommeil provoqué et à la suggestion. Ce fut le premier degré rationnel de cette échelle illimitée.

LE SALUT SCIENTIFIQUE

L'alchimiste, à travers ses symboles obscurs, nous montrait dans l'athanor la boue noire, évoluant en or parfait et pur; c'est-à-dire, — pour

reporter au plan moral cette opération hermétique, — le passionné, l'incohérent, le médium, l'homme ordinaire, se transformant lentement par la volonté et le savoir, en héros, en saint, en surhomme.

Pourquoi le malade d'esprit et de corps, — qui de nous, en une certaine manière, ne l'est pas? — pourquoi celui qui se cherche encore et s'étonne de ses faiblesses et de ses tares n'arriverait-il point, sinon à recouvrer toute la santé et toute la maîtrise, du moins à s'améliorer, à se fortifier, à se rendre plus supportable à lui-même et aux autres? L'étude élevée et pratique des sciences de l'âme, encore à peine inaugurée, nous fait entrevoir que ce rêve du laboratoire médiéval tend à s'accomplir, dans une certaine mesure, pour chacun de nous. « L'homme doit être surpassé, » a dit Nietszche. Nous disons qu'il le peut. Et voilà en effet, je le répète, « le salut scientifique ».

CONCLUSIONS

LA CRÉATION D'UNE HUMANITÉ SUPÉRIEURE

CRITIQUE DU MYSTICISME, SES ERREURS, LES SERVICES QU'IL A RENDUS

TOUT SE PASSE COMME SI LE MIRACULÉ PRODUISAIT LE MIRACLE

Nous sommes arrivés à une conclusion importante qu'il faut souligner et méditer.

Avouons que nous sortons d'un tunnel aux lueurs intermittentes, où d'étranges visions se voilaient de fumées. Nous respirons l'air pur, nous échappons à l'emprise de l'exceptionnel, du fantasque, de l'incoordonné. Nous comprenons que les innombrables observations de la métapsychique forment un chapitre de la psycho-physiologie. Tout dès lors s'oriente vers la clarté et l'harmonie.

Le point de départ et, si l'on peut dire, le point d'arrivée du miracle moderne résident en le miraculé lui-même. Tout naît en lui, tout sort de lui, tout se passe en lui. Tout ce qui, du moins, tombe sous notre observation. Le miracle est la résultante de son travail intime, obscur, subconscient. Et selon son propre tempérament,

selon son milieu, selon les circonstances, c'est la voyance ou la table parlante, l'incarnation spirite ou la possession médiévale, la suggestion ou la télépathie, la maison hantée ou l'œuvre d'art automatique. Il n'est pas jusqu'à la guérison subite qui n'obéisse à cette loi. Le miraculé de la Clinique ou de la Source trouve en lui-même les énergies salvatrices. C'est dans les profondeurs de sa subconscience que s'élabore lentement, sûrement, sa santé reconquise.

Quoique physiologique dans sa réalisation, cet événement n'en a pas moins une origine psychologique, métapsychique. Il n'est pas essentiellement différent de l'inspiration divinatoire on de la médiumnité ordinaire, il émerge brusquement à la conscience après une incubation, plus ou moins longue, qui échappe ; il est le fils d'une idée — suggestion ou auto-suggestion ou les deux à la fois — qui agit, sourdement, irrésistiblement, jusqu'à la minute où la force accumulée en secret fait explosion aux yeux de tous.

LE MIRACLE N'EST BRUSQUE ET SUBIT QU'EN APPARENCE

Hé ! me direz-vous, l'impulsion définitive lui vient du dehors ? Non, pas l'impulsion, mais l'expulsion. Le miracle existait déjà, il se montre enfin. Il n'y a guère de proportion entre la

médiocre cause occasionnelle et l'effet énorme. Évidemment il faut un choc, un traumatisme. Newton voit tomber une pomme, et il a l'intuition de la loi d'attraction universelle; l'eau de la piscine ou la parole du thaumaturge apportent au paralytique le suprême sursaut nécessaire à la délivrance; l'exemple de la médiumnité est contagieux; le pressentiment divinatoire s'aiguise aux images du tarot, comme autrefois au vol des oiseaux sacrés; l'hallucination télépathique concorde avec un événement lointain; la chaîne magnétique excite le médium des tables parlantes; la présence des consultants et leurs questions éveillent la clairvoyance d'une Mrs Piper ou d'une Adèle Maginot... Il est vrai; seulement tout cela n'est pas essentiel, tout cela est au contraire adventice, ne crée jamais la faculté, l'aide tout au plus à se manifester.

Car reprenons l'énumération précédente :

Newton avait réfléchi longtemps avant que la pomme en tombant lui ait révélé la loi tant cherchée. Le pèlerinage vers la source ou la clinique, maintes autres influences menues, compliquées, des tendances congénitales, psychiques ou physiologiques, — suggestibilité, foi avouée ou non, émotivité ont préparé la guérison. Un médium pratiquant ne communique à un autre ses dons étranges que si cet autre jouit du tem-

pérament nerveux, de l'état d'esprit qui le prédisposent. Les tarots, comme autrefois le vol des oiseaux sacrés, déterminent l'intuition qui déjà réside en le devin. Je n'ai une hallucination télépathique que si j'y suis secrètement poussé par une angoisse consciente ou inconsciente et si je sais vibrer comme un instrument récepteur. Le médium des tables parlantes n'est qu'invigoré par la chaîne magnétique, à laquelle il participe ; la clairvoyance d'une Mrs Piper ou d'une Adèle Maginot est en quelque sorte constitutionnelle, elle n'exige point l'influence d'un autre « esprit » que le leur ; et les expérimentateurs en questionnant ne lui donnent que l'occasion de s'épanouir.

Rien n'est plus capital que cette observation. Il faut y insister, il faut y revenir. Remarquez que la question est déjà tranchée pour le prodige malfaisant (car il y a des prodiges malfaisants). La paralysie qui frappe une hystérique à la suite d'une émotion est attribuée, de l'avis général, à un état nerveux particulier, non à une influence mystique ; et certains voudraient voir une intervention étrangère dans sa guérison, brusque aussi, et qui provient d'une nouvelle émotion, d'un autre soubresaut de son organisme [1].

[1] Ce n'est point que je nie au miracle moderne, comme à toute chose d'ailleurs, une cause métaphysique ; mais je n'ai

CONVERTIBILITÉ DES APTITUDES MIRACULEUSES

L'origine de ces prodiges différents étant « une » et résidant au centre de nous-même, on s'explique qu'ils puissent aisément se transformer les uns en les autres.

Le pressentiment qui agite un médium, pressentiment qui se débat dans les limbes de sa pensée, se précisera aussi bien à la table d'évocation que par l'écriture ou le dessin automatiques. Entre-t-il en somnambulisme, il parlera son oracle ou verra un fantôme qui le lui communiquera. Celui qui a beaucoup expérimenté n'est plus dupe des apparences multiformes du mystère, il sait que c'est toujours la pensée, la volonté inconscientes du « sujet » qui sont actionnées et actionnent à leur tour.

Les circonstances ou encore l'aptitude personnelle, le talent du médium dirigent cette énergie dans tel ou tel sens, l'inclinent vers telle ou telle manifestation. Aussi, malgré leur variété, les opérations métapsychiques se transmuent et s'échangent, s'équivalent, expressions différentes d'un rythme qui est le lot de tous,

pas ici à m'en préoccuper. Ce qu'il importe de préciser, c'est le mécanisme du phénomène qui est *intérieur* et non *extérieur*. Cette constation ne saurait être repoussée par le chef très averti du *Catholicisme expérimental*, M. Gaston Méry, directeur de la *Revue du Merveilleux*.

mais qui, chez certains tempéraments, est plus aisément éveillé, agissant, agi.

Je me rappelle un château paisible en Bretagne, au milieu d'un délicieux paysage calme, près d'un étang solitaire.

Nous étions trois amis nous connaissant bien et sachant que nous ne pouvions douter de nos sincérités. L'un de nous était médium. Nous opérions par la tablette ou le crayon, et lorsque la séance se prolongeait, les visions commençaient et parfois l'Influence parlait par la bouche de mon ami, pris de la tête aux pieds et en transe. L'inconscience était alors complète et l'oubli suivait l'expérience. Un personnage historique s'annonçait par exemple à la tablette ; aussitôt le paysage qui l'accompagnait s'offrait à l'imagination du médium, dont la main nous transmettait automatiquement des messages.

Peu à peu la possession devenait « totale ». Le médium tout à fait endormi abandonnait tablette et crayon ; ses yeux étaient clos et il croyait être devenu le personnage annoncé. Il faut avoir assisté à ces scènes dramatiques pour comprendre le véritable mécanisme de ces prodiges. Ils sont vraiment convertibles comme la vapeur devient force, comme l'électricité devient magnétisme.

LA MÉTAPHYSIQUE EST UN PIÈGE POUR LA MÉTAPSYCHIQUE

Mais ce que j'ai dit au début de ce livre, je le répèterai à la fin. Nous devons prendre garde de chercher dans ces apparentes merveilles autre chose que des modifications de notre personnalité. Combien se sont égarés eux-mêmes et ont compromis ces études en y mêlant à toutes forces de la religion et de la métaphysique.

Je me rappelle nos causeries avec le professeur Myers dans le jardin de son charmant cottage à Cambridge, à propos de tant d'expériences troublantes. M. Myers, dont nous regrettons tous la disparition trop précoce, fut non seulement un érudit psychologue, mais aussi un lettré et un poète. Comme les autres membres de la « Society for psychical research », comme M. William James, le professeur Lodge, le docteur Hodgson, le docteur Newbold, Podmore et tant d'autres, il a été convaincu des dons préternaturels de Mrs Piper. Mais il succombait à la tentation d'embrouiller la science positive aux dissertations sur nos destinées. Cependant, son esprit critique était très éveillé; et la plupart des expériences, autour desquelles les spirites mènent tant de bruit, le laissaient incrédule.

— La question de la survivance de l'âme, me

disait-il, entre désormais dans le domaine expérimental. Elle ne relève plus de la philosophie mais de la science.

Je répondais qu'il était préférable de se restreindre à ce programme d'espoir en la science, que formula sir William Crookes : « Nous ne pouvons le nier aujourd'hui ; il y a bien des forces proches de nous, mais cependant notre œil physique ne les pénètre pas, comme il y a des sonorités qui échappent à notre oreille. Les instruments perfectionnés et les substances chimiques élargissent pour nous, dans ces contrées inconnues, des horizons de plus en plus immenses. »

Le soir tombait, les étoiles se levèrent. Mars rougeoyait.

Le professeur Lodge nous dit, les yeux dans la direction du ciel.

— Les astronomes commencent à entrevoir la possibilité de communiquer avec les habitants de Mars. Peut-être les psychologues leur apprendront-ils auparavant qu'il n'est pas nécessaire d'aller si loin, qu'autour de nous vivent des êtres inconnus et plus chers avec qui une conversation deviendra possible.

Je défendais la prudence de notre méthode française.

— Les études psychiques et surtout métapsychiques commencent à peine, répondis-je. Il y

aura encore bien des erreurs et des retards. Mais l'infini s'ouvre devant nous. Toute science doit être lente pour rester sûre. Ne mêlons pas nos aspirations et nos convictions les plus légitimes aux certitudes acquises par l'exercice de la raison et des sens.

LES « OMBRES » D'AUTREFOIS ET LES ÉVOQUÉS D'AUJOURD'HUI

Tandis que je recueillais dans l'ambiance de Mrs Piper les miettes des morts modernes, je me rappelai le langage des fantômes païens et cette réponse mélancolique qu'Homère attribue à Achilleus dans l'Odyssée.

« Ne cherche point, dit le fils de Thétis, à me consoler du trépas. J'aimerais mieux, vil mercenaire, servir sous un malheureux sans patrimoine, sans fortune, que de commander à tous les morts. »

Je ne sais pas si les morts pensent vraiment de la sorte; mais je crois que les vivants sont sages de songer d'abord à cette vie et de la vivre. — C'est le premier devoir, — la mort en aura peut-être d'autres. Mais en tout cas, le meilleur moyen de ne pas la craindre et même de la laisser s'approcher avec sérénité, c'est d'idéaliser, d'énergiser l'existence présente, loin des exaltations creuses, par l'exercice de la volonté et de la raison.

Les revenants modernes, au contraire, vantent leur nouvel état et considèrent notre vie corporelle comme inférieure. Si Georges Pellew revient, c'est par pitié pour ceux qui restent : « Nous, s'écrie-t-il, que vous appelez « les morts », nous vivons la « véritable vie ». Vous n'êtes, vous, les prétendus vivants, que des captifs, et votre corps nous paraît une prison. »...

Fantômes de notre ère, le souffle de Platon et du Christ vous a traversés. Aussi vous charmez des âmes inquiètes aux heures de mélancolie, où s'accentue toute la misère du monde et de la chair. Hélas ! vous n'êtes que les reflets des morts et en effet des fantômes.

L'intelligence mâle ne questionne pas les ombres elle est toute tournée vers la lumière — et la vie, qu'elle veut grande, pleine, utile, débarrassée des fantasmagories de l'illusion et de la peur.

NE SÉPARONS PAS L'AME DU CORPS...

C'est aux recherches métapsychiques que nous devrons cet accroissement de nous-même et une confiance fortifiée en les ressources et les racines de notre personnalité, si délicate, si éphémère au dehors, mais qui, par le dedans, plonge jusque dans l'infini et l'immortel.

Bien entendu, il faut se ramasser dans l'âme

humaine[1], — oui, humaine, je veux dire vivante, avec ses organes, inséparables d'elle, et sans lesquels elle retombe, muette, dans un inexplorable et divin mystère. Oui, tenons-nous-en à l'âme, dans son corps qu'elle anime et qui l'exprime, acceptons le monde invisible, mais plongeant dans le monde visible comme dans sa sa saisissable réalité.

La clef de l'homme est l'âme; et l'âme est la porte de l'infini; mais si l'homme disparaît, nous ne pouvons plus rien voir, ni savoir.

Toutes les sectes mystiques déçoivent, parce qu'elles s'appuient sur le vide, se jettent, pareilles à des Icares, avec des ailes de cire, vers un abîme sans fond. Elles vont chercher hors de l'homme le trésor qui est en lui, rêvent d'un Au-delà fictit quand l'En-deça seul existe ou du moins peut-être atteint; ce qui revient au même.

Ce n'est pas au dehors de la circonférence que gît le mystère du cercle, mais dans le point central.

Les vieilles images des cabbalistes ont raison, (voyez l'*Amphithéatrum Sapientiæ* de Khunrath

[1] Thomas d'Aquin n'a-t-il pas dit lui-même dans *la Somme* que « l'homme » n'existe vraiment que lorsque l'âme et le corps sont joints? Le mort, dit-il, réduit à son âme, n'est qu'un organisme incomplet, d'une existence amoindrie, impuissante. Ce spiritualiste, ce mystique avait l'intuition du futur monisme.

par exemple) quand elles nous montrent l'homme au centre de l'univers intellectuel et moral. Si les sciences physiques ont conquis leur objectivité et semblent, — n'étant cependant, comme toute science, que les rapports des phénomènes entre eux tels que nous les percevons, — exister hors de nous avec une certaine indépendance, les sciences psychiques, elles, ont non seulement leur source, mais leur champ d'expériences en nous-même. Hors de cette limite, il n'est que temps perdu et déraison.

D'autres mentalités que les nôtres arriveraient-elles, — comme le croient les mystiques, — à se manifester à nous, ce serait encore en l'homme et par l'homme qu'il faudrait les chercher. Le système nerveux cérébrospinal est le véhicule de l'intelligence. Espérer hors de lui les manifestations de la conscience serait se vouer à une recherche éternellement stérile. Sur ce point, ceux qu'on appelle à tort les matérialistes ont raison ; car le phénomène psychologique ou métapsychique est inséparable de son support, — du moins dans les conditions présentes, auxquelles personne ne saurait sans folie croire échapper.

LES MYSTIQUES ONT PRÉPARÉ LA SCIENCE NATURELLE DU MOI

Ceci dit, je pense, — en transformant la for-

mule hamlétique, — qu' « il y a plus de choses en nous-même que n'en montre notre rudimentaire physiologie ».

Ils n'ont erré que partiellement les spirites qui nous parlèrent de l' « esprit-guide », les théosophes en nous enseignant la réalité des « maîtres », les néoplatoniciens en étudiant le « daïmon » et le « théos » qui accompagneraient et parfois inspireraient les humains, les bouddhistes en évoquant les « seigneurs de Karma », force colossale, composée, pensent-ils, de tous nos actes passés, sans excepter ceux qui auraient eu pour théâtres d'antérieures existences ! — synthèse pesant sur nous avec la suggestion constante des personnalités réelles. Les astrologues ne prétendent-ils pas que nous avons pour compagnon le « génie de la planète », sous laquelle nous sommes nés ? Et les occultistes supposent qu'une énergie, issue selon notre caractère d'un des quatre éléments, nous suit et nous sert. Les fables antiques expriment toujours, symboliquement, des réalités profondes.

Que nous apprend la psychologie nouvelle ? Que le moi est plus nombreux, plus riche, plus complexe qu'on ne l'avait cru jusqu'ici. Elle met au point les intuitions des mystiques, en les rendant raisonnables et « naturelles ». Le champ, relativement étroit, de notre conscience individuelle

est pareil à une île, qu'enveloppe de tous côtés un océan mystérieux, où se meuvent de l'intelligence et de la volonté encore. On a donné en France à ces abîmes de nous-même une dénomination assez fâcheuse, « l'inconscience ». Les Anglais, M. Myers en particulier, ont trouvé une expression plus heurense avec le « subliminal self ». Ils ont appelé ainsi le moi profond, notre âme véritable en effet, située au-dessous du « niveau » assez bas, où commencent le moi artificiel, la conscience ordinaire, c'est-à-dire la zone de notre être la plus extérieure et que seule admet l'ignorant.

Au-dessous s'étendent nos « égo », obscurs parce que nous ne les voyons pas, inconscients si l'on veut, mais non point parce qu'ils manquent de conscience eux-mêmes, seulement parce que nous, en notre moi artificiel, nous ne les percevons pas.

Dans ce « subliminal self » résident le « guide » des spirites, le « maître » des théosophes, le « daïmon » de Socrate, le « théos » de Plotin, le « génie planétaire » de Paracelse, l' « elfe » et la « salamandre » de l'abbé de Villars, etc., etc.

LE MIRACLE ET LE SURHUMAIN RÉSIDENT EN NOUS ET NON PAS HORS DE NOUS

Là tourbillonnent les forces du vertige, entraî-

nant au suicide et à la folie les personnalités peu solides, qui osent s'y pencher. Mais, d'autre part, là résident aussi l'inspiration la plus profonde du poète, les intuitions du génie, les révélations du prophète et aussi ces lueurs de pressentiment, de prémonition, de télépathie, qui sont comme la menue monnaie d'un trésor surhumain caché dans l'homme.

Ainsi sont expliqués la fugacité, les caprices, l'irrégularité des facultés métapsychiques. Elles naissent en nous obscurément. Nous n'en sommes pas les maîtres. Nous ne pouvons assister qu'au moment où elles éclatent et se terminent en quelque sorte ; il y a un voile non seulement sur leur origine, mais sur leur évolution. La volonté instinctive qui les dirige ne fait pas partie de ce « moi » superficiel et extérieur, que nous avons pris l'habitude de considérer comme notre unique personnalité.

Voilà le mystère, que nous pouvons approcher. Il n'est pas hors de nous; au contraire il est en nous. Grandeur et faiblesse de l'homme, vous nous apparaissez dans cet énorme et simple problème. Notre personnalité est comme la main où se réunissent les rênes que mordent d'innombrables coursiers. L'homme est peu de chose dans ce qu'il connaît de lui-même, il est immense dans ce qu'il ne sait pas de lui. Le monde invisible

intérieur est peut-être plus grand encore que ce monde visible, ou l'homme déjà se reconnaît si petit. Et cet invisible-là pourtant est clos dans notre âme...

LA FIN DES FAUX DIEUX

Longtemps, l'humanité ignorante et effrayée adora et brisa, — tâches aussi vaines, — des idoles qui n'étaient que ses propres pensées, ses espoirs ou ses craintes extériorisés.

Par cette découverte de l'inconscient en nous, elle est aujourd'hui certaine d'être le multiple dans l'unique et de renfermer dans son sein tout ce qu'elle crut entendre bruire autour d'elle, redoutable ou charmant. C'est désormais la fin des faux dieux.

L' « esprit » des spirites, le « maître » des théosophes, l' « élémental » des occultistes, la « fée » des légendes, les forces du « Karma » bouddhiste, le « génie planétaire » des astrologues, le « daïmon » et le « théos » des néoplatoniciens, ne sont pas que des superstitions ou des chimères ; il faut y voir des manières de s'exprimer symboliques, dramatiques, pour désigner, non pas, comme on l'avait cru tout d'abord, des entités extérieures à nous, mais des forces en nous parfois supérieures et inconnues. Et cela est si vrai que l'esprit, le maître, l'élémental, le daïmon, le

théos, la fée, le Karma, le génie planétaire ne se manifestent qu'en l'homme et par l'homme. Que seraient par exemple le daïmon de Socrate sans Socrate, ou les voix de Jeanne d'Arc sans Jeanne d'Arc ?

Jamais nous ne découvrons à ces phantasmes, en quelque sorte parasitaires, une existence indépendante ; ils existent, mais subordonnés aux vivants en chair et en os. Quant aux plus étranges privilèges psychiques, nous savons bien, à n'en pas douter, qu'ils sont inséparables du clairvoyant, du sujet hypnotique, du médium, du prophète, du héros, et, en montant toujours plus haut, du saint et du surhomme.

Au moment où le prodige s'accomplit, supprimez le clairvoyant, le sujet hypnotique, le médium, le prophète, le héros, — le prodige cesse. La table, qui tourne et parle, s'arrête et se tait si le véhicule vivant de la force psychique se retire. La maison hantée, elle même, s'apaise et ressemble à tous les autres domiciles, dès que la cause visible des troubles, — quelque enfant malade généralement, — est écartée. L'inspiration serait muette éternellement sans l'inspiré.

Notre critique ne saurait nier l'existence, la grandeur et la beauté de ces dons surhumains, mais elle ne les sépare plus de l'homme ; celui-ci, tout d'abord, dans son étonnement, ou les

méprisa au point de les méconnaître, ou les glorifia au point de les attribuer à des entités imaginaires et plus puissantes. Il est temps d'augmenter la vieille classification des facultés de l'âme consciente, avec toutes les richesses que recèle le moi sublime et caché.

PÉRIL DES CURIOSITÉS VAINES, UTILITÉ GRANDIOSE DES SCIENCES DE L'AME

Et la question se pose : faut-il développer ces pouvoirs réels qui sont dans l'homme ? C'est de cette promesse qui est en même temps une tentation, que naissent et prospèrent les sociétés occultes, désireuses de recruter des clients parmi les curieux qu'elles attirent.

Je réponds : *oui*, il faut développer ces pouvoirs, mais uniquement par la raison, la méditation, l'équilibre physique et l'harmonie de l'âme. Je réponds : *non*, si la méthode proposée est un « training » pour l'hallucination, une croyance sans contrôle suffisant, une sorte d'hypnose illusoire et délirante.

Autant la discussion des grands problèmes fortifie et console au milieu des trivialités ou des hideurs qui nous environnent, autant l'étude scientifique de la psychologie normale ou surnormale élargit et éclaire la connaissance de nous-même et peut devenir utile à l'humanité tout

entière pour son progrès intellectuel et moral, — autant les curiosités imprudentes, les ivresses spéciales aux incursions téméraires dans un chimérique au-delà, les voluptés du Vertige, de l'Épouvante, du mauvais Mystère dépriment peu à peu l'intelligence par d'épuisantes exaltations, annihilent la volonté, atteignent même le sens moral. Et l'orgueilleux qui avait rêvé de devenir un Dieu se réveille au-dessous de l'homme.

L'histoire de l'occultisme contemporain, telle que je l'ai consignée dans mon livre, *Le Monde Invisible*, en est une démonstration bien douloureuse et encore toute palpitante. Rappelons-nous les aventures de tels « pèlerins du mystère », leurs essais dangereux, leurs fins cruelles.

On peut comparer les excitants psychiques aux excitants physiques.

La morphine et l'éther sont des drogues utiles et même bienfaisantes, prises à doses fixées, lorsque la nécessité s'impose. Mais celui qui en use selon son caprice, ne tarde pas à recevoir par l'amoindrissement de lui-même et le détraquement de ses facultés le plus sévère châtiment.

Il a quelque chose de semblable au morphinomane et à l'éthéromane, celui qui s'adonne avec intempérance et sans esprit scientifique aux pratiques de l'occultisme et du spiritisme. Comme tout intoxiqué, il y gagne d'oublier la vie

en un rêve trouble et captivant; mais il y perd le meilleur de soi-même qui est la virilité de l'esprit et l'intégrité de la conscience.

LE BUT DE CE LIVRE

Tout autre est le destin de celui qui a fait de son âme la suprême étude et de la grandeur de cette âme le but de sa vie. Celui-là n'est pas dupe des prestiges d'un faux merveilleux qui ne laisse à celui qui l'a cherché que de l'inquiétude et de la cendre. Les imprudents qui courent après les « esprits » perdent leur propre esprit.

Le vrai miracle se réalise en soi.

La volonté — ou plutôt « les deux volontés », l'inconsciente (foi, inspiration, intuition, génie) plus encore que la consciente — voilà le grand agent magique.

Or, il est possible d'éveiller, de cultiver la volonté, — les deux volontés. J'ai écrit ces pages pour qu'on s'en doute ; mais cette science encore à peine ébauchée, cet art, si l'on préfère un terme plus exact, doit s'allier à une sagesse supérieure, à une vertu clairvoyante. Sans cela ses bienfaits sont stériles, l'arme se retourne contre l'ouvrier qui l'a fourbie.

Le héros, son existence, la persévérance de son héroïsme, sont plus extraordinaires et plus

précieux que les prodiges des fakirs, les fantaisies du spiritisme ou les miracles de Lourdes.

Puisse ce livre être compris de ceux qui ont travaillé, souffert et lutté à la poursuite de leur destin ! Les curieux n'y trouveront que trop leur pâture. Novalis a écrit qu'une seule chose importe : la recherche de notre moi transcendental. Elle s'accomplit dans le silence, l'amour, les larmes, le labeur ignoré. Mais un guide est nécessaire, qui fasse espérer et croire. Puissent ces pages, qui m'ont coûté tant de peine et où j'ai placé si peu d'ambition, servir aux âmes dans la tourmente et qui attendent leur libération.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

LA MÉTAPSYCHIQUE. — LA SURAME. — LE SURHOMME

AU SEUIL DU MIRACLE

LA TÉLÉPATHIE ET LES FANTOMES DES VIVANTS

TROISIÈME PARTIE

LES MIETTES DES MORTS

Chapitre premier. — **Une voyante américaine.**

Chapitre II. — **Les aventures d'un revenant.**

Chapitre III. — **Pour expliquer le cas de Mrs Pipers**

Chapitre IV. — **Un chapelet de voyantes.**

Chapitre V. — **Le Trépied moderne. Le mystère des Tables parlantes éclairci.**

QUATRIÈME PARTIE

LES MIRACLES DE LA VOLONTÉ, DE LA PENSÉE ET DE LA FOI
THAUMATURGIE, PSYCHURGIE, PSYCHOTHÉRAPIE (LA THOUGHT-HEALING)

CHAPITRE PREMIER. — **Le miracle au village.**

CHAPITRE II. — **Le zouave Jacob.**

CHAPITRE III. — **Les miracles de la foi religieuse.**

CONCLUSIONS

CRÉATION D'UNE HUMANITÉ SUPÉRIEURE

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY ET FILS

OUVRAGES DE JULES BOIS

L'Ève nouvelle. (Essai de synthèse féministe.)

Le Satanisme et la Magie (Étude historique), avec une introduction de J.-K. Huysmans.

Les petites Religions de Paris.

L'Au-delà et les Forces inconnues. (Opinions de l'élite sur le mystère.)

Le Monde invisible, avec une lettre-préface de Sully-Prudhomme.

Visions de l'Inde.

ROMANS

L'éternelle Poupée.

La douleur d'Aimer.

Une nouvelle Douleur, avec une préface de Marcel Prévost.

La Femme inquiète.

Le Mystère et la Volupté.

THÉATRE

Les Noces de Sathan. (Un acte en vers.)

Hyppolyte couronné. (Drame en quatre actes en vers avec une préface d'Emile Faguet.)

A paraître incessamment :

Les Cryptes de l'Ame.

Le Vaisseau des Caresses (roman).

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY ET FILS

3.25

